

La périodisation du capital

Les deux phases historiques de la
production capitaliste

Communisme ou Civilisation

Réédition 2008 / V 0.1
(parution originale 1978-1980)

10 Euros

Sommaire

PREAMBULE	4
1. LE CADRE HISTORIQUE	8
1.1 LE FEODALISME ET LE PASSAGE A L'EPOQUE BOURGEOISE	8
2. L'ACCUMULATION DU CAPITAL AU COURS DES DEUX PHASE HISTORIQUES DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE.....	11
2.1 Introduction.....	11
2.2 Phase de soumission formelle du travail au capital : paupérisation absolue.	12
2.3 La surpopulation absolue.....	15
2.4 Le passage de la phase de soumission formelle à la phase de soumission réelle du travail au capital.	16
2.5 Phase de soumission réelle : paupérisation relative.....	18
2.6 La surpopulation relative.....	20
2.7 La seule richesse humaine, c'est le communisme.....	23
3. LE FETICHISME DU CAPITAL	24
3.1 Le fétichisme de la marchandise.....	24
3.2 Le fétichisme du capital dans la phase de soumission formelle	25
3.4. La communauté du capital.....	31
4. LA SCIENCE CONTRE LE PROLETARIAT.....	33
4.1 Science et mode de production capitaliste	33
4.2 Science et succession des formes de production.....	35
4.3 Travail général et science	37
4.4 La dialectique contre la méthode scientifique.....	38
4.5 La science dans la phase de soumission réelle du travail au capital.	40
5. LES SYNDICATS DANS LES DEUX PHASES :	44
5.1 Les syndicats dans la phase de soumission formelle.....	44

5.2 L'élimination de la base historique des syndicats au cours de la phase de soumission réelle. 48

6. ETAT ET DEMOCRATIE DANS LES DEUX PHASES53

6.1 Introduction.....53

6.2 Genèse53

6.3 Les bases contradictoires de l'Etat bourgeois54

6.4 L'Etat dans la phase de soumission formelle du travail au capital57

6.5 La révolution bourgeoise et l'Etat60

6.6. L'Etat dans la phase de soumission réelle du travail au capital :.....65

7. LE MOUVEMENT DES CLASSES SOCIALES DANS LES DEUX PHASES69

7.1 Introduction.....69

7.2. Bourgeoisie, prolétariat et propriétaires fonciers dans les deux phases.69

7.3. Phase de soumission réelle du travail au Capital :.....71

7.4. Les classes moyennes dans les deux phases73

8. LES FORMES DE DOMINATION DU MARCHE MONDIAL DANS LES DEUX PHASES85

8.1. Introduction.....85

8.2. Phase de soumission formelle du travail au capital : le colonialisme.....87

8.3. Phase de soumission réelle du travail au capital : l'impérialisme.....90

8.4. Conclusion.....97

9. LES CRISES DANS LES DEUX PHASES99

9.1. Introduction.....99

9.2. La crise du mode de production capitaliste dans la phase de soumission formelle du travail au capital.99

9.2. Les crises du mode de production capitaliste dans la phase de soumission réelle du travail au capital.103

10. CONCLUSION : LES DEUX PHASES DU COMMUNISME108

10.1. Introduction.....108

9.2. La phase de domination réelle du communisme.....108

Préambule

" Les prémisses de la formation du rapport capitaliste en général surgissent à un niveau historique déterminé de la production sociale. Il faut qu'au sein du mode de production antérieur, les moyens de production et de circulation, voire les besoins, soient développés au point qu'ils tendent à dépasser les antiques rapports de production et à les transformer en rapports capitalistes. Au demeurant, il suffit qu'ils permettent une soumission formelle du travail au capital. Sur la base de ce nouveau rapport, il se développe un mode de production spécifiquement différent qui, d'une part, crée de nouvelles forces productives matérielles et, d'autre part, se développe sur ce fondement pour créer de nouvelles conditions réelles. Il s'agit d'une révolution économique complète : d'une part, le capital commence par produire les conditions réelles de la domination du capital sur le travail, puis elle les parfait et leur donne une forme adéquate; d'autre part, pour ce qui est des forces productives du travail, des conditions de production et des rapports de circulation développés par lui en opposition aux ouvriers, il crée les conditions réelles d'un mode de production nouveau qui, en abolissant la forme antagonique du capitalisme, jette les bases matérielles d'une nouvelle vie sociale, d'une forme nouvelle de société." (*Marx, Un chapitre inédit du capital, Ed. 10/18, DATE, p. 26, soul.par nous.*)

Le texte qui suit reprend, en un seul tenant, le contenu des numéros 5, 7 et 9 de la revue « Communisme ou Civilisation » parus entre 1978 et 1980.

Par rapport à cette publication, nous avons uniquement procédé - à l'élimination près d'une ou deux injures - à des remaniements formels :

- Élimination des références inter numéros
- Corrections de fautes d'orthographe ou de ponctuation
- Prise en compte des errata
- Corrections d'erreurs résiduelles
- Vérification des citations et des références,
- Introduction de références Internet

Et pour faciliter la lecture, nous avons, le cas échéant, changé le niveau de certains chapitres dans le plan. Il subsiste encore certainement des erreurs de frappe, ainsi que quelques citations insuffisamment référencées. Nous avons malgré tout choisi de sortir cette « V.0.1 » de ce texte, que nous continuerons à améliorer au fil du temps.

Communisme ou Civilisation était à la fois animée par un projet général qui était celui du « retour à Marx » et par la volonté de fonder en théorie ce qui formait alors un ensemble de positions politiques démarquant le mouvement révolutionnaire des tendances social-démocraties ou gauchistes pouvant se réclamer du socialisme : rejet des syndicats, rejet de la démocratie, critique des mouvements de libération nationale... Cependant, nous pensons que les bases théoriques sur lesquelles la plupart de ces thèses étaient énoncées (et le sont toujours, bien qu'il faille distinguer ici entre ce qui était défendu par l'aile plutôt conseilleriste, notamment sur les syndicats et les luttes de libération nationale, et ce qui l'était par les composantes léninistes ou « bordiguistes », notamment le Pci) étaient erronées. En effet, les « découpages » historiques basés sur les notions de phase ascendante/phase décadente de l'histoire du capitalisme, ou du découpage entre phase de libre échange et capitalisme de monopole, par exemple, n'étaient que des déviations, tantôt luxemburgistes (CCI, Fecci/PI), tantôt léninistes (Pci), tantôt hybrides (Cwo, BIPR...), des positions fondamentales de Marx et Engels. Disant cela, il convient d'ajouter que pour nous, Rosa Luxembourg et Lénine, dépassent évidemment de dix mille coudées leurs pâles épigones, et ceci pas seulement en

raison de leur engagement concret, physique, dans la direction du plus grand mouvement révolutionnaire de l'histoire de l'humanité.

Dans cette perspective, les concepts de phase de soumission réelle et de phase de soumission formelle du travail au capital, initiés par Invariance¹, sous la forme de « phase de domination formelle » et « phase de domination réelle », paraissaient particulièrement pertinents. A partir de Marx, on tentait donc, à la suite d'Invariance de périodiser le cours du mode de production capitaliste de façon à faire apparaître une coupure, un changement d'époque aux alentours de la première guerre mondiale. Tout en s'appuyant sur Marx, on pouvait envisager un changement dans les conceptions propres au marxisme sur les questions nationales, syndicales, parlementaires et démocratiques... Bref, justifier ces changements en s'appuyant sur les fondements de la théorie. On trouve trace de cette analyse dans le début du texte qui correspond au numéro 2 de la revue. Ainsi, comme l'ensemble de ces courants, nous nous retrouvions à partir de ces concepts différents pour désigner la coupure de 1914, avec l'éclatement de la Première guerre mondiale et l'effondrement de la deuxième internationale, comme le point de rupture entre les deux périodes historiques, que la formulation en soit l'opposition ascendance / décadence, concurrence / monopole ou, en l'occurrence phase formelle/phase réelle. Au-delà toutes ces formes de périodisation sont héritières des analyses de la troisième internationale dans toutes ses composantes.

Cette analyse, dans la lignée d'Invariance, sera, plus tard, remise en cause à partir d'une analyse plus approfondie de la question, notamment à partir des résultats de l'étude qui est menée sur les deux phases de la production capitaliste. Au cours du travail que nous avons patiemment accompli pendant une vingtaine d'années s'est finalement imposée à nous l'inanité de toutes les tentatives de substituer à l'analyse de Marx et Engels un quelconque rythme de l'histoire qui tendrait à montrer que leurs positions défendues à l'époque devaient être abandonnées. A la fois notre travail sur la crise, sur l'historique du mouvement ouvrier ; le travail spécifique sur la périodisation, nous ont fait comprendre que la forme moderne du mode de production capitaliste, celle où il manifeste réellement son être, ne date pas de 1914, mais de 1825 avec les premières grandes crises de surproduction. Il en découle donc un élément fondamental : toutes les positions exprimées par Marx et Engels à partir de 1848, et maintenues intégralement jusqu'à leur mort, respectivement en 1883 et 1895 étaient soit erronées dès le départ (ce qui est somme toute la position des anarchistes), soit doivent être reconduites aujourd'hui, nonobstant les analyses tactiques liées à la conjoncture historique. Mais prendre appui sur un prétendu changement dans la nature profonde du mode de production capitaliste après 1914 pour déclarer, par exemple, que la forme syndicale est caduque, en se basant sur l'argument erroné selon lequel « le capitalisme ne peut plus rien accorder à cause de la décadence », est une position purement idéologique et non scientifique. Malgré cela nous avons laissé dans la présente édition le chapitre sur les syndicats (notons toutefois que notre doute sur cette question remonte loin dans le temps, puisque dans l'édition anglaise, parue un peu plus tard, nous n'avions pas fait figurer ce chapitre).

Un autre élément fondamental de la remise en cause de notre postulat de départ réside dans la nature même des événements historiques qui ont marqué le monde au cours de ces 30 dernières années. L'essor de la productivité du travail, l'accroissement du PIB mondial, balayaient empiriquement, en appui à la démonstration scientifique toutes les fadaïses sur la décadence, à moins de n'en garder qu'une vision moralisante et pleurnicharde comme le fait Perspective internationaliste qui, après avoir favorablement évolué un temps sur cette

¹ La reprise de ces concepts, s'était appuyée notamment sur l'édition – récente en français, au début des années 1970 – du chapitre inédit du capital. Cet ouvrage insistait sur les notions de soumission formelle et soumission réelle du travail au capital. Elles avaient notamment été défendues par les artisans de la scission de 1966 du Pci. Rappelons que cette scission a abouti elle-même à la publication, des revues Invariance et Le Fil du Temps.

question ne sait plus à quel saint se vouer. D'autre part, la recomposition des Etats, la réunification allemande, l'essor de la démocratie bourgeoise à l'Est, en Amérique Latine (en attendant le colossal tremblement de terre à la fois social et politique attendu et ardemment désiré en ce qui concerne la Chine) ont montré que la question démocratique était beaucoup plus intelligemment et dialectiquement posée par Marx et Engels au 19^e siècle que dans la vulgate ultra-gauche des années 1970.

Ces éléments nous conduisent à ne plus hypostasier le concept de phase de soumission réelle mais à le replacer dans le cadre de l'analyse traditionnelle du socialisme scientifique avec sa traduction effective : subordination (et non phase de soumission ou pire domination réelle²) du travail au capital³.

De fait, il existe bien, chez Marx, une forme de périodisation du capital, entre l'époque manufacturière et celle de la grande industrie. Ces périodes correspondent aussi au fait que dans l'une le travail est soumis formellement au capital -c'est-à-dire que le procès de travail est hérité des anciens modes de production -, tandis que dans l'autre le travail est soumis réellement au capital -ce qui signifie l'apparition d'une technologie spécifiquement capitaliste en l'occurrence le machinisme-. La subordination réelle du travail au capital émerge donc avec la révolution industrielle. En conséquence, à partir la fin du XVIII^e siècle, la révolution industrielle (initiée en 1735) pèse suffisamment sur la société pour écarter la thèse d'une «phase de domination réelle » contemporaine du début du XX^e siècle. Même sur le plan sémantique on doit noter les différences qui sont introduites avec ces concepts qui en définitive n'étaient que des chevaux de Troie du révisionnisme. Marx ne fait pas que parler de ces sujets dans le chapitre inédit du capital. Dans le livre I, publié de son vivant et qui a fait l'objet d'une traduction qu'il a relu – ce qui n'empêche pas que des contresens aient pu subsister – il y évoque ce concept qui est traduit en français par « subordination ». En conséquence, si l'on voulait être cohérent, il faut parler de subordination formelle ou de subordination réelle du travail au capital. La notion de domination réelle du capital, outre ces intentions révisionnistes, traduit aussi l'abandon du point de vue du prolétariat au profit de positions inter-classistes dont l'invariance nouvelle série ou les « communistes » aujourd'hui se font les hérauts, ouvrant la voie à un abandon complet des positions révolutionnaires.

Arrêtons-nous également sur un autre aspect de cet épisode. Des camarades en Allemagne, nous ont fait remarquer que Marx n'employait pas dans le texte allemand le terme « phase ». Dans le texte du chapitre inédit de Marx, paru en français, il s'agit d'un titre de chapitre ajouté par feu Roger Dangeville et non d'un titre écrit par Marx. En conséquence, il n'y a pas lieu de fonder sur ces concepts, une coupure nouvelle qui pourrait justifier les changements d'orientation politique qui caractérisent, pour faire bref, l'« ultra-gauche ».

Cette idéologie a irrémédiablement fait faillite tandis que la théorie de Marx et Engels triomphait sur toute la ligne. En effet, à la critique théorique est venue s'ajouter la critique pratique du mouvement : la chute du mur de Berlin, et la réunification démocratique de l'Allemagne, la livraison finale du secret de la bureaucratie (bien anticipé par Trotsky et Bordiga à propos de la Russie), en charge de porter le développement capitaliste à un niveau suffisant pour laisser la place à la bourgeoisie, la réouverture de la question nationale avec la nouvelle guerre des Balkans, la réorganisation du marché mondial sans une troisième guerre mondiale ouverte – il y eut une guerre froide continue – et donc la preuve de marges de manœuvres offertes par la démocratie, ont achevé ces idéologies.

Doit-on conclure que c'est l'autre branche de l'alternative ouverte par Bordiga, à savoir que si la révolution ne s'impose pas à la fin du XX^e siècle, le dernier marxiste aura disparu au début du XXI^e siècle, qui triomphe ?

Evidemment, jamais le rapport des forces n'a été aussi défavorable. Lénine disait que la quantité n'était pas un argument suffisant pour juger du potentiel révolutionnaire, que les

² Terme qui est devenu une vulgate absurde destinée à expliquer tout et n'importe quoi et surtout à faire l'économie de la pensée

³ Par exemple cf. Capital L.I p.

révolutionnaires pouvaient ne représenter que le 1/10000 voire le 1/100000 de la classe. Quid quand, ils représentent encore moins ? La quantité ne se transforme t-elle pas en qualité et l'influence du parti révolutionnaire ne pourrait espérer une quelconque influence qu'en faisant appel à l'homéopathie.

Ce serait accepter, plus de 70 ans après, la thèse de Karl Korsch et la reconnaissance de la « crise du marxisme⁴ ».

Mais tout cela ne nous éloigne pas de Marx, bien au contraire. Car c'est cette analyse qui triomphe. Il n'est plus nécessaire de fonder de nouvelles politiques, de nouvelles analyses qui s'appuieraient sur de nouveaux fondements de la périodisation du capital. Il est « juste » nécessaire de poursuivre, développer, approfondir les fondements théoriques et pratiques du socialisme scientifique. Il ne s'agit pas uniquement de répéter le passé mais d'intégrer plus d'un siècle d'histoire et de mettre à jour le socialisme scientifique de notre temps.

Robin Goodfellow, Mars 2008.

⁴ « Se borner à constater que la théorie révolutionnaire de Marx et Engels s'est abâtardie aux mains d'épigones et a été en partie abandonnées et croire qu'à ce marxisme appauvri et falsifié s'oppose la "doctrine pure" du marxisme de Marx-Engels, c'est une façon superficielle et erronée de concevoir l'essence théorique de la crise actuelle. En dernière analyse, il s'agit, dans la crise contemporaine du marxisme, bien davantage d'une crise de la théorie de Marx et Engels elle-même. La séparation idéologique et dogmatique de la " doctrine pure " d'avec le mouvement historique réel, jusque et y compris la poursuite du développement théorique, est elle-même une forme sous laquelle se manifeste cette crise. » Karl Korsch, La crise du marxisme. 1931.

1. Le cadre historique

1.1 LE FEODALISME ET LE PASSAGE A L'EPOQUE BOURGEOISE

Le capital trouve dans la société féodale en décomposition les éléments de son procès de production.

1.1.1 Les rapports féodaux a la campagne.

"Dans toutes les conquêtes, il y'a trois possibilités. Le peuple conquérant soumet le peuple soumis à son propre mode de production (ce que les anglais font de nos jours en Irlande, et partiellement dans l'Inde); ou bien il laisse subsister l'ancien mode de production et se contente d'un tribut (par exemple les Turcs et les Romains) ou bien il se produit une interaction, une synthèse (particulièrement dans les conquêtes germaniques)".

(Marx. Introduction à la critique de l'économie politique 1857)

C'est précisément de la synthèse entre les éléments légués par la conquête Romaine et ceux apportés par les conquêtes germaniques que se constitue, en Europe au Moyen-Âge, la forme de production féodale. Ce qui caractérise cette forme de production est la juxtaposition d'un élément privé (le domaine seigneurial, qui est l'héritier de la villa romaine) et d'un élément communautaire (l'organisation paysanne traditionnelle que les invasions germaniques avaient revitalisée grâce à l'apport de leur organisation gentilice.⁵

Le localisme est un des traits fondamentaux de la société féodale. La terre y est répartie entre les domaines seigneuriaux ou ecclésiastiques, contenant eux-mêmes les lopins des serfs ou des colons. La terre se trouve ainsi répartie entre le domaine du seigneur, et les tenures paysannes, morcelées. En outre, souvent enclavées dans les terres seigneuriales, on trouve les tenures des paysans libres. L'organisation villageoise possède et gère les terres communales, qui constituent un obstacle aux empiètements du seigneur et la base qui permet l'organisation de la résistance paysanne.

Contre l'aliénation de sa liberté, le serf trouve chez le seigneur aide et protection. Sécurité contre liberté, tel est le contrat qui lie le serf au seigneur. L'exploitation se manifeste par les prestations en nature, ou en travail (corvées etc.) plus rarement en argent. On peut toutefois trouver sporadiquement des manifestations de cette forme, la plus développée.

La part de surtravail que le serf doit au seigneur avait fini par être strictement réglementée juridiquement. On ne peut pas parler de "faim de surtravail" comme pour le mode de production capitaliste. Dans le haut Moyen-âge, du fait que la valeur d'usage prédomine, ce que cherche le seigneur, c'est à se voir fournir tous ses moyens de subsistance par le travail d'autrui, mais sous leur forme d'usage immédiate. Il est significatif par exemple que lorsque le seigneur possède des domaines assez éloignés les uns des autres, c'est lui qui se déplace pour aller consommer ses richesses, car même au sein de son domaine, la circulation des produits est extrêmement réduite. Le seigneur ne cherche pas à obtenir plus que ce qui répond a ses besoins immédiats, sauf en vue d'une réserve de sécurité. Cela n'implique donc pas une spirale d'enrichissement telle qu'on la trouve dans la société bourgeoise, où la soif de plus-value n'atteint aucune limite.

⁵ C'est-à-dire l'organisation par gentes, basée sur les liens de sang.

"Le seigneur féodal tirait de ses serfs tout ce dont il avait besoin, soit sous la forme de travail, soit sous celle de produits finis; les femmes filaient et tissaient le lin et la laine et confectionnaient les vêtements ; les hommes cultivaient les champs ; les enfants gardaient le bétail du seigneur, ramassaient pour lui les fruits de la forêt, les nids d'oiseaux, la litière ; en outre la famille entière avait encore à livrer du blé, du fruit, des oeufs, du beurre, du fromage, de la volaille, du jeune bétail, que sais-je encore. Toute domination féodale se suffisait à elle-même ; les prestations de guerre, elles aussi, étaient exigées en produits ; le commerce, l'échange n'existaient pas, l'argent était superflu. L'Europe était ramenée à un niveau si bas, elle avait à tel point recommencé par le début, que l'argent avait alors beaucoup moins une fonction sociale qu'une fonction purement politique ; il servait à *payer les impôts* et on l'acquiesçait essentiellement par pillage." (Engels. Anti-Dühring, Editions sociales, p.346)

Si l'on peut parler de "taux d'exploitation" à cette époque, celui-ci restait constant, car fixé par l'usage et la coutume. Le paysan devait, mettons 2 jours à son seigneur, et cultivait 4 jours son propre lopin. Quelque soit le degré de productivité du travail, le paysan se défaisait toujours relativement de la même quantité de son travail au profit du seigneur. Par conséquent, tout ce que le paysan pouvait inaugurer comme aménagements techniques, meilleure connaissance des conditions de travail, amélioration de la productivité due à l'expérience, contribuait à son enrichissement. Ainsi s'explique la possibilité qu'ont eu de nombreux serfs de s'enrichir.

Contrairement au mode de production capitaliste, où le prolétaire sort plus pauvre du procès de production qu'il n'y est entré, ici le travailleur peut s'enrichir de son propre travail. Ainsi la lente mais sûre hausse de la productivité du travail social qu'on eut durant tout le Moyen-âge ne profita pas seulement aux accapareurs du surproduit, mais aussi, dans une certaine mesure, aux producteurs eux-mêmes. Avec cette forme de propriété foncière, les classes possédantes avaient tous pouvoirs sur les serfs : économique, juridique et militaire. Ici la richesse n'a pas encore atteint sa forme moderne de richesse mobile, de capital. Est riche, donc puissant, celui qui possède une grande part de la terre avec ses sujets. La richesse et la puissance vont de pair, car l'accumulation des terres en une seule main implique aussi l'assujettissement de nombreux individus (serfs ou hommes libres liés par contrat) à un seul seigneur.

"Le trait le plus caractéristique de la production féodale dans tous les pays de l'Europe Occidentale, c'est le partage du sol entre le plus grand nombre possible d'hommes liges. Il en était du seigneur féodal comme de tout autre souverain ; sa puissance dépendait moins de la rondeur de sa bourse que du nombre de ses paysans établis sur ses domaines. Le Japon, avec son organisation purement féodale de la propriété foncière et sa petite culture, offre donc, à beaucoup d'égards, une image plus fidèle du moyen âge européen que nos livres d'histoires imbus de préjugés bourgeois. Il est par trop facile d'être "libéral" aux dépens du Moyen-âge."

(Marx, Capital livre 1, section 8, chap. 17, Editions sociales, tome 3, p.158)

Le seigneur est propriétaire de la terre, comme condition de la production, mais il n'est plus lui-même le sujet travaillant, comme dans les formes de production secondaires (asiatique, antique, slave et germanique cf. Marx "Formes précapitalistes..." in : Pléiade p.312). Il s'est approprié également le travailleur comme instrument de production, condition objective de celle-ci. Dans les formes secondaires, la communauté se présente toujours à la fois comme présumé et comme but de la production. La communauté englobe et détermine l'individu, lequel est lié à la terre, car il lui est soumis dans la mesure où celle-ci incarne l'existence effective de la commune. La scission entre propriété commune et propriété privée, et l'accaparement de la première par la seconde, contribue à ravalier le travailleur au rang de condition objective de la production. S'emparer de la terre comme condition de la production, c'est aussi établir un droit de domination sur le sujet qui y travaille et le ravalier au rang d'instrument. Ici on ne se trouve pas, comme dans le capital, dans une situation où le travailleur est réduit à l'état de pure force de travail subjective, sans réserve, démunie de tout, face à laquelle toutes les conditions objectives du travail se présentent comme propriété

d'autrui, non-propriété du travailleur, bref, comme capital⁶. Ici le travailleur lui-même est condition objective de la production. Toutefois le serf n'est pas séparé de la terre (à laquelle il est au contraire attaché), ni des moyens et des instruments de production. Tant que tout ceci ne lui a pas été arraché, la seule forme que puisse prendre sa libération du rapport de domination est l'accession à la libre propriété de la terre, bref c'est le cas du passage à la petite propriété paysanne libre (étape qui se présente différemment suivant les pays).

"Il est en outre évident que, dans toutes les formes sociales où le producteur direct reste "possesseur" des moyens de production et des conditions de travail qui lui servent à produire sa subsistance, le système de propriété doit se présenter en même temps comme un système direct de domination et de servitude : le producteur direct devient donc un être asservi. La servitude peut aller en s'amenuisant depuis le servage et la corvée jusqu'au simple paiement d'un tribut. Dans ce cas, le producteur direct possède ses propres instruments de travail et les moyens de produire de quoi subsister; il travaille de façon indépendante sur sa parcelle et dans l'industrie domestique qui s'y rattache." (Capital Livre 3, Chap.6, Pléiade t.2 p.1399)

Le paysan du Moyen-âge possède donc un lien tout à fait objectif avec la terre et sur ce point cela constitue une similitude avec les communautés secondaires. Une autre façon pour le serf du Moyen-âge d'être intimement lié à la terre est qu'il est co-possesseur des biens communaux. Le legs des organisations communautaires des Germains avait revivifié pour un temps les liens communautaires de l'homme avec la terre, même si ceux-ci tendaient à être affaiblis par le développement de la concentration de la propriété féodale et son corollaire, la diminution de la taille des exploitations paysannes (au 13^e siècle, donc vers la fin du Moyen-âge dans certaines régions, la taille de la petite propriété paysanne était devenue 4 fois moindre qu'à l'époque Carolingienne). Il ne faut d'ailleurs pas considérer que l'accaparement des terres par la grande propriété foncière (Seigneurs, Eglise), entraîne la séparation de l'homme et de la terre, au contraire l'homme se voit attaché à la terre comme condition objective de la production. La concentration de la propriété foncière aux mains des féodaux qu'on a observée aux 12 et 13^e siècles est donc à distinguer radicalement de la concentration de type capitaliste qui suppose en même temps l'éviction du paysan libre de sa terre, et sa réapparition comme journalier libre, comme salarié. Alors que dans les formes secondaires, c'est la commune elle-même qui domine le producteur, ici cette domination prend la forme d'une contrainte personnelle directe.

Engels souligne qu'il y'eut, durant tout le Moyen-âge, une lutte acharnée de la classe dirigeante contre les communautés de village. Son slogan était "nulle terre sans seigneur", malgré cela on n'arriva pas à réduire l'importance de cette propriété communale, dont Marx dit qu'elle constituait le vrai foyer de la vie populaire. D'autre part, cette caractéristique fournissait aux paysans un cadre d'organisation, et une capacité de cohésion et de résistance à l'exploitation que les esclaves antiques ne connaissaient pas. En même temps, la propriété féodale prenait le caractère d'une association centre la classe productrice dominée. A cette forme de la propriété foncière correspondait dans les villes, la propriété corporative, basée sur le métier.

⁶ « Le capital ne s'approprie pas le travailleur, mais son travail, non pas directement, mais au travers de l'échange. » (Marx. Grundrisse)

2. L'ACCUMULATION DU CAPITAL AU COURS DES DEUX PHASES HISTORIQUES DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE

2.1 Introduction

2.1.1. Une des contre-thèses classiques que notre mouvement a toujours combattues est que la situation du prolétariat s'améliore dans la mesure où le capital accroît sa domination sur la société et en finit ainsi avec la "misère du 19^e siècle". Dans les pays où la phase de soumission réelle du travail au capital s'est imposée, les conditions de vie de la classe ouvrière s'amélioreraient, éloignant ainsi le spectre d'une révolution communiste, tandis que la généralisation du salariat, l'apparition progressive de classes intermédiaires atténueraient généralement les antagonismes entre les classes. C'est sur ces mêmes présupposés que prennent appui le réformisme et le révisionnisme. A cela le communisme répond :

" L'ouvrier moderne au contraire, au lieu de s'élever avec les progrès de l'industrie, descend toujours plus bas, au-dessous des conditions de sa propre classe. L'ouvrier se transforme en pauvre, et le paupérisme se développe encore plus vite que la population et la richesse." (Marx)

2.1.2. Avec le capital se réalise la fusion du mouvement de l'autonomisation de la valeur et de celui de l'expropriation des hommes. Ce dernier dans les débuts du XVI^e siècle en Angleterre, prend la forme aiguë de la dissolution des suites féodales et de l'expropriation violente de la population campagnarde. Ainsi surgit une masse d'individus sans aucun lien avec la terre ni avec quelque moyen de production que ce soit. Cette masse qui forme la base de la classe salariée ne pouvait pas être d'emblée absorbée par la manufacture naissante aussi rapidement qu'elle devenait disponible. La conséquence de tout ceci fut le surgissement d'un grand nombre de mendiants, vagabonds, voleurs, etc. qui refusaient l'embrigadement salarié et contre lesquels l'Etat bourgeois utilisa la violence et la terreur afin de les soumettre de force à la discipline du capital.

Ainsi surgit dans l'histoire une classe sans réserve, qui est obligée de vendre sa force de travail pour pouvoir subsister, en se soumettant aux exigences du capital. Le travail de cette classe prend nécessairement la forme du *travail salarié*. Pour pouvoir reproduire sa force de travail l'ouvrier est obligé de consommer au jour le jour ses moyens de subsistance et par conséquent de renouveler sans cesse le contrat qui le lie au possesseur des moyens de production.

La généralisation du salariat (qui, à l'origine coïncide avec la généralisation du prolétariat), jette dans la misère une partie croissante de l'humanité. Le prolétaire est un "sans réserve" car il perd tout lien communautaire avec la terre et les moyens de production. Le prolétaire est totalement privé de la Gemeinwesen (communauté) humaine. Dans ce sens la classe prolétarienne est plus misérable que les autres classes exploitées au cours de l'histoire. L'esclave et le serf, par exemple, font partie des conditions objectives de la production et donc ne se posent pas en face d'elles comme travailleurs libres, dépouillés de tout, sans réserve. La classe sans réserve est misérable, parce que misère signifie perte totale de l'être humain, précarité accrue des conditions d'existence, absence de "réserves économiques destinées à la consommation en cas de besoin. Le prolétaire c'est le misérable, c'est-à-dire le sans propriété, le sans-réserve et non le mal payé." (Battaglia Comunista N°3-1949)

Etre sans réserve signifie également se trouver tout à fait démuné face aux phénomènes sociaux inhérents au MPC (crises, guerres...) et aux phénomènes naturels (cataclysmes). On ne peut pas considérer la misère sous le seul angle quantitatif; ce n'est pas la quantité de biens mis à la disposition de l'ouvrier qui définit l'étendue plus ou moins grande de sa misère, mais celle-ci s'exprime qualitativement : d'emblée le prolétaire est misérable car dépouillé de toute humanité. Ce qui importe donc c'est sa position sociale de prolétaire.

" Ce n'est pas la possession de tant de terre ou de tant d'argent, mais le commandement sur le travail qui distingue les riches des pauvres." (Marx, Grundrisse)

2.2 Phase de soumission formelle du travail au capital : paupérisation absolue.

2.2.1. Avec l'accumulation primitive, le capital vide les bourses, les maisons, les champs, les boutiques, précipite les grandes masses dans la misère en en faisant des paupers, des sans-réserve, des non-possédants, dont le nombre va croissant. Une des premières conditions pour que s'établisse le capital est d'arracher sa réserve au travailleur.

Ainsi se forme la classe prolétarienne déjà dépouillée de son être humain dans la phase de soumission formelle, étrangère à elle-même, faisant de son activité un tourment, et de sa vie un sacrifice, ne possédant rien d'autre que sa force de travail, qu'elle est obligée de vendre pour pouvoir s'objectiver.

Toutefois, au cours de la phase de soumission formelle, le prolétariat garde encore certaines caractéristiques du passé, qui ne font pas encore de lui le prolétariat moderne. Le début de la phase de soumission formelle (son établissement à travers l'accumulation primitive), est encore le moment de la généralisation de ce dépouillement.

" La bourgeoisie commence avec un prolétariat qui lui-même est un reste du prolétariat des temps féodaux. Dans le cours de son développement historique, la bourgeoisie développe nécessairement son caractère antagoniste, qui à son début se trouve être plus ou moins déguisé, qui n'existe qu'à l'état latent. A mesure que la bourgeoisie se développe, il se développe dans son sein un nouveau prolétariat, un prolétariat moderne : il se développe une lutte entre la classe prolétaire et la classe bourgeoise, lutte qui, avant d'être sentie des deux côtés, aperçue, appréciée, comprise, avouée et hautement proclamée, ne se manifeste préalablement que par des conflits partiels et momentanés, par des faits subversifs."

(Marx, Misère de la philosophie, Editions Sociales, p.131)

2.2.2. Au cours de la première phase de la vie du capital, celui-ci hérite d'un procès de travail inchangé par rapport aux formes de production antérieures. Dans l'atelier, la force de travail n'agit pas encore réellement comme travailleur collectif. Dès le début, le MPC remplit un rôle socialisateur, en réunissant moyens de production et forces de travail autrefois séparés, ce qui favorise une hausse de la productivité. Mais ce saut qualitatif ne s'effectue que par la concentration, la réunion d'éléments autrefois séparés. Il n'y a pas encore une combinaison propre à l'ordre capitaliste. Ce n'est que dans la phase de soumission réelle que le procès de travail va être bouleversé pour laisser la place à une technologie spécifiquement capitaliste. Le capital décompose l'ancien procès de travail (division du travail), mais ne réalise pas encore la combinaison des travaux selon sa propre logique, et la réunion de ceux-ci dans un être collectif. Le procès de travail garde encore, dans la phase de soumission formelle, l'empreinte des forces de travail individuelles (habileté, adresse, qualification, savoir-faire, métier...) et le capital ne peut pas encore en faire totalement abstraction. En ce sens, la réalisation de l'ouvrier collectif face au capital, n'est pas encore achevée. C'est seulement avec l'introduction du machinisme, dans la phase de soumission réelle, que le capital parviendra à détruire les derniers vestiges de la qualité de la force de travail, et à unifier réellement celle-ci, en forgeant une division objective du travail, spécifiquement capitaliste, dont l'élément principal est la machine et non le sujet travailleur. De même, la séparation entre le travail agricole et le travail industriel, séparation dont la condition est la rupture totale des liens de l'homme avec la terre, n'est pas encore achevée au début de la phase de soumission formelle du travail au capital.

" Nous n'avons pas besoin de rappeler que les grands progrès de la division du travail ont commencé en Angleterre après l'invention des machines. Ainsi les tisserands et les fileurs étaient pour la plupart des paysans tels qu'on en rencontre

dans les pays arriérés. L'invention des machines a achevé de séparer l'industrie manufacturière de l'industrie agricole. Le tisserand et le fileur, réunis naguère dans une seule famille, furent séparés par la machine."
(Marx, Misère de la philosophie, Editions sociales, p. 146)

2.2.3 Dans "La Situation de la classe laborieuse en Angleterre", Engels a décrit la situation patriarcale dans laquelle vivaient ces ouvriers de l'industrie campagnarde, dans les débuts de leur soumission au capital, alors que celui-ci n'avait pas encore réalisé le dépouillement intégral de leurs qualités, de leur savoir pratique, de leur culture, et ne les avaient pas encore entièrement entraînés dans le grand tourbillon historique des bouleversements successifs du MPC.

" Autrefois, l'industrie rurale à domicile, associée à la culture d' un jardin et d'un champ était, du moins dans les pays se développant industriellement, la base d'une situation matériellement supportable et, par endroits, aisée de la classe laborieuse, *mais également la raison de sa nullité intellectuelle et politique.*"
(Engels - La question du logement, Editions sociales, p.17)

Ainsi la situation de ces travailleurs (situation que seuls des réactionnaires comme Proudhon pouvaient espérer retrouver), de même que celle du journalier agricole aux 16^e et 17^e siècles (cf. A.Smith, cité par Marx dans Théories sur la Plus-Value p.265 t.2) pouvait coïncider avec la sauvegarde d'une certaine réserve : une maison, un petit jardin potager, autant d'herbe qu'il en faut pour nourrir une vache, et peut-être un acre ou deux de mauvaise terre labourable.

2.2.4. La définition du prolétaire comme un *sans-réserve* dérive nécessairement de son caractère de *salarié*. Le salaire est destiné à être dépensé, et qu'il soit haut ou bas, il n'empêche qu'il est l'expression du *dénuement* absolu, dans lequel se trouve le travailleur dans la société capitaliste. Ce dénuement et cette misère ne font que s'accroître, dans la mesure où l'accumulation du capital n'a pour résultat que de reproduire toujours plus la séparation de la société entre propriétaires des moyens de production, de consommation et d'échange, et classe sans-réserve, force de travail subjective, dépouillée de ses conditions d'objectivation.

" Cependant, les circonstances plus ou moins favorables au milieu desquelles la classe ouvrière se reproduit et se multiplie ne changent rien au caractère fondamental de la reproduction capitaliste. De même que la reproduction simple ramène constamment le même rapport social - capitalisme et salariat -, ainsi l'accumulation ne fait que reproduire ce rapport sur une échelle également progressive, avec plus de capitalistes (ou de plus gros capitalistes) d'un, coté, plus de salariés de l'autre. La reproduction du capital renferme celle de son grand instrument de mise en valeur, la force de travail. Accumulation du capital est donc en même temps accroissement du prolétariat."
(Capital Livre I, section 7, chap. XXV, Editions sociales, p.55)

"Misère", dans notre vocabulaire programmatique rigoureux, ne signifie pas bas salaire, cela signifie que la force vive du prolétariat, la force productive de l'espèce humaine se retourne sans cesse contre lui pour l'exploiter. Dans la phase de soumission formelle, où le MPC gagne encore en extension il peut arriver que le taux de salaire soit favorable à l'ouvrier (au 15^e siècle par exemple, et dans la première moitié du 18^e), mais cela n'enlève rien au caractère de la production capitaliste, et ne peut pas aller au-delà de certaines limites.

" Dans l'état de l'accumulation, tel que nous venons de le supposer, et c'est son état le plus propice aux ouvriers, leur dépendance revêt des *formes tolérables*, ou, comme dit Eden, des formes "aisées et libérales". Au lieu de gagner en intensité, l'exploitation et la domination capitalistes gagnent simplement en extension à mesure que s'accroît le capital, et avec lui le nombre de ses sujets. Alors il revient à ceux-ci,

sous forme de paiement, une plus forte portion de leur propre produit net, toujours grossissant et progressivement capitalisé en sorte qu'ils se trouvent à même d'élargir le cercle de leurs jouissances, de se mieux nourrir, se vêtir, se meubler, etc. et de former de petites réserves d'argent. Mais si un meilleur traitement, une nourriture plus abondante, des vêtements plus propres et un surcroît de pécule ne font pas tomber les chaînes de l'esclavage, *il en est de même de celles du salariat*. Le mouvement ascendant imprimé aux prix du travail par l'accumulation du capital prouve, au contraire, que la chaîne d'or, à laquelle le capitaliste tient le salarié rivé et que celui-ci ne cesse de forger, s'est déjà assez allongée pour permettre un relâchement de tension.

Dans les controverses économiques sur ce sujet, on a oublié le point principal : le caractère spécifique de la production capitaliste. Là, en effet, la force ouvrière ne s'achète pas dans le but de satisfaire directement, par son service ou son produit, les besoins personnels de l'acheteur. Ce que celui-ci se propose, c'est de s'enrichir "en faisant valoir son capital, en produisant des marchandises où il fixe plus de travail qu'il n'en paie et dont la vente réalise donc une portion de valeur qui ne lui a rien coûté. Fabriquer de la plus-value, telle est la loi absolue de ce mode de production. La force ouvrière ne reste donc vendable qu'autant qu'elle conserve les moyens de production comme capital et qu'elle crée au capitaliste, par-dessus le marché, et un fonds de consommation et un surplus de capital. Qu'elles soient peu ou prou favorables, les conditions de la vente de la force ouvrière impliquent la nécessité de sa revente continue et la reproduction progressive de la richesse capitaliste. Il est de la nature du salaire de mettre toujours en mouvement un certain quantum de travail gratuit. L'augmentation du salaire n'indique donc au mieux qu'une diminution relative du travail gratuit que doit fournir l'ouvrier; mais cette diminution ne peut jamais aller assez loin pour porter préjudice au système capitaliste."

(Capital Livre I, section 7, chap. XXV, Editions sociales, p.59-60)

2.2.5. Durant la phase de soumission formelle du travail au capital, celui-ci n'a que deux possibilités pour empêcher cette "diminution relative du travail gratuit que doit fournir l'ouvrier" dont parle Marx : soit diminuer le salaire en abaissant le prix de la force de travail au-dessous de sa valeur, soit allonger la journée de travail. (Ce qui correspond à l'extraction de plus-value absolue). Dans les deux cas, le rôle de l'Etat est primordial. Celui-ci fixe le maximum du salaire, et tente de reculer les limites de la journée de travail. Il s'efforce également de constituer et de maintenir une surpopulation absolue, afin de faire pression sur le salaire de la classe ouvrière. Dans la phase de soumission formelle, le capital ne dispose pas encore d'une technologie spécifique favorisant la baisse de la valeur de la force de travail. Aussi cette valeur est-elle relativement fixe dans cette phase, étant donné que le seul véritable moyen pour abaisser la valeur de la force de travail est de modifier les éléments constitutifs nécessaires à la reproduction de la force de travail. Ainsi le capital substitue-t-il des ingrédients moins coûteux et de plus mauvaise qualité à ceux consommés auparavant par la classe ouvrière. En ce qui concerne l'alimentation, cela se vérifie avec la question de l'aliment de base. Celui-ci devient végétal avec l'établissement du MPC (cf. CouC N°4), et au cours de la phase de soumission formelle, la consommation de viande et des produits animaux en général subit une baisse violente (elle a été divisée par 7 en Allemagne au cours des 16^e et 17^e siècles) voir aussi l'introduction de la pomme de terre dans l'alimentation.

Etant donné que cet abaissement de la valeur de la force de travail rencontre néanmoins des limites, le capital recourt à l'allongement de la journée de travail, pour augmenter le taux et la masse de la plus-value. Toutefois, pour ce faire, le capital rencontre des limites naturelles et sociales, ne disposant pas encore du machinisme, pour imposer pleinement sa domination sur la classe ouvrière.

En outre, le capital s'efforce d'abaisser le prix de la force de travail (salaire) au-dessous de la valeur de celle-ci.

L'abaissement du salaire au-dessous de la valeur de la force de travail, joint à la tendance à l'abaissement de cette même valeur, par la modification des éléments qui assurent la reproduction de la force de travail, concourt à abaisser le salaire réel. La dégradation de son niveau de vie, qui entrave la reproduction normale de la force de travail du prolétariat, et l'usure excessive due à l'allongement de la journée de travail impliquent que le prolétariat soit réduit à une paupérisation absolue. Il peut même arriver que le salaire tombe en dessous du minimum physiologique, empêchant le renouvellement des générations ouvrières, et menaçant l'existence même de la classe et de sa descendance. Si, dans la phase formelle proprement dite, le capital rencontre encore des limites pour réaliser pleinement ces tendances, elles disparaissent avec le début de la phase réelle, (lorsque celle-ci se caractérise par l'accroissement de la productivité et l'allongement de la journée de travail : augmentation simultanée de la plus-value absolue et de la plus-value relative).

2.3 La surpopulation absolue.

2.3.1. Marx a montré, contre Malthus, et conformément à la dialectique de l'histoire, qu'il n'existe pas de loi universelle de la population, mais que chaque époque historique possède sa loi de population. Le capital a besoin d'une population en excédent pour faire pression sur les salaires et assurer son procès d'accumulation, mais cette population en surplus ne prend pas la même forme dans les deux phases de la production capitaliste. Dans la phase de soumission formelle du travail au capital, il existe une *surpopulation* absolue, car elle provient d'un accroissement positif de la population ouvrière, dépassant les limites de la richesse en voie d'accumulation. L'accroissement de la population ouvrière est plus rapide que celui de la demande de force de travail nécessaire à l'accumulation. Cet accroissement de la population ouvrière n'est pas réductible au seul facteur de l'accroissement naturel de la population; il faut prendre en compte également : l'afflux de population provenant des formes de production pré-capitalistes détruites par le capital au cours de son mouvement ; les mouvements migratoires entre les nations ; l'excédent de l'immigration par rapport à l'émigration ouvrières alimentant la surpopulation ; les variations du nombre des classes d'âge admises à vendre leur force de travail (par exemple variations dans l'âge de la scolarité, la durée du service militaire, l'âge de la retraite.)

Cette surpopulation fait pression sur les salaires, mais le capital a du mal à maintenir cette pression de manière permanente. C'est l'une des limites dont nous avons parlé plus haut, et qui permet à la classe ouvrière, dans certaines conditions favorables, d'élever son salaire réel. Lorsque le rythme de l'accumulation est rapide et entraîne un accroissement de la demande de force de travail, plus rapide que l'offre, la surpopulation diminue et les salaires auront tendance à s'élever. Ce cas se rencontre d'autant plus dans la phase formelle que le taux d'accumulation y est élevé, son rythme rapide, étant donné que le taux de profit est élevé, et coïncide avec le taux de plus-value. Comme dans cette phase le capital accumulé consiste presque exclusivement en capital variable, la demande de population ouvrière est d'autant plus importante.

Ce mouvement cyclique se poursuit ainsi : l'élévation des salaires réagit à son tour sur le taux de profit en le diminuant et par conséquent le rythme de l'accumulation se ralentit jusqu'à ce que, la demande de force de travail redevenue supérieure à l'offre, se gonfle de nouveau la surpopulation absolue rétablissant la pression sur les salaires.

« Tantôt c'est un excès en capital, provenant de l'accumulation accélérée, qui rend le travail offert relativement insuffisant et tend par conséquent à en élever le prix. Tantôt c'est un ralentissement de l'accumulation qui rend le travail offert relativement surabondant et en déprime le prix. »

Le mouvement d'expansion et de contraction du capital en voie d'accumulation produit donc alternativement l'insuffisance ou la surabondance relatives du travail offert, mais ce n'est ni un décroissement absolu ou proportionnel du chiffre de la population ouvrière qui rend le capital surabondant dans le premier cas, ni un accroissement absolu ou proportionnel du chiffre de la population ouvrière qui rend le capital insuffisant dans l'autre. (...)

Le rapport entre l'accumulation du capital et le taux de salaire n'est que le rapport entre le travail gratuit, converti en capital, et le supplément de travail payé qu'exige ce capital additionnel pour être mis en oeuvre. Ce n'est donc point du tout un rapport entre deux termes indépendants l'un de l'autre, à savoir, d'un côté la grandeur du capital, et de l'autre, le chiffre de la population ouvrière, mais ce n'est en dernière analyse qu'un rapport entre le travail gratuit et le travail payé de la même population ouvrière. Si le quantum de travail gratuit que la classe ouvrière rend, et que la classe capitaliste accumule, s'accroît assez rapidement pour que sa conversion en capital additionnel nécessite un supplément extraordinaire de travail payé, le salaire monte et, toutes autres circonstances restant les mêmes, le travail gratuit diminue proportionnellement. Mais, dès que cette diminution touche au point où le surtravail, qui nourrit le capital, ne paraît plus offert en quantité normale, une réaction survient, une moindre partie du revenu se capitalise, l'accumulation se ralentit et le mouvement ascendant du salaire subit un contrecoup. Le prix du travail ne peut donc jamais s'élever qu'entre des limites qui laissent intactes les bases du système capitaliste et en assurent la reproduction sur une échelle progressive." (Capital Livre 1, section 7, chap. XXV, Œuvres, La Pléiade t.1, p.1131)

Les docteurs Purgon qui se penchent au chevet du capitalisme moderne croient apporter des solutions définitives au problème du "chômage", alors qu'ils ne prennent en compte que les aspects relevant de la surpopulation absolue. La baisse de la natalité, en même temps qu'elle provoque les pleurs natalistes, apporte l'espoir d'une résorption des couches en quête d'emploi. Les ignobles attaques de toutes les putains de la droite, de la gauche ou du milieu contre la frange immigrée du prolétariat, vont également dans ce sens. Les charognes se partagent le travail, les uns prenant des mesures d'expulsion les autres (PCF) réclamant la fermeture des frontières. Le capital peut bien vivre dans l'illusion que ces mesures contribueront à « résorber définitivement » le "chômage", il n'empêche que les dures attaques qu'il mène contre la classe ouvrière ne lui feront pas faire par la suite l'économie d'attaques encore plus dures et terribles, et même ainsi, il ne pourra éviter le retour de la crise catastrophique.

2.4 Le passage de la phase de soumission formelle à la phase de soumission réelle du travail au capital.

2.4.1. Au cours de ce passage historique s'accroît l'exploitation que subit le prolétariat, et donc la misère dans celui-ci. Dans ce passage, qui correspond à l'introduction du machinisme, et que Marx a appelé la "lune de miel" du capital, celui-ci se jette dans une exploitation effrénée du prolétariat. La machine est le moyen le plus efficace pour discipliner et embrigader le travailleur, pour déqualifier la force de travail, pour incarner la puissance du capital face à l'ouvrier.

Le résultat de l'introduction des machines sur une large échelle fut d'entraîner dans la production les femmes et les enfants, afin qu'ils deviennent les appendices de la machine. En ce qui concerne le salaire, cela implique que là où auparavant une personne, le chef de famille, en sustentait 4 ou 5 désormais il faut les salaires de 4 ou 5 personnes pour faire vivre la famille.

" En rendant superflue la force musculaire, la machine permet d'employer des ouvriers sans grande force musculaire, mais dont les membres sont d'autant plus souples qu'ils sont moins développés. Quant le capital s'empara de la machine, son cri fut : du travail de femmes, du travail d'enfants ! Ce moyen puissant de diminuer le labeur de l'homme se changea aussitôt en moyen d'augmenter le nombre des salariés; il courba tous les membres de la famille, sans distinction d'âge et de sexe, sous le bâton du capital. Le travail forcé pour le capital usurpa la place des jeux de

l'enfance et du travail libre pour l'entretien de la famille et le support économique des mœurs de famille était ce travail domestique.

La *valeur de la force de travail* était déterminée par les frais d'entretien de l'ouvrier et de sa famille. En jetant la famille sur le marché, en distribuant ainsi sur plusieurs forces la valeur d'une seule, la machine la déprécie. Il se peut que les quatre forces, par exemple qu'une famille ouvrière vend maintenant, lui rapportent plus que jadis la seule force de son chef; mais aussi quatre journées de travail en ont remplacé une seule, et leur prix a baissé en proportion de l'excès du surtravail de quatre sur le surtravail d'un seul. Il faut maintenant que quatre personnes fournissent, non seulement du travail, mais encore du travail extra au capital, afin qu'une seule famille vive. C'est ainsi que la machine, en augmentant la matière humaine exploitable, élève en même temps le degré d'exploitation."

(Capital Livre I, section 4, chap. XV Pléiade t.1 p.940)

2.4.2. Au cours de ce passage, le capital n'imposa aucune limite à l'effrayante dégradation des conditions de vie de la classe ouvrière. Dans son extraordinaire soif de plus-value, le capital combinait l'extraction de plus-value relative, avec celle de plus-value absolue, allégeant démesurément la journée de travail, confondant la nuit et le jour, etc. En même temps, le MPC achève de détruire les derniers vestiges de vie patriarcale pour les ouvriers, en concentrant ceux-ci en grandes masses dans les villes.

" Pour saisir la liaison intime entre la faim qui torture les couches les plus travailleuses de la société et l'accumulation capitaliste, avec son corollaire, la surconsommation grossière ou raffinée des riches, il faut connaître les lois économiques. Il en est tout autrement dès qu'il s'agit des conditions du domicile. Tout observateur désintéressé voit parfaitement que, plus les moyens de production se concentrent sur une grande échelle, plus les travailleurs s'agglomèrent dans un espace étroit; que, plus l'accumulation est rapide, plus les habitations ouvrières deviennent misérables. Il est évident, en effet, que les améliorations et embellissements (*improvements*) des villes - conséquences de l'accroissement de la richesse - tels que démolition des quartiers mal bâtis, construction de palais pour banques, entrepôts etc., élargissement des rues pour la circulation commerciale et les carrosses de luxe, établissement de voies ferrées à l'intérieur etc., chassent toujours les pauvres dans des coins et recoins de plus en plus insalubres. Chacun sait, d'autre part, que la cherté des habitations est en raison inverse de leur bon état, et que les mines de la misère sont exploitées par la spéculation avec plus de profit et à moins de frais que ne le furent jamais celles du Potosi." (Capital 1.7, XXV)

Ce ne sont pas seulement les conditions de logement ⁷ qui empirent au fur et à mesure de l'arrivée dans les villes industrielles d'une masse de matériel humain exploitable, mais aussi toutes les conditions de reproduction de la force de travail : vêtements, nourriture, etc. Marx décrit longuement dans le livre I du Capital les falsifications des aliments tels que le pain. Dans la phase de soumission réelle parvenue à maturité, la même falsification s'effectue, mais à une grande échelle et grâce aux services de la chimie; le pain et les autres aliments ne regorgent en principe plus de cancrelats, de poussière, fragments de bois et autres saletés, mais de substances toxiques, cancérogènes, etc. Comme tout le reste, dans la phase de soumission réelle, la misère même est mystifiée. La noirceur de la misère s'est parée des couleurs de la science.

2.4.3. Comme nous l'avions vu dans le N°5, le plein établissement de la phase de soumission réelle, et le processus de paupérisation relative qui lui est inhérent n'apparaissent tout à fait que lorsque la lutte acharnée de la classe ouvrière pour

⁷ Nous parlerons dans notre prochain numéro consacré à la continuation de la question agraire (partie 4), de la question du logement et de la rente urbaine [Il s'agit du n°8 de Communisme ou Civilisation, Mai 1980 – NRG] .

sauvegarder son existence physique de classe (menacée à un point tel que même l'intérêt du capital appelait à sa préservation) imposa la réduction de la journée de travail. Dès lors le capital se rue sur la production de plus-value relative, en combinant l'accroissement de l'intensité et de la productivité du travail.

2.5 Phase de soumission réelle : paupérisation relative.

2.5.1. Avec le développement de l'être-capital, la classe ouvrière dans son ensemble (le travail est devenu une force collective sociale) subit le joug d'un monstre animé, qu'elle contribue à renforcer sans cesse et face auquel elle se trouve de plus en plus démunie. La position sociale de la classe ouvrière se dégrade toujours plus en relation à celle de la classe capitaliste (et de ses valets), et de la puissance du monstre impersonnel capitaliste.

- " 1. La perpétuation des conditions de travail en tant que propriété d'autrui perpétue sa situation de salarié, et donc son sort, consistant à travailler constamment gratuitement pour une tierce personne pendant une partie de son temps de travail ;
2. L'élargissement de ces conditions de production, autrement dit l'accumulation du capital augmente la masse et l'ampleur des classes qui vivent de son surtravail ; il détériore sa situation *relativement* en augmentant la richesse relative du capitaliste et de ses associés, en augmentant en outre son surtravail relatif par la division du travail etc. et en réduisant la part du produit brut qui se résout en salaire ; enfin, du fait que les conditions de travail s'amoncellent sous une forme de plus en plus gigantesque, s'affirment toujours plus en tant que puissances sociales face au travailleur individuel et que, par conséquent, disparaît la possibilité fortuite de s'en emparer, comme dans la petite industrie."

(Théories sur la plus-value t.III, Editions sociales, pp. 412-413)

On peut caractériser cette dégradation constante comme pauvreté ou paupérisation "relatives", à condition de bien préciser que le terme "relatif" ne signifie pas la possibilité de diminution de l'antagonisme entre prolétariat et classe capitaliste, mais au contraire accroissement de celui-ci, augmentation de la polarisation de la société. Le débat stalinien sur paupérisation absolue ou relative est une absurdité : dans la phase de soumission formelle du travail au capital, la classe prolétarienne est absolument pauvre face aux conditions de la production dont elle a été dépouillée et qui lui font face comme une force hostile ; dans la phase de soumission réelle du travail au capital se renforce toujours plus le joug sous lequel peine la classe prolétarienne, et augmente la puissance qui l'exploite. C'est en ce sens qu'on peut dire que, bien que la classe prolétarienne soit d'emblée totalement misérable, sa situation par la suite empire relativement; car le capital ne peut survivre qu'en pillant toujours plus les forces créatrices de richesse : le prolétariat et la nature, la force productive du travail humain se tourne en son contraire.

" La loi selon laquelle une masse toujours plus grande des éléments constituant la richesse peut, grâce au développement continu des pouvoirs collectifs du travail, être mise en oeuvre avec une dépense de force humaine toujours moindre, cette loi qui met l'homme social à même de produire davantage avec moins de labeur, se tourne dans le milieu capitaliste - où ce ne sont pas les moyens de production qui sont au service du travailleur, mais le travailleur qui est au service des moyens de production - en loi contraire, c'est-à-dire que plus le travail gagne en ressources et en puissance, plus il y a pression des travailleurs sur leurs moyens d'emploi, plus la condition d'existence du salarié, la vente de sa force devient précaire."

(Capital I, 7, XXV)

2.5.2. Les immenses progrès de la productivité et de l'intensité du travail réalisés au cours de la phase de soumission réelle, permettent de mettre une plus grande quantité de marchandises à la disposition de l'ouvrier, c'est-à-dire d'augmenter le *salaires réel*, tout en abaissant constamment le salaire *relatif*.

Marx explique, dans "Travail salarié et Capital", ce qu'est le salaire relatif :

" Or ni le salaire nominal, c'est-à-dire la somme d'argent pour laquelle le travailleur se vend au capitaliste, ni le salaire réel, autrement dit la somme de marchandises qu'il peut acheter pour cet argent, n'épuisent les rapports impliqués dans le salaire. Le salaire est aussi, et avant tout, déterminé par le rapport où il se trouve avec le gain, avec le profit du capitaliste. C'est le salaire proportionnel, relatif. Le salaire réel exprime le prix du travail par rapport à celui des autres marchandises ; le salaire relatif, en revanche, exprime le prix du travail immédiat par rapport à celui du travail accumulé, la valeur proportionnelle du travail salarié et du capital, la valeur changeante de la part respective du capitaliste et du travailleur."
(Marx, Travail salarié et capital, Œuvres t.1, Pléiade, p.218)

Dans la phase de soumission réelle, compte tenu de la constante augmentation de la productivité et de l'intensité du travail, le salaire relatif a tendance à baisser. D'autre part, le salaire est le *salaire du cycle* industriel ; en outre, il est valable pour toute la classe, et non pour l'individu isolé. Ce qui veut dire que les améliorations que peut obtenir la classe dans les périodes de prospérité compensent à peine la dégradation de ses conditions de vie dans la phase descendante du cycle. Autrement dit pour que la classe ouvrière puisse obtenir dans la totalité du cycle un salaire équivalent à la valeur de la force de travail, il faudrait que dans les périodes d'expansion elle ait obtenu, au moyen d'une lutte acharnée et grâce à des circonstances favorables, un salaire supérieur à la valeur de la force de travail.

"La première de ces lois (de l'économie NDR), c'est que la concurrence réduit le prix de toute marchandise au minimum de ses frais de production. Ainsi le minimum de salaire est le prix naturel du travail. Et qu'est ce que le minimum du salaire ? C'est tout juste ce qu'il faut pour faire produire les objets indispensables à la sustentation de l'ouvrier, pour le mettre en état de se nourrir tant bien que mal et de propager tant soit peu sa race.

Ne croyons pas pour cela que l'ouvrier n'aura que ce minimum de salaire, ne croyons pas, non plus, qu'il aura ce minimum de salaire toujours.

Non, d'après cette loi, la classe ouvrière sera quelquefois plus heureuse. Elle aura parfois plus que le minimum ; mais ce surplus ne sera que le supplément de ce qu'elle aura en moins que le minimum dans le temps de stagnation industrielle. Cela veut dire que, dans un certain laps de temps qui est toujours périodique, dans le cercle que fait l'industrie, en passant par les vicissitudes de prospérité, de surproduction, de stagnation, de crise, en comptant tout ce que la classe ouvrière aura eu de plus ou de moins que le nécessaire, on verra qu'en somme, elle n'aura eu ni plus ni moins que le minimum ; cela veut dire que la classe ouvrière ne se sera conservée comme classe qu'après bien des malheurs, de misères et de cadavres laissés sur le champ de bataille industriel. Mais qu'importe ? La classe subsiste toujours et, mieux que cela, elle se sera accrue."

(Marx, Discours sur le libre-échange. Œuvres t.1, Pléiade, p.153)

C'est ainsi qu'évolue au cours du cycle le salaire de la classe dans sa totalité, mais il faut prendre en compte en outre les différences de salaires au sein de la classe. Nous avons montré dans le N°⁸ les fondements de cette différenciation, qui permet à une partie de la classe ouvrière, son aristocratie, d'obtenir un salaire supérieur à la valeur de la force de travail, tandis que l'autre partie se contente d'un salaire inférieur. L'ensemble de la classe ouvrière ne pouvant vendre sa force de travail à sa valeur (et à fortiori au-dessus) qu'au prix d'une lutte acharnée et toujours recommencée et qui, loin d'être soutenue par les syndicats devenus organes du capital dans la phase de soumission réelle, est systématiquement entravée par eux. En outre, il ne faut pas oublier que le salaire de la partie active de l'armée

⁸ Communisme ou Civilisation n° 6, La question agraire, nature surprofit et aliment de base, Mai 1979 - NRG

industrielle doit être divisé par la totalité de l'armée industrielle, c'est-à-dire en incluant l'armée de réserve.

2.6 La surpopulation relative.

2.6.1. Sur la base de la production capitaliste parvenue à maturité, va apparaître une surpopulation qualifiée de relative, car elle provient de ce qu'une partie de la population ouvrière est libérée par le propre mouvement du capital, ce qui permet à celui-ci de se passer d'une masse plus ou moins grande de prolétaires, et de s'en servir pour faire pression sur les salaires de l'ensemble de la classe.

" La demande de travail effective étant réglée non seulement par la grandeur du capital variable déjà mis en oeuvre, mais encore par la moyenne de son accroissement continu, l'offre de travail reste normale tant qu'elle suit ce mouvement. Mais, quand le capital variable descend à une moyenne d'accroissement inférieure, la même offre de travail qui était jusque-là normale devient désormais anormale, surabondante, de sorte qu'une fraction plus ou moins considérable de la classe salariée, ayant cessé d'être nécessaire pour la mise en valeur du capital et perdu sa raison d'être, est maintenant devenue superflue, surnuméraire. Comme ce jeu continue à se répéter avec la marche ascendante de l'accumulation, celle-ci traîne à sa suite une surpopulation croissante. La loi de la décroissance proportionnelle du capital variable et de la diminution correspondante dans la demande de travail relative, a donc pour corollaires l'accroissement absolu du capital variable, et l'augmentation absolue de la demande de travail suivant une proportion décroissante, et enfin pour complément ; la production d'une surpopulation relative. Nous l'appelons "relative", parce qu'elle provient non d'un accroissement positif de population ouvrière qui dépasserait les limites de la richesse en voie d'accumulation, mais, au contraire, d'un accroissement accéléré du capital social qui lui permet de se passer d'une partie plus ou moins considérable de ses manouvriers. Comme cette surpopulation n'existe que par rapport aux besoins momentanés de l'exploitation capitaliste, elle peut s'enfler et se resserrer d'une manière subite.

En produisant l'accumulation du capital, et à mesure qu'elle y réussit, la classe salariée produit donc elle-même les instruments de sa mise en retraite ou de sa métamorphose en surpopulation relative. Voilà la loi de la population qui distingue l'époque capitaliste et correspond à son mode de production particulier. En effet, chacun des modes historiques de la production sociale a aussi sa loi de population propre, loi qui ne s'applique qu'à lui, qui passe avec lui et n'a par conséquent qu'une valeur historique. Une loi de population abstraite et immuable n'existe que pour la plante et l'animal, et encore seulement tant qu'ils ne subissent pas l'influence de l'homme."

(Marx, Capital Livre I, section 7, chap. XXV, Œuvres t.1, Pléiade p.1146)

2.6.2. Ce n'est qu'avec la phase de soumission réelle du travail au capital que ce dernier parvient à maintenir en permanence l'existence d'une armée de réserve industrielle dans laquelle il puise en fonction de ses besoins et des vicissitudes de l'accumulation.

" Si l'accumulation, le progrès de la richesse sur la base capitaliste, produit donc nécessairement une surpopulation ouvrière, celle-ci devient à son tour le levier le plus puissant de l'accumulation, une condition d'existence de la production capitaliste dans son état de développement intégral. Elle forme une armée de réserve industrielle qui appartient au capital d'une manière aussi absolue que s'il l'avait élevée et disciplinée à ses propres frais. Elle fournit à ses besoins de valorisation flottants, et indépendamment de l'accroissement naturel de la population, la matière humaine toujours exploitable et toujours disponible. La présence de cette réserve industrielle, sa rentrée tantôt partielle, tantôt générale, dans le service actif, puis sa reconstitution sur un cadre plus vaste, tout cela se retrouve au fond de la vie

accidentée que traverse l'industrie moderne, avec son cycle décennal à peu près régulier - à part des autres secousses irrégulières - de périodes d'activité ordinaire, de production à haute pression, de crise et de stagnation.

Cette marche singulière de l'industrie, que nous ne rencontrons à aucune époque antérieure de l'humanité, était également impossible dans la période d'enfance de la production capitaliste. Alors le progrès technique étant lent et se généralisant plus lentement encore, les changements dans la composition du capital social se firent à peine sentir. En même temps l'extension du marché colonial récemment créé, la multiplication correspondante des besoins et des moyens de les satisfaire, la naissance de nouvelles branches d'industrie activaient, avec l'accumulation, la demande de travail. Bien que peu rapide, au point de vue de notre époque, le progrès de l'accumulation vint se heurter aux limites naturelles de la population, et nous verrons plus tard qu'on ne parvint à reculer ces limites qu'à force de coups d'Etat. C'est seulement sous le régime de la grande industrie que la production d'un superflu de population devient un ressort régulier de la production des richesses." (Marx, Capital Livre I, section 7, chap. XXV, Œuvres t.1, Pléiade p.1148)

2.6.3. Un des traits spécifiques de la phase réelle est le développement de la science et son incorporation à la production, principalement au travers du capital fixe. Ainsi, les manifestations des puissances du propre travail de l'ouvrier se dressent face à lui, incorporées au capital, contribuant à éloigner toujours plus le prolétariat de son être humain. Dans cette phase, le poids du travail mort - capital constant - s'accroît ; il en résulte un changement dans la composition organique du capital, celle-ci ayant tendance à hausser. Il s'ensuit qu'une moindre quantité de force de travail est à même de mettre en mouvement un capital constant identique, voire supérieur. La part du travail vivant dans la valeur créée diminue, par conséquent la croissance du capital constant n'exige pas une augmentation proportionnelle de la classe ouvrière. Tel est le processus par lequel est engendré la surpopulation relative.

2.6.4. Grâce à l'armée de réserve, le capital peut réfréner les prétentions de la classe ouvrière et permettre aux salaires de tomber en dessous de la valeur de la force de travail. En effet l'existence d'une fraction inoccupée de la classe ouvrière n'implique pas le soulagement de la partie active, mais tout au contraire, le renforcement de son exploitation.

" L'excès de travail imposé à la fraction de la classe salariée qui se trouve en service actif grossit les rangs de la réserve et, en augmentant la pression que la concurrence de la dernière exerce sur la première, force celle-ci à subir plus docilement les ordres du capital (...) La condamnation d'une partie de la classe salariée à l'oisiveté forcée non seulement impose à l'autre un excès de travail qui enrichit des capitalistes individuels, mais du même coup, et au bénéfice de la classe capitaliste, elle maintient l'armée industrielle de réserve en équilibre avec le progrès de l'accumulation." (Marx, Capital Livre I, section 7, chap. XXV, Œuvres t.1, Pléiade p.1152)

2.6.5. Les formes de la surpopulation relative sont les suivantes :

1°) Surpopulation fluctuante ou flottante, ouvriers qui entrent et sortent des usines selon l'évolution de la technique et la division du travail différente qui se développe. Il s'agit des ouvriers repoussés par l'augmentation de la composition organique (expulsés tendanciellement du procès de production immédiat), mais qui sont de nouveau embauchés dans les branches en expansion, si bien que "le processus d'attraction l'emporte sur le processus de répulsion" (Marx).

2°) La forme latente de la surpopulation relative existe lorsque la répulsion de la force de travail n'est pas compensée par une attraction suffisante (c'est le cas de l'agriculture par exemple, lorsqu' on considère les ouvriers industriels qui arrivent de la campagne lorsqu'ils rencontrent des conditions favorables). C'est dans l'agriculture que se manifeste le mieux cette forme latente de la surpopulation relative dans la mesure où l'accumulation du capital y diminue de manière absolue la masse des ouvriers nécessaires.

3°) Surpopulation stagnante, rarement nécessaire à la grande industrie, travailleurs à domicile, ouvriers des activités marginales dont les salaires sont très bas. Cette forme stagnante se caractérise par le fait qu'elle n'est employée que de manière intermittente, et dans diverses activités (p. ex. : saisonniers dans l'agriculture). D'après une récente enquête de l'organe bourgeois "L'Expansion", l'Europe compterait actuellement 10 millions de prolétaires de cette catégorie (dont 2 en France).

4°) Paupérisme officiel. Il s'agit là d'une dernière catégorie de l'armée de réserve industrielle, qui se divise en trois groupes : a) chômeurs chroniques, bien qu'aptés au travail, leur masse varie avec le cycle industriel ; b) "enfants des pauvres assistés et les orphelins" ; c) enfin les ouvriers et les ouvrières dont la qualification a été détruite, qui ont été "démonétisés", et dont l'âge est trop élevé, et les « victimes directes de l'industrie »- malades, estropiés, veuves ..."

5°) En dehors de la classe ouvrière, et dans ce qu'on appelle le "lumpen-proletariat" : délinquants, prostituées, ainsi que ceux qui vivent des expédients de toute sorte : vagabonds, mendiants etc... Bien qu'utilisés souvent par la bourgeoisie pour accomplir ses basses besognes, ces éléments peuvent être entraînés à la suite du prolétariat dans le tourbillon de la révolution sociale, (cf. Manifeste).

2.6.6. Comme nous l'avons vu, l'armée de réserve contribue à faire pression sur les salaires de l'ensemble de la classe ouvrière. En outre, son entretien incombe au reste de la classe, ce qui se traduit pour celle-ci par un surcroît d'exploitation. Nous devons ici considérer également un élément important de notre théorie en ce qui concerne le salaire : le salaire global de la classe doit être divisé par l'ensemble de la classe ouvrière (armée active + armée de réserve industrielle). Contrairement à ce qu'affirment les staliniens et autres trotskystes, ce n'est pas une des moindres défaites du prolétariat que de s'être laissé arracher le monopole de l'entretien de son armée de réserve et de ses couches les plus déshéritées. Aux caisses de solidarité, fonds d'assurance, etc. pris en charge par les ouvriers eux-mêmes au travers de leurs syndicats et coopératives ouvrières, a succédé la gestion par l'Etat et les syndicats intégrés au capital, de l'ensemble de ces mécanismes. Ainsi l'Etat-capital possède donc désormais un moyen supplémentaire de contrôler le salaire ouvrier.

2.6.7. L'existence d'une surpopulation relative joue également un rôle parmi les causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit. Comme toujours, les mêmes causes qui provoquent la baisse du taux de profit engendrent la possibilité de freiner celle-ci. La hausse de la composition organique, dans le même temps qu'elle engendre la baisse du taux de profit, dégage une sur population relative qui contribue à faire pression sur les salaires, à abaisser ceux-ci, et par conséquent à relever le taux de profit. Par ailleurs, il y a aussi une masse permanente de population disponible pour une accumulation du capital dans de nouvelles branches, et plus particulièrement dans celles qui vont nécessiter une grande masse de travail vivant. Les industries de luxe par exemple, qui se développent avec la phase de soumission réelle et qui vont permettre la consommation des classes moyennes salariées. Le développement de ces branches avec une forte présence de travail vivant (bien que ne produisant pas de plus-value relative directement) contribue également à contrecarrer la baisse du taux de profit. Le gonflement des classes moyennes, caractéristique de la phase de soumission réelle, peut être caractérisé également comme une surpopulation, que l'on peut qualifier d'improductive, et que Marx, qui avait bien prévu ce phénomène, décrivait ainsi :

« La production fondée sur le capital a, de toute nécessité, pour condition la plus grande masse absolue de travail nécessaire, en même temps que la masse relative la plus grande de surtravail. Sa condition essentielle est donc l'accroissement maximal de la population de la force de travail vivante.

Les conditions du développement des forces productives et des échanges ont pour complément l'accroissement de la population : division du travail, coopération, observation universelle, qui requiert une foule innombrable d'individus, science, et le plus de centres d'échange possibles. Par ailleurs, l'appropriation du surtravail d'autrui

suppose l'existence d'une surpopulation inactive, en opposition à la population nécessaire, c'est-à-dire à la population qui représente le travail nécessaire à la production.

En plus de la surpopulation industrielle, liée aux capitalistes industriels, le capital a suscité, au cours de son évolution ultérieure, une surpopulation de purs consommateurs. La grande affaire de ces oisifs, c'est de consommer les produits des autres et, comme la consommation d'articles courants a ses limites, il leur faut des produits plus raffinés, en quelque sorte des produits de luxe. Lorsque les économistes parlent de surpopulation, ils n'ont bien sûr, jamais en vue ce surplus d'oisifs. Au contraire, les fanatiques des questions de population considèrent -à juste raison- que cette population est nécessaire ... pour la consommation. L'expression de surpopulation vise exclusivement la main-d'oeuvre, c'est-à-dire la population nécessaire. Mais cela ne découle-t-il pas tout logiquement de la nature du capital ?" (Grundrisse t I. pp.175-176 soul. par nous.)

Cette surpopulation improductive a pour but de réaliser une partie de la plus-value, permettant de différer ainsi la crise de surproduction, en régulant temporairement l'accumulation du capital; ces couches prennent soin également de la vie du capital (activité scientifique, procès de circulation du capital, etc.)

Une des mesures de la dictature du prolétariat, mesure qui seule donne tout son sens et sa raison à la réduction de la journée de travail, est celle de la généralisation du travail productif, de l'obligation du travail manuel à tous les membres de la société. C'est à cette seule condition que l'on pourra réduire le travail "à une mesure normale proportionnée à l'âge et au sexe des salariés". (Marx). La dictature du prolétariat bouleversera également la sphère productive capitaliste, 90% de la production étant aujourd'hui parasitaire et anti-sociale, gaspillage effréné de forces productives humaines.

2.7 La seule richesse humaine, c'est le communisme.

Le propre fait que dans le mode de production capitaliste, l'ensemble des conditions de la production affronte le travailleur d'une manière hostile et étrangère, montre que le but et le sens de l'activité humaine a été complètement inversé. La vie productive de l'espèce, sa vie générique, est devenue moyen de la vie individuelle.

La machine, ce moyen merveilleux pour réduire le temps de travail nécessaire est le moyen le plus sûr pour y enchaîner le prolétariat. Les forces productives du travail humain développées d'une manière inouïe, au lieu de favoriser l'appropriation de la nature et des richesses humaines ; deviennent des moyens de pillage et de destruction de la nature et de l'espèce humaine. Le temps libre de l'humanité, cette richesse qui permettra concrètement, grâce aux mesures énergiques de la dictature du prolétariat, le saut du règne de la nécessité dans celui de la liberté, est actuellement approprié par les classes moyennes pour être gaspillé. Ainsi, le prix du développement de la richesse humaine en général, est le dépouillement total de la classe prolétarienne, qui représente l'espèce humaine. Pour se réapproprier cette richesse - réapproprier l'être humain, englobé dans la communauté du capital - le prolétariat devra accomplir son oeuvre historique : la révolution communiste mondiale, destruction par la violence et la terreur de la communauté du capital. L'ampleur de cette révolution sera proportionnelle à son retard sur la scène historique, car plus le prolétariat est *réellement pauvre*, plus l'être humain est *potentiellement riche*, PLUS EST PROCHE LA REVOLUTION COMMUNISTE AU NIVEAU MONDIAL.

3. LE FETICHISME DU CAPITAL

La question du fétichisme propre au MPC est un moment vital de notre théorie communiste, et non comme l'affirment les imbéciles l'expression de restes idéalistes ou hégéliens au sein de celle-ci. En effet, il ne suffit pas de dévoiler les rapports d'exploitation, il faut encore montrer pourquoi les prolétaires qui s'y trouvent confrontés ne rentrent pas immédiatement en révolte contre eux; il faut montrer sur quoi prennent appui les mystifications et idéologies bourgeoises, si on ne veut pas tomber dans l'explication idéaliste qui ne voit dans le pouvoir de la bourgeoisie que cynisme et tromperie ; il faut expliquer la possibilité de phénomènes tel que le réformisme, si l'on ne veut pas tomber dans l'explication par la trahison des chefs. C'est pourquoi nous donnons ci-dessous quelques éléments théoriques afin de voir comment au cours des deux phases du MPC se renforce l'illusion selon laquelle les rapports capitalistes sont des rapports naturels et allant de soi.

3.1 Le fétichisme de la marchandise.

3.1.1. Bien que le fétichisme de la marchandise soit caractéristique de la production marchande simple et de la circulation simple, il constitue le fondement des phénomènes mystificateurs qui s'expriment dans le MPC. C'est d'ailleurs pour cette raison que Marx en traite dès les premiers chapitres de la première section du Livre I du Capital. Dans la mesure où il concerne la circulation simple et donc toute société où s'échangent régulièrement des marchandises, il est faux de considérer le chapitre sur le fétichisme de la marchandise du livre I du capital comme la description de l'extranéisation (aliénation) achevée telle qu'elle se réalise dans le MPC parvenu à maturité. Ce chapitre explique ce qui se produit lorsque la valeur s'impose aux hommes comme régulateur de leur activité. Par conséquent, il contient le noyau de la théorie du fétichisme, car il montre le fondement réel de celui-ci, l'inversion de l'activité humaine dominée par la valeur. Il faut donc le relier à l'ensemble de l'oeuvre communiste pour voir la réalisation de cette inversion, et la domination du prolétariat par le capital.

En même temps qu'il montre le fondement de tout le procès, ce chapitre montre où et comment s'effectuera la critique par les armes du prolétariat et la destruction de tout germe de mystification : dans la destruction de la valeur.

3.1.2. La plupart des théoriciens qui se sont penchés sur ce chapitre à la recherche de l'explication de la mystification achevée du capital, n'ont pas su mettre en évidence le saut qualitatif qui s'effectue avec le passage de la production marchande à la production capitaliste. Ainsi Lukàcs par exemple, n'a pas su, n'a pas pu rendre compte de ce passage au cours duquel le fétichisme de la marchandise se réalise en fétichisme du capital, et a fortiori à travers les deux phases de la production capitaliste. Cette sous-estimation de la puissance mystificatrice du capital a entre autres conduit Lukàcs à mettre en avant des thèses illuministes sur la question de la conscience de classe. Malgré une volonté réelle de la part de Lukàcs d'oeuvrer dans le sens d'une restauration intégrale du programme communiste, la non jonction entre le mouvement révolutionnaire dans l'aire slave et celui dans l'aire occidentale eut des conséquences terribles sur ce mouvement de réappropriation de la théorie révolutionnaire. D'un côté les "déviations idéalistes" des Korsch, Lukàcs, Pannekoek, etc., de l'autre le matérialisme bourgeois des Lénine, des Zinoviev, restés prisonniers sur bien des points du scientisme à la Kautsky.

Quant à Isaac Roubine (qui écrit alors que la vague révolutionnaire s'essouffle et que la contre-révolution est sur le point de triompher définitivement,⁹ il entretient une confusion

⁹ Cf. " Essais sur la théorie de la valeur de Marx", édition parue à Moscou en 1928.

systématique entre les livres I et III du 'Capital' et applique purement et simplement les caractéristiques du fétichisme de la marchandise au Mode de Production Capitaliste développé. Or la circulation simple n'est pas un stade ni une phase historique, mais désigne méthodologiquement une société composée d'individus propriétaires de leurs moyens de production, dont le but n'est plus la production de valeurs d'usage, mais de valeurs d'échange. Ces individus entrent en contact les uns avec les autres par l'échange, le caractère social de leurs travaux est assuré par la médiation de l'échange, et ce caractère social prend la forme d'un rapport entre des choses.

"La découverte scientifique faite plus tard que les produits du travail, en tant que valeurs, sont l'expression pure et simple du travail humain dépensé dans leur production marque une époque dans l'histoire du développement de l'humanité, mais ne dissipe point la fantasmagorie qui fait apparaître le caractère social du travail comme un caractère des choses, des produits eux-mêmes. Ce qui n'est vrai que pour cette forme de production particulière, la production marchande, à savoir que le caractère social des travaux les plus divers consiste dans leur égalité comme travail humain, et que ce caractère social spécifique revêt une forme objective, la forme valeur des produits du travail, ce fait, pour l'homme engrené dans les rouages et les rapports de la production des marchandises, paraît, après comme avant la découverte de la nature de la valeur, tout aussi invariable et d'un ordre tout aussi naturel que la forme gazeuse de l'air qui est restée la même après comme avant la découverte de ses éléments chimiques."

(Capital Livre 1, section 1, chap. IV Pléiade t.1 p.608)

3.2 Le fétichisme du capital dans la phase de soumission formelle

3.2.1. La caractéristique principale de la phase de soumission formelle du travail au capital est que le procès de travail reste identique à ce qu'il était dans les formes de production antérieures, mais il est désormais soumis au procès de valorisation capitaliste.

Déjà dans cette phase s'affirme la nature particulière du MPC comme mode de production où le travailleur est séparé des conditions de la production comme pure force de travail subjective, et les affronte comme capital. Par conséquent déjà le capital apparaît comme condition *sine qua non* de l'activité productive et celle-ci ne paraît plus émaner de la force de travail vivante.

" Même dans le rapport purement formel - valable en général pour toute la production capitaliste, puisque celle-ci conserve, même dans son plein développement, les caractéristiques de son mode peu évolué - les moyens de production, conditions matérielles du travail, ne sont pas soumis au travailleur, mais c'est lui qui leur est soumis : c'est le capital qui emploie le travail. Dans cette simplicité, ce rapport met en relief la personnification des objets et la réification des personnes."

(Chapitre inédit pp.249-250)

NOUS avons vu que ce qui caractérisait le fétichisme de la marchandise, c'est qu'un rapport social déterminé entre les hommes prend pour eux l'apparence d'un rapport des choses entre elles. De même, le MPC, c'est-à-dire un rapport déterminé entre les hommes apparaît comme un rapport se nouant entre des objets et des personnes, c'est-à-dire que ce rapport historique et transitoire apparaît comme une propriété sociale naturelle des objets.

Dans le MPC, le prolétariat affronte, sa propre force vitale comme une force hostile et étrangère qui le domine sous forme de capital. Ce procès se manifeste comme réification des personnes et personnification des choses (c'est-à-dire des conditions de la production). Le prolétaire subit la domination de choses, et son activité productive, désormais aliénée, renforce constamment le pouvoir de ces choses. Il s'ensuit que toutes les capacités productives de l'homme se transforment en propriétés du capital, et cette réification des personnes s'accompagne dialectiquement de la personnification des choses, qui se mettent à agir "comme si elles avaient le diable au corps". Ces choses, investies de l'activité productive humaine paraissent douées de vie.

" L'argent ne peut devenir du capital à moins de s'échanger contre de la force de travail, marchandise vendue par l'ouvrier lui-même ; de son côté le travail ne peut apparaître comme travail salarié que si ses propres conditions objectives lui font face comme puissances autonomes, propriété d'autrui, valeur pour soi et en soi, bref, en tant que capital. Par conséquent, lorsque le capital dans son aspect matériel (ou en tant que valeurs d'usage) ne peut se composer que des conditions objectives du travail lui-même, sous son aspect formel, celles-ci doivent s'opposer au travail comme puissances autonomes, étrangères, comme valeur (travail matérialisé) qui se rapporte au travail vivant, comme simple moyen de sa propre conservation et de son propre accroissement." (Chap. inédit. Pléiade II p.

3.2.2. Cette situation contradictoire et inversée loin d'apparaître comme telle, irrationnelle, se présente grâce au fétichisme du capital comme le procès normal et naturel de la vie humaine. Le procès d'exploitation, loin d'apparaître immédiatement aux yeux de tous, est mystifié, le capital paraissant lui-même produire de la valeur.

" Intervient également la mystification inhérente au capitalisme : la force de travail, conservatrice de la valeur, apparaît comme la force du capital qui se conserve elle-même, la force de travail, créatrice de la valeur, apparaît comme la force du capital qui se valorise elle-même. Dans l'ensemble, et par définition, le travail matérialisé apparaît comme l'employeur du travail vivant." (id. p.366)

Ce fétichisme se renforce considérablement dans la phase de soumission réelle.

3.3. Le fétichisme du capital dans la phase de soumission réelle.

3.3.1. Avec cette phase, comme le montre Marx, ce ne sont plus seulement les choses, mais les formes sociales du travail qui affrontent l'ouvrier de manière hostile.

"Mais ce rapport devient encore plus compliqué et apparemment plus mystérieux. Avec le développement du mode de production proprement capitaliste, les choses directement matérielles ne sont pas les seules à se dresser contre le travailleur en tant que "capital". S'opposent à lui également les formes du travail socialement évolué, telles la coopération, la manufacture (division du travail), la fabrique (le travail socialement organisé sur la base du machinisme) qui sont les formes mêmes du développement du capital, et, par conséquent, les forces productives qui en découlent - la science et les forces naturelles comprises. En fait, l'unité dans la coopération, la coordination dans la division du travail, l'utilisation productive des forces naturelles et de la science aussi bien que des produits du travail dans le machinisme, tout cela prend figure, face aux travailleurs individuels, d'objets étrangers, de purs moyens de travail qui ne dépendent pas d'eux et les dominent, de moyens qui, dans leur forme simple et tangible (matières premières, instruments etc.), sont à leurs yeux des fonctions du capital, donc du capitaliste."

(Marx, Matériaux pour l' « Economie », Œuvres, Pléiade, t.2 p.384)

3.3.2. Avec l'apparition d'un procès de travail spécifiquement capitaliste, tel qu'il se forge dans la phase de soumission réelle du travail au capital, le phénomène selon lequel c'est le capital qui apparaît productif et non plus le travail, va trouver une base matérielle adéquate, capable de démultiplier sa puissance. Désormais, avec le machinisme, il y'a tout un fondement matériel (capital fixe), avec lequel s'approfondit la réification. On a adéquation du rapport social (la valeur qui domine le travailleur), et du rapport matériel (technologie spécifiquement capitaliste). Dans le machinisme, le capital devenu monstre animé affronte le travailleur et suce toutes ses forces vitales afin d'accroître l'extorsion de plus-value, tandis que l'ouvrier n'apparaît plus que comme un simple appendice de la machine.

" L'appropriation du travail vivant par le travail matérialisé - de la forme ou de l'activité valorisante par la valeur en soi - est inhérente au concept de capital; elle est posée

dans la production mécanique comme le caractère même du processus de production, en fonction des éléments et du mouvement matériels de ce processus. Celui-ci a cessé d'être un processus de travail soumis au travail en tant que facteur unique et dominant. En de nombreux points du système mécanique, le travail apparaît plutôt comme le simple organe conscient de travailleurs individuels vivants. Dispersé, subordonné au processus d'ensemble du machinisme, il est un simple élément d'un système dont l'unité réside non pas dans l'individu, mais dans la machine vivante (active), vue comme un organisme puissant face à l'activité individuelle et insignifiante du travailleur. A travers la machine, le travail matérialisé s'oppose au travail vivant dans le processus du travail lui-même ; il est la puissance dominante que représente le capital en tant qu'appropriation du travail vivant. Au surplus, la réalisation du processus de travail comme simple élément de mise en valeur du capital est confirmée matériellement par la transformation de l'outil de travail en machine, et du travail vivant en simple accessoire ou agent de celle-ci." (Marx, Grundrisse. Pléiade II p.298)

Le processus d'exploitation qui, dans le MPC, n'est subi, rappelons-le QUE PAR LE PROLETARIAT, prend nécessairement - et ceci aussi bien dans l'une que dans l'autre phase de la production capitaliste - la forme de la réification des personnes et de la personnification des choses. Avec la phase réelle se développe une base matérielle propre à renforcer la réification/personnification. D'autre part ces phénomènes y sont poussés à leur paroxysme car les formes sociales du travail apparaissent comme formes de développement du capital, forces productives du capital. Tous les caractères sociaux que le développement historique capitaliste imprime au travail (coopération, division du travail, ouvrier collectif, machinisme, science, etc.) apparaissent comme des qualités inhérentes au capital, et de ce fait, se retournent contre l'ouvrier.

"Les formes sociales de leur propre travail, ou les formes de leur propre travail social, sont tout à fait indépendantes des travailleurs individuels. Soumis au capital, les travailleurs deviennent un élément de ces formes sans que celles-ci leur appartiennent. Elles se présentent à eux comme étant organiques au capital, issues de lui et incorporées en lui, entièrement distinctes de la force de travail isolée des travailleurs. D'une part ce caractère se fait plus réel à mesure que le travail, étant lui-même modifié par ces formes, devient impuissant comme force indépendante, en-dehors de son lien avec le capital au point de voir brisée sa capacité productive autonome, d'autre part à mesure que les conditions dues au développement du machinisme dominant le travail, sur le plan technologique, en tant qu'elles se substituent à lui, elles l'écrasent et le rendent superflu sous ses formes indépendantes." (Marx, Matériaux pour l' « Economie », Œuvres, Pléiade, t.2 p.385)

3.3.3 Tout ce procès apparaissant naturel, le fétichisme du capital est poussé à son comble. Alors que seul le prolétariat est exploité, que lui seul se trouve confronté à cette inversion qui engendre la personnification des choses et la réification des personnes, toutes les classes de -la société fétichisent le capital. Ce n'est que comme classe révolutionnaire, qu'avec sa constitution en parti communiste que le prolétariat peut s'affranchir de ce fétichisme et entrer dans une lutte de classe révolutionnaire consciente contre le capital. La fétichisation du capital par les différentes classes les empêche de voir dans les rapports capitalistes de production autre chose que des rapports naturels, normaux etc. Ainsi le capital voit-il sa domination préservée. C'est cette réalité aliénée (c'est-à-dire la réalité capitaliste telle qu'elle apparaît comme réalité naturelle) que va théoriser l'idéologie bourgeoise. L'idéologue n'est pas simplement un faussaire, mais il établit, dans le meilleur des cas, des expressions théoriques adéquates à cette réalité aliénée, sans jamais pouvoir dépasser les limites que lui impose le fétichisme du capital. Si les plus grands théoriciens de la bourgeoisie, comme

Hegel ou Ricardo, ont su faire oeuvre scientifique, et aller au plus profond dans l'étude de cette réalité aliénée ils sont incapables de comprendre par quels processus cette réalité devient aliénée.

" L'économie classique a le grand mérite d'avoir mis fin à toute cette fantasmagorie, à cette individualisation et à cette ossification des divers éléments sociaux de la richesse, à cette personnification des choses et à cette transformation des rapports de production en choses : elle a détruit cette religion profane en ramenant l'intérêt à une partie du profit, et la rente à un excédent au-dessus du profit moyen, si bien qu'ils se confondent tous deux dans la plus-value; en représentant le processus de circulation comme une simple métamorphose de formes; enfin, en réduisant, dans le processus direct de la production, la valeur et la plus-value des marchandises au travail. Pourtant, les meilleurs porte-parole de cette école n'en restent pas moins - et il ne pouvait guère en être autrement du point de vue bourgeois - prisonniers de cet univers illusoire qu'ils ont détruit par leur critique, et ainsi presque tous tombent dans des inconséquences, des demi vérités, des contradictions insolubles. Il est, en revanche, tout aussi naturel que les agents réels de la production se sentent parfaitement à l'aise dans ces formes aliénées et irrationnelles : capital/intérêt, terre/rente foncière, travail/salaire, car ce sont précisément les manifestations de cet univers illusoire où ils se meuvent et où ils trouvent leur occupation journalière. Il n'est donc pas moins naturel que l'économie vulgaire, qui n'est en somme que la traduction didactique, plus ou moins doctrinale, des idées familières aux agents de la production, et qui sait y mettre un certain ordre rationnel, trouve précisément dans cette trinité dépourvue de toute cohérence interne le fondement naturel et indubitable de ses platitudes pompeuses."

(Marx, Capital, Livre 3, 7, XXV, Œuvres, Pléiade, t.2, p.1438)

3.3.4. Le fétichisme du capital inclut également - et ainsi il se trouve parachevé - les formes phénoménales que revêt le capital dans le procès de circulation. Là, toutes les médiations réelles s'estompent, occultant totalement les fondements de l'ordre social capitaliste.

" Nous avons déjà relevé le caractère mystificateur des catégories les plus simples du mode de production capitaliste, voire de la production marchande, de la marchandise et de la monnaie, mystification en vertu de laquelle les conditions sociales auxquelles les éléments matériels de la richesse servent de base dans la production sont transformées en propriétés de ces choses elles-mêmes (marchandise), mystification qui parvient même à faire des rapports de production eux-mêmes une chose (argent). Tous les types de société, lorsqu'ils atteignent le stade de la production marchande et de la circulation monétaire, participent à cette perversion. Mais c'est dans le mode de production capitaliste et sous le règne du capital, sa catégorie dominante et son rapport de production déterminant, que ce monde renversé et ensorcelé s'épanouit pleinement. Si l'on considère le capital d'abord dans le processus de production immédiat comme un moyen d'extorquer du surtravail, ce rapport y est encore très simple, et les capitalistes eux-mêmes, agents de ce processus, ne peuvent ignorer l'enchaînement réel dont ils ont encore conscience. La lutte violente pour limiter la durée de la journée de travail en est une preuve flagrante. Pourtant, même dans cette sphère où le processus se déroule directement entre le travail et le capital, on ne s'en tient pas à cette simplicité. A mesure que la plus-value relative se développe dans le système spécifiquement capitaliste, et que la productivité sociale du travail s'accroît, les forces productives et les connexions sociales du travail semblent se détacher du processus productif et passer du travail au capital. Le capital devient ainsi un être bien mystérieux, car toutes les forces productives du travail social semblent naître dans son sein et lui appartenir, rien n'étant laissé au travail comme tel. Ensuite intervient le processus de circulation dont les changements matériels et formels affectent toutes les parties du capital, fût-il agricole, dans la mesure même où se développe le mode de production spécifiquement capitaliste.

C'est une sphère où les conditions dans lesquelles la valeur est primitivement produite passent entièrement à l'arrière-plan."

(MARX K., Le Capital Livre 3, Œuvres t.2, Gallimard, coll. La Pléiade, pp.1434-1435)

3.3.5. Par conséquent, avec le procès de circulation du capital adéquat à la phase de soumission réelle, la mystification se renforce.

Avec le passage à la phase réelle s'accomplit le passage du taux de plus-value au taux de profit, c'est-à-dire qu'on ne rapporte plus pl à v , comme c'était le cas dans la phase formelle où le travail vivant prédomine et où le capital constant est peu développé, mais on rapporte pl à la totalité du capital : $c+v$. Alors que dans la phase formelle, on peut considérer du point de vue théorique que les marchandises sont vendues à leur valeur, dans la phase de soumission réelle, elles le sont à leur prix de production. Nous avons vu, dans le n°4¹⁰, que la formation de la valeur de production de marché impliquait une différence entre la plus-value produite et la plus-value réalisée. Ce phénomène s'amplifie d'autant plus avec le passage aux prix de production de marché.

Avec la péréquation des taux de profit, s'établit un profit moyen qui camoufle la liaison entre l'exploitation de la classe ouvrière, et le profit obtenu.

C'est sur ces phénomènes, qui se présentent à la surface de la production capitaliste, que prend appui la théorie économique vulgaire (c'est-à-dire tous les économistes postérieurs à Ricardo), laquelle a renoncé à aller au-delà de l'apparence des phénomènes du MPC.

" Ce n'est pas seulement en apparence, mais effectivement que le prix moyen des marchandises diffère ici de leur valeur, donc du travail réalisé en elles; et le profit moyen d'un capital particulier diffère de la plus-value que ce capital a extorquée aux ouvriers qu'il occupe. La valeur des marchandises ne se manifeste plus directement que dans l'influence qu'exercent les changements de la productivité du travail sur la hausse et la baisse des prix de production, sur leurs mouvements, mais nullement sur leurs limites ultimes. En apparence, le profit n'est plus déterminé que de façon accessoire par l'exploitation directe du travail : dans la mesure où celle-ci permet aux capitalistes, devant les prix régulateurs de marché qui semblent exister indépendamment de cette exploitation, de réaliser un profit qui s'écarte du profit moyen. *Les profits moyens normaux eux-mêmes paraissent être une vertu immanente du capital et indépendante de l'exploitation. L'exploitation anormale ou encore l'exploitation moyenne dans des conditions exceptionnellement favorables ne semblent conditionner que les écarts par rapport au profit moyen et non ce profit moyen lui-même.*"

(ibid.)

Avec cette dernière phrase, que nous soulignons, est fournie à la fois l'explication et la condamnation de tous les réformistes, gauchistes, autogestionnaires et autres ennemis de la classe ouvrière. Ceux-ci ne "luttent" et n'invitent à lutter le prolétariat, qu'ils cherchent à contrôler au moyen des partis réformistes, syndicats etc. que contre l'exploitation "excessive", "anormale", les surprofits etc. livrant pieds et poings liés le prolétariat à l'exploitation "normale, ordinaire" et quotidienne dont vit le mode de production capitaliste, et les crapules qu'il nourrit.

3.3.6. Le lien entre l'extraction de plus-value, l'exploitation de la classe ouvrière et le profit, est d'autant plus voilé que pour les agents ordinaires de la production, le profit semble résulter de leur habileté à commercer, de leur roublardise, leur chance, et de tous les aléas propres aux fluctuations du marché. D'autre part, même les capitaux investis dans des sphères ne produisant pas de plus-value (commerce, services, etc.) rapportent un profit. D'où l'illusion selon laquelle même les classes moyennes, désormais salariées fourniraient un travail productif, ce qui permet de nier le rôle spécifique du prolétariat.

¹⁰ Communisme ou Civilisation n°4, 1978

3.3.7. Cette occultation de tous les liens réels dans le procès de travail créateur de plus-value s'accomplit avec le capital porteur d'intérêts. Alors que le profit garde encore le souvenir de son origine, ce n'est plus le cas avec l'intérêt.

" Si, à l'origine, le capital est apparu à la surface de la circulation sous son aspect fétichiste, comme valeur créatrice de valeur, il réapparaît, maintenant, en tant que capital productif d'intérêt, sous sa forme la plus aliénée et la plus significative. C'est pourquoi la formule "capital/intérêt", associée à "terre/rente" et à "travail/salaire" est plus logique que "capital/profit", puisque, dans le profit, il subsiste toujours une réminiscence de son origine, qui non seulement est effacée dans l'intérêt, mais s'oppose diamétralement à cette origine."

(MARX K., Le Capital Livre 3, Œuvres t.2, Gallimard, coll. La Pléiade, pp.137-38)

3.3.8. Les économistes partent des trois revenus : salaire, profit (intérêt) et rente, et les rapportent à trois sources différentes : travail, capital et terre. Ils sont incapables de voir les médiations par lesquelles la totalité de la plus-value se répartit. Dans la mesure où chacune de ces sources paraît produire du revenu, tout le caractère historique de la production capitaliste est nié en bloc.

" En ce sens la formule capital/intérêt (profit), terre/rente, travail/salaire, est d'une égale et symétrique incongruité. En effet, le travail salarié n'apparaît pas comme une forme socialement définie du travail, mais tout travail se présente par nature comme du travail salarié (c'est ainsi du moins que se présente la chose à tout individu prisonnier des rapports de production capitalistes). Pour cette raison les formes sociales spécifiques que revêtent les moyens matériels de travail (moyens de production créés et terre) vis-à-vis du travail salarié (qui inversement supposent l'existence préalable de ce dernier) sont identifiés aussi sans autre analyse à ces moyens de travail sous l'aspect matériel où ils existent ou avec la forme qui est la leur dans le procès réel de travail, sans relation avec une quelconque forme sociale, historiquement déterminée, et même sans relations avec quelque forme sociale de ce procès que ce soit. En conséquence cette forme des moyens de travail, qui pour le travail est une forme aliénée, devenue autonome en face de lui, le résultat d'une évolution, cette forme où les moyens de production créés se convertissent en capital et la terre en terre monopolisée, en propriété foncière, cette forme donc, qui appartient à une période historique déterminée, s'identifie à l'existence et à la fonction des moyens de production créés et de la terre, dans le procès de production en général. Ces moyens de production sont, en soi, de par leur nature du capital ; capital, c'est simplement la "dénomination économique" de ces moyens de production, de même la terre est, en soi, de par sa nature, la terre monopolisée par un certain nombre de propriétaires fonciers." (id. Es p.202)

Toute la dialectique du développement historique se trouve ainsi niée et la bourgeoisie trouve dans la base mystifiée de la réalité sociale, la justification de l'éternisation de ses rapports de domination.

- Le travail apparaît nécessairement (naturellement) comme *travail* salarié.
- Les moyens de production apparaissent nécessairement comme du *capital*.
- Enfin la terre paraît produire du revenu (la rente), comme elle fait pousser l'herbe.

« Enfin le capital, source autonome de la plus-value, est rejoint par la propriété foncière, qui limite le profit moyen et transfère une partie de la plus-value à une classe qui ne travaille pas elle-même ni n'exploite directement les travailleurs. Elle ne peut pas non plus, à l'exemple du capital portant intérêt, invoquer d'édifiantes justifications morales, telles que le risque et le sacrifice qu'entraîne le prêt du capital. Dès lors qu'une partie de la plus-value paraît ici se rattacher directement non pas à des conditions sociales, mais à un élément naturel, la terre, l'aliénation et l'ossification réciproques des différentes parties de la plus-value atteignent ici leur forme achevée,

le lien interne est brisé à tout jamais, sa source est complètement obstruée, et cela, précisément, à cause de la séparation réciproque et définitive des rapports de production liés aux divers éléments matériels du processus de production."
(MARX K., Le Capital Livre 3, Œuvres t.2, Gallimard, coll. La Pléiade, p.138)

3.3.9. Sur la base de cette réalité complètement renversée et mystifiée, où "Monsieur le capital et Madame la Terre" dansent leur ronde fantomatique, vont se développer une série d'expressions théoriques et idéologiques (économie politique, philosophie hégélienne etc.) adéquates à ce monde renversé, mais incapables de percer à "jour le fétichisme du capital et d'expliquer l'origine de ce monde, ou, incapables d'expliquer, comment les rapports de production sont eux-mêmes produits (économie politique).

Si les classes possédantes, grâce au fétichisme du capital croient (ce qui affermit leur pouvoir) à l'éternité de leur règne, le prolétariat lui, lorsqu'il dispose de son organe de classe, le parti communiste, est à même de dépasser la mystification, de saisir les formes capitalistes comme des formes transitoires, et d'énoncer son but historique : abolition du salariat et de toutes les catégories marchandes.

3.3.10.

" En exposant ainsi la réification des rapports de production et comment ils deviennent autonomes vis-à-vis des agents de la production, nous ne montrons pas dans le détail comment les interférences du marché mondial, ses conjonctures, le mouvement des prix de marché, les périodes du crédit, les cycles de l'industrie et du commerce, les alternances de prospérité et de crise apparaissent à ces agents comme des lois naturelles toutes-puissantes, expression d'une domination fatale, et qui se manifestent à eux sous l'aspect d'une nécessité aveugle." (id. ES p.208)

Ainsi ce sont non seulement les fondements de l'économie capitaliste (le travail productif créateur de plus-value) qui ne peuvent plus être compris, mais sur cette base même, et compte tenu de tous les effets de la mystification, l'ensemble des phénomènes sociaux prend l'allure d'un véritable mystère. Ainsi vont se développer non seulement des tentatives d'explication rationnelles, fatalement vouées à l'échec puisqu'elles méconnaissent les causes mêmes de la mystification (économie classique, philosophie jusqu'à Hegel), mais aussi de pures et simples justifications vulgaires de la réalité mystifiée (de Dühring à Sartre une même ligne invariante du crétinisme et de la platitude). Tout ce cortège des idéologies modernes ne fait que reproduire par la parole ou par l'écrit, à des degrés divers, le contenu même de la mystification. Le capital dispose désormais de moyens adéquats pour diffuser cette idéologie, c'est-à-dire pour renforcer la mystification. En termes de lutte de classes, la mystification se fait propagande. Le capital se fait sa propre publicité.

A elle seule, la crise catastrophique fait déjà voler en éclats les mystifications idéologiques de la bourgeoisie, et dès lors, comme le faisait remarquer John Reed dans son livre sur la révolution russe, il vient un moment où chaque discours officiel, chaque prise de position du pouvoir en place, chaque article faisant l'apologie de l'ordre existant, ne fait qu'exacerber la rage des exploités.

3.4. La communauté du capital

3.4.1. Nous reconnaissons à l'espèce humaine un caractère communautaire (Gemeinwesen), car la caractéristique fondamentale de l'espèce humaine - ce qui la différencie de toutes les autres espèces vivantes - est de s'organiser collectivement pour s'approprier la nature au moyen du travail. L'homme est un être social.

3.4.2. Toutefois nous affirmons dans le même temps qu'une fois détruite l'unité primitive (qui ne se situait pas au niveau de l'espèce, dans sa totalité, mais au niveau de groupes humains réduits et isolés, éparpillés sur la planète, sans moyens de communication entre eux), on ne pourra retrouver l'unité de l'espèce à un niveau supérieur, que dans la société communiste,

une fois accompli le renversement violent de l'ordre existant par la révolution communiste. Entre temps, toute l'histoire de l'humanité est celle de l'humanité divisée en classes, et par conséquent l'histoire de la lutte des classes.

3.4.3. Au cours de cet arc historique, l'unité de l'espèce humaine face à la nature s'affirme donc nécessairement de manière négative antagonique et contradictoire.

Dans le MPC l'espèce humaine connaît le dépouillement de sa communauté d'une manière paroxystique, celle-ci s'affirmant face à elle comme communauté du capital. Plus exactement, et pour éviter toute résonance démocrate, *la seule classe qui représente l'être humain, c'est-à-dire le prolétariat*, se voit totalement dépouillée de sa communauté.

En se dressant contre le capital, c'est-à-dire lorsqu'il s'organise en parti communiste, le prolétariat anticipe sur la communauté future des hommes, unis dans un même mouvement et dans un même but.

3.4.4. Pour caractériser cette communauté du capital, on ne saurait parler seulement de communauté *matérielle*, comme cela avait été fait dans le N° 2 d'Invariance première série (1968)¹¹.

Encore une fois on a la confusion avec la circulation simple, c'est le même problème que pour le fétichisme. Si la circulation simple fournit l'explication du noyau du procès d'aliénation, le mouvement ultérieur développe, tout en le dépassant, ce premier moment.

Ainsi, dans la mesure où on a une communauté matérielle, il ne peut s'agir encore d'une communauté capitaliste, et dans la mesure où on a une communauté capitaliste, il ne peut s'agir d'une simple communauté de choses, d'une communauté matérielle.

C'est une limitation que de définir la communauté du capital comme une communauté matérielle. On accorde trop d'importance à la forme matérielle, alors qu'on a montré par ailleurs que la forme sociale s'est soumise la forme matérielle.

3.4.5. Le capital se constitue en communauté, à partir du moment où il concentre face au prolétaire les forces productives du travail, les formes sociales de celui-ci.

La communauté du capital est l'autonomisation de toutes les forces vitales de l'espèce humaine (du prolétariat) sous la forme du capital. La mystification inhérente à la communauté du capital est que celle-ci paraît être la Gemeinwesen humaine.

3.4.6. La destruction de l'extranéisation dans tous ses aspects, ne peut pas être effectuée en s'attaquant aux conséquences, mais seulement aux causes elles-mêmes. Seule la destruction de la valeur peut permettre d'éliminer les mystifications qu'elle engendre. Détruire les classes afin de rendre simples et transparents les rapports sociaux, comme ils le seront dans la société communiste, est la seule manière d'éliminer le mysticisme, sous quelque forme que ce soit, de la vie des hommes.

¹¹ Republié en 1978 chez Spartacus par Jacques Camatte sous le titre « Capital et Gemeinwesen » [NDRG]

4. LA SCIENCE CONTRE LE PROLETARIAT

Parmi les instruments adéquats à sa domination réelle sur le travail, que le capital se forge, la science occupe une place de choix. Loin de libérer l'humanité du joug des forces naturelles comme l'affirme l'idéologie bourgeoise, la science contribue à renforcer le joug de la communauté du capital sur le prolétariat. Il n'y a pas lieu de s'interroger sur "l'utilisation" (bonne ou mauvaise) de la science, mais il faut voir comment un moment de la praxis humaine se renverse en son contraire dans le mode de production capitaliste. Le communisme est critique radicale de la science, et là encore, c'est seulement grâce à une restauration théorique rigoureuse des principes communistes, que l'on pourra nettoyer les écuries d'Augias du scientisme, qui pendant si longtemps a gangrené le mouvement communiste.

4.1 Science et mode de production capitaliste

4.1.1. Le capital est un être en perpétuel mouvement (valeur en procès), qui bouleverse et élargit constamment sa base productive, au cours d'un procès historique qui ne se déroule pas harmonieusement, mais au contraire à travers des crises et contradictions violentes. Au cours de ce développement le capital secrète les expressions et organes spécifiques de sa domination sur le travail, dont la science, qui se constitue définitivement avec le MPC et plus précisément avec la phase de soumission réelle.

La mystification du capital, que nous avons exposée dans le chapitre précédent, permet de comprendre la fétichisation de la science, du progrès technique etc. Le civilisé d'aujourd'hui n'a aucun mérite à se gausser de son ancêtre primitif qui divinisait la nature, car lui divinise le capital, lequel emploie tout le savoir passé et présent de l'espèce humaine, son travail général qui prend une forme adéquate au MPC : la science. Tout ce savoir et les forces qui l'incarnent paraissent être une propriété du capital.

" Dans ce processus, où les aspects sociaux du travail des producteurs apparaissent en quelque sorte capitalisés - par exemple, dans le machinisme, les produits tangibles du travail se présentent comme dominant le travail -, il en est tout naturellement de même quant aux forces de la nature et à la science : produit intellectuel général du développement de la société, elles se manifestent face aux travailleurs comme des puissances du capital. Elles se séparent, en fait, de l'habileté et du savoir du travailleur individuel, et, bien que considérées à leur source elles soient toujours le produit du travail, comme incorporées au capital."

(Marx. Grundrisse)

4.1.2. Le MPC développe d'une manière gigantesque les forces productives, seulement il le fait de manière contradictoire, avec pour but non pas le libre développement des richesses de l'espèce humaine, mais son auto-valorisation, la recherche d'un maximum de plus-value. Or, si le capital développe la "science", l'étude de la nature extérieure et des phénomènes naturels, et quantifie ces derniers, c'est parce que son être même le pousse à poursuivre son but et à dépasser lui-même ses propres limites.

Plus le capital se développe, plus il accroît en définitive ses contradictions mortelles, plus il développe, et les armes qui l'abattront, et les hommes qui les manieront : les prolétaires.

Ceux-ci n'ont rien à attendre ni à espérer de la science ou du développement scientifique, comme le leur chantent les nombreuses sirènes (que l'on pourrait qualifier de démo-scientistes, comme on le verra plus tard). Au contraire, il a toujours été clair pour le prolétariat révolutionnaire, que l'humanité ne jouira de la libre disposition de ses ressources, de ses richesses, de ses forces productives universelles, de son corps inorganique, la nature, qu'une fois détruites les dernières pierres de l'édifice social capitaliste. La science, dans ce combat, ne sera pas épargnée.

" Lançons donc le cri qui laisse perplexes tous ceux qui sont aveuglés par la suggestion des lieux communs putrides : A bas la science !"

(Bordiga. Réunion de Milan 1962)

" La production capitaliste tend constamment à surmonter ces limites inhérentes; elle n'y réussit que par des moyens qui dressent à nouveau ces barrières, mais sur une échelle encore plus formidable.

La véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même. Voici en quoi elle consiste : le capital et son expansion apparaissent comme le point de départ et le terme, comme le mobile et le but de la production; la production est uniquement production pour le capital, au lieu que les instruments de production soient des moyens pour un épanouissement toujours plus intense du processus de la vie pour la société des producteurs."

(Capital III, 3 Pléiade t.2 p.1032)

Par conséquent si le mode de production capitaliste développe les forces productives, la domination et la maîtrise (relatives) des forces naturelles etc. il le fait avec pour unique but le propre accroissement du capital, la recherche d'un maximum de plus-value, la production et la reproduction des rapports capitalistes. C'est dans le même but que le capital développe la science, non pas seulement comme un moyen, mais comme un moment organique de son propre mouvement.

4.1.3. Ils en sont donc pour leurs frais ceux qui réclament une "science pour le peuple", ou encore une "science prolétarienne", ainsi que ceux qui s'opposent aux "mauvaises utilisations" de la science. La science ne peut être que capitaliste. Elle est secrétée organiquement par le capital afin de répondre à ses besoins. Dans le N°5, nous avons surtout développé la question de la technique, du machinisme etc. et rappelé que, comme le disait Bordiga, il y'a une "classique identité" entre machinisme et mode de production capitaliste. Est-ce à dire que demain, l'humanité libérée du carcan capitaliste n'utiliserait pas les machines, et que de même elle n'utiliserait pas les inventions, les découvertes etc.? Certes non : elle utilisera des machines, des inventions, mais bouleversera la nature de celles-ci, une fois détruites la science et la technique capitaliste. Bien au contraire, le capital emploie les machines dans certaines limites, imposées par les exigences de la valorisation; de ce fait, toute une frange du progrès technique qui permettrait de réduire le temps de travail n'est pas mise en application par le capital.

Supposons une marchandise dont la valeur se décompose en $100c + 500v + 500pl = 1100$. Admettons qu'une invention permette grâce à l'introduction d'une machine, de réduire par 2 le temps de travail vivant, remplaçant ainsi l'ancienne machine qui vaut $100c$ (nous négligeons ici les matières premières). La nouvelle valeur de la marchandise sera alors de $X + 250v + 250pl$, où X représente la valeur de la nouvelle machine. Le capitaliste n'introduira la machine que si les coûts de production sont ainsi diminués, c'est-à-dire que si $250v + X$ est inférieur à $500v + 100c = 600$, par conséquent la valeur maximale de la machine doit être inférieure à $350c$. Par contre dans le communisme, on prend en compte la totalité du temps de travail, et non pas seulement la partie qui correspond au capital variable dans le MPC. Donc, dans le communisme, la machine sera introduite si elle diminue le temps de travail global nécessaire pour produire le produit en question. Donc si $250 "v" + 250 "pl" + X$ est inférieur à 1100 .

Par conséquent une machine qui représente 400 heures de travail ne serait pas mise en fonctionnement dans le MPC, alors qu'elle le sera dans le communisme.

Cet aspect n'épuise pas la portée de la révolution communiste en ce qui concerne l'introduction des machines. On pourra choisir d'utiliser une machine "non rentable", c'est-à-dire qui représentera pour la société un peu plus de travail, mais qui permettra de supprimer le caractère pénible ou dangereux de certains travaux.

Si effectivement la machine "est innocente des misères qu'elle entraîne" toute sa morphologie, son mode de fonctionnement (et pas seulement son utilisation, mot dont les démocrates ont plein la bouche), sont déterminées par le MPC et seront bouleversées. Il ne

s'agit donc pas de savoir si les "résultats" de la science sont "bien" ou "mal" appliqués (ô morale, quand tu nous tiens !)¹², mais de voir que la science tout entière (dans son objet, dans ses buts, dans sa méthode, dans son organisation) est spécifique du mode de production capitaliste, entièrement déterminée par les exigences de la valorisation du capital.

4.2 Science et succession des formes de production.

4.2.1. A l'inverse, dans les formes de production antérieures au mode de production capitaliste, le travail général ne prend pas la forme de la science. Dans le MPC, outre qu'elle se constitue en sphère séparée, la science a tendance à ne pouvoir saisir adéquatement que ce qui est quantitatif. En cela elle est bien conforme à un mode de production fondé exclusivement sur la valeur d'échange.

« Forme de la richesse générale, valeur d'échange devenue autonome, l'argent n'est capable d'aucun autre mouvement que quantitatif : il ne peut que s'accroître, selon son concept il est la quintessence de toutes les valeurs d'usage ; mais il n'est jamais qu'une grandeur de valeur déterminée d'or et d'argent : ainsi sa limite quantitative est en contradiction avec sa qualité. C'est pourquoi il est dans sa nature de vouloir dépasser sans cesse sa propre limite."

(Marx - Fragment de la version primitive à la Critique de l'éco. pol. p. 53)

4.2.2. Pour comprendre la succession des différentes étapes de la connaissance humaine liée aux moments successifs de l'appropriation de la nature par l'homme, il faudrait reprendre la direction du travail entamé par la Gauche Communiste d'Italie à Milan en 1962 et intitulé "Programme du communisme intégral et théorie marxiste de la connaissance ", et où la Gauche, en jetant "un regard d'ensemble sur nos réunions", tentait de relier les questions dites "philosophiques" - parmi lesquelles celle de la science figure en très bonne place - à la succession des formes et modes de production au cours du développement de l'espèce humaine.

On peut dire en effet que la connaissance (si l'on entend par là la totalité des connaissances théorico-pratiques de l'espèce humaine à un moment donné de son histoire) est toujours tributaire de la forme de communauté que l'homme entretient avec lui-même et avec la nature inorganique. A l'origine de l'histoire humaine, l'homme vit en communauté directe (tribu), basée sur les liens du sang, et en étroite unité avec une nature qu'il ne domine pas, mais dont il subit le joug. Cette unité, et de l'homme avec l'homme, et de l'homme avec la

¹² Il est bien connu que le capital détruit la morale. Il n'est donc pas étonnant que les critères pour juger du "bon" ou du "mauvais" usage de la science, de son caractère "libérateur ou oppressif", "humain ou capitaliste", "productif ou destructif", soient guidés par des impératifs qui ne prennent en compte que la valeur d'usage. Or pour le capital, la valeur d'usage n'a d'intérêt qu'en tant que support de valeur qu'il s'agisse de beurre ou de canons n'y change rien. Dans le MPC, est productif ce qui produit de la plus-value, ce qui contribue (même contradictoirement) à la valorisation du capital. On peut se demander comment le manichéisme démocratique explique le fait par exemple que ce soient les militaires qui développent actuellement certaines branches "écologiques" de la science, telles que l'océanographie, l'étude du langage des poissons, etc. Que ces recherches se fassent à des fins militaires (sous-marins, radars,...) n'empêche pas qu'elles contribuent à "faire avancer la science", dès lors que l'exploration de ces domaines est devenu utile pour le capital. De même les militaires américains ont impulsé et développé (et non pas seulement utilisé) certaines branches des sciences dites humaines, telles que l'anthropologie, pendant à tour de bras des études sur les sociétés primitives, les pratiques religieuses et mystiques des régions où s'effectue l'intervention américaine. Comme le disait peu ou prou Engels, un besoin social engendre plus de découvertes que ne le feraient dix universités. En l'occurrence un besoin capitaliste (ici lié aux interventions de l'impérialisme), engendre effectivement des découvertes grâce à la collaboration active de chercheurs de dizaines d'universités, par ailleurs pacifistes, démocrates et, pourquoi pas, anti-militaristes !

nature, n'est alors possible qu'à cause du faible développement des forces productives. En revanche tout élargissement de la base productive, toute croissance des forces productives (parmi lesquelles la "connaissance", transmission du savoir pratique de l'espèce), menace le cadre étroit de la communauté, le fait éclater, et à partir de ce moment là, l'appropriation de la nature par l'espèce humaine s'effectuera d'une manière antagonique et contradictoire qui atteint son paroxysme avec le MPC.

4.2.3. L'homme ne peut produire, c'est-à-dire s'objectiver, sans entrer et se maintenir en contact étroit avec la "nature" extérieure (c'est-à-dire tout ce qui n'est pas son propre corps). Ainsi son activité prend la forme de l'humanisation de la nature et, dialectiquement naturalisation de l'homme. Cette objectivation s'accomplit à travers plusieurs éléments :

- La capacité subjective du travailleur.
- Les organes objectifs créés et entretenus par le travail.
- La nature extérieure sous sa forme déjà modifiée par l'homme.
- Les relations déterminées des producteurs entre eux.

" Ce qui est réellement "accumulé" non en tant que masse morte, mais bien en tant qu'élément vivant, c'est l'habileté du travailleur, le degré de développement du travail. Toutefois ce qu'Hogdskin ne souligne pas, parce que vis-à-vis des conceptions grossières des économistes il lui importe de mettre l'accent sur le sujet, pour ainsi dire sur ce qu'il y'a de subjectif dans le sujet, par opposition à la chose, le niveau de développement de la force productive du travail dont on part dans chaque cas n'existe pas seulement en tant que disposition, capacité du travailleur, mais en même temps dans les organes objectifs que ce travail s'est créés et renouvelle quotidiennement. Et c'est là le véritable élément premier qui constitue le point de départ et cet élément premier est le résultat d'un développement. Accumulation est ici assimilation, maintien continu et en même temps transformation de ce qui a déjà été transmis, de ce qui est réalisé. C'est de cette manière que Darwin fait de "l'accumulation" par hérédité dans tout le monde organique, végétal et animal, le principal moteur de formation de ce monde, si bien que les divers organismes eux-mêmes se constituent par "cumulation" et ne sont que des "inventions", des inventions des sujets vivants accumulées peu à peu. Mais ceci n'est pas le seul élément prioritaire pour la production. Chez l'animal et la plante, c'est la nature qui leur est extérieure, donc aussi bien la relation non organique que leur relation à d'autres animaux ou plantes. L'homme qui produit en société rencontre également une nature déjà modifiée (particulièrement aussi l'élément naturel transformé en organe de sa propre activité) et des relations déterminées des producteurs entre eux. Cette accumulation est en partie le résultat du procès historique, en partie, pour le travailleur individuel, transmission de savoir-faire."

(Théories sur la Plus-value t. 3

4.2.4. C'est seulement dans le MPC qu'on se trouve dans une situation où la propre force vive du prolétariat (de l'espèce humaine) lui échappe, pour se concentrer en face de lui en une force hostile et dominatrice. Si ce phénomène ne se manifeste pas dans les formes et modes de production antérieurs, c'est que la valeur n'y est pas encore autonomisée et que la principale caractéristique de ces sociétés est l'étroitesse de la base de la reproduction sociale. Dans l'Antiquité, l'accomplissement du travail par une masse d'esclaves procure aux citoyens le loisir de s'adonner aux arts, à la philosophie, à la science, qui ne se présentent pas dans leur séparation achevée, mais encore étroitement imbriquées entre elles. Pythagore lie les chiffres et la musique (rythme) par exemple, et de même Platon lie toutes les expressions de l'activité intellectuelle entre elles, dans son projet d'éducation (cf. République). Surtout, ce qui est à la fois un produit et un présumé de l'étroitesse des conditions de la reproduction, "l'application des sciences naturelles à la production matérielle y était encore inconnue." (Marx)

Dans le féodalisme (forme tertiaire), l'étroitesse des conditions de la production se caractérise par le localisme, et encore par la prédominance de la valeur d'usage dans le

procès de production. Le travail de l'artisan est une fin en soi, et non simple moyen, et garde donc un caractère "semi-artistique" (Marx). Mais le plus important est qu'il se conserve une forme de communauté dérivée du travailleur (artisan) à son outil, à son instrument de production, et par voie de conséquence à la compréhension de l'instrument et du maniement de celui-ci. L'homme reste possesseur de tout cela, ce qui n'est pas une simple caractéristique du procès de travail mais une marque caractéristique de la société féodale, comme société où ne se sont pas encore réalisées toutes les conditions de la séparation de l'espèce avec sa propre praxis. La dotation productive s'exprime aussi comme transmission de savoir-faire, de techniques, de ficelles du métier... et à l'époque féodale, c'est le cercle étroit de la corporation, avec les secrets et les rites d'initiation qui constitue le cadre étrié par lequel s'effectue cette transmission.

4.2.5. En fait, c'est seulement dans la société communiste que l'humanité pourra bénéficier pleinement des résultats d'un procès social millénaire, englobant dans un même fonds commun à la totalité des générations humaines la totalité des "découvertes", depuis celle du feu il y a des milliers d'années, à celle de la fission de l'atome.

4.3 Travail général et science

4.3.1. Nous désignons par travail général (universel) l'ensemble des inventions, découvertes...qui viennent former cette richesse à la fois idéale et pratique, patrimoine social commun de l'humanité, que chaque génération contribue à enrichir et dans lequel elle puise largement afin d'assurer la continuité du procès de reproduction sociale.

4.3.2. Il est important de souligner que ce travail général est le patrimoine commun de toutes les générations, il forme une des composantes essentielles de la Gemeinwesen humaine, dont nous avons parlé dans le N°3 (Nov. 77).

Comme le montre Marx, il est donc différent du travail collectif, qui suppose lui, la coopération entre les vivants; mais il y est en même temps intimement relié. Le travail général ne peut s'objectiver que par le travail collectif.

" Notons qu'il faut distinguer entre le travail général et le travail en commun. Tous deux jouent un rôle dans tout processus de production, tous deux s'interpénètrent, Mais, néanmoins, tous deux se différencient. Le travail général, c'est tout travail scientifique, toute découverte, toute invention. Il a pour condition, soit la coopération avec les vivants, soit l'utilisation des travaux de ceux qui ont disparu. Le travail en commun suppose la coopération *directe* des individus."

(Capital III, 1 Pléiade tome2 p.919)

4.3.3. Avec le MPC se développent toutes les conditions pour que le travail général (universel) soit appliqué à la production, cette application s'effectuant sur une très large échelle avec la phase de soumission réelle. Ce travail général se présente dans le MPC, sous forme de science.

4.3.4. L'unique but du capital est la recherche d'un maximum de plus-value. Dans cette course à la plus-value, le capital bouleverse constamment sa base productive, élargit les conditions de la production, met à profit toutes les connaissances de l'espèce humaine, tente de domestiquer les forces naturelles pour les appliquer à la production, etc. Dans cette boulimie de plus-value, cette fuite en avant du capital, la science joue un rôle privilégié. En effet, les découvertes scientifiques, leur reproduction et leur incorporation à la production permettent de démultiplier la puissance productive du travail humain, bien que cette force productive apparaisse comme celle du capital. La science joue le même rôle que les forces naturelles, or "le fait est que le travail est naturellement plus productif quand il se conjugue avec une force de la nature" (Marx). Une terre plus fertile (bien que, comme nous l'avons vu dans le N°6, cette fertilité "naturelle" ne soit *réalisée* que par la médiation du travail humain),

un filon minier plus riche, une chute d'eau, etc. sont des conditions naturelles qui favorisent l'accroissement de la productivité du travail sans rien coûter au capitaliste. Toutefois, dans la mesure où il s'agit là de moyens de production non reproductibles, ils sont monopolisables par un capital particulier, lequel pourra donc en bénéficier de manière exclusive et obtenir ainsi un surprofit.

Ce n'est pas le cas de la science. A terme, tout capital pourra bénéficier d'une invention, et la hausse de la productivité qu'elle favorise se généralisera socialement alors qu'une force de la nature comme la chute d'eau par exemple est une force de la nature qui n'est pas aux ordres de tout capital dans la même sphère de production (...) il ne va pas de soi qu'on utilise une telle force partout où du capital est investi." (Capital III, 6, XXI, Pléiade t.2 p.1314)

Au contraire la science "fruit du développement humain dans sa quintessence abstraite" et généralisable universellement, peut être et est appropriée par n'importe quel capital en fonction.

L'action commune du travail général et du travail collectif aboutit à produire une richesse matérielle qui, elle, est reproductible.

Ainsi la science ouvre-t-elle de nouveaux champs d'accumulation au capital tout en permettant un accroissement démesuré de la productivité et de l'intensité du travail humain, et par conséquent de la plus-value. Tout progrès dans l'art de raffiner l'exploitation et de dépouiller le travailleur. La science en tant que moment du capital, est donc immédiatement tournée contre le prolétariat. Celui-ci n'a rien à attendre d'elle, ni des savants, ou d'une mythique "science prolétarienne".

"Nous n'acceptons certainement pas de subordonner notre agitation sociale à votre science académique. Vous ne savez pas aller de la cause à l'effet, du passé au présent, ni en physique, ni en astronomie, ni en biologie, ni en anthropologie. Nous ne nous démontons pas pour si peu : nous n'avons pas besoin du bataclan de vos bibliothèques et de vos universités : nous jubilons de la voir radoter, et ce n'est pas précisément que nous nous chargeons de la remettre à neuf : attendez pour cela la dictature communiste mondiale : vous serez servis.

Ce que pour l'instant nous affirmons, nous, être science sûre et certaine, c'est la théorie déterministe en histoire et en sociologie ; votre mort de classe, nous ne la confions pas à un tremblant probabilisme, mais à une certitude armée."

(Bordiga. Programme du communisme intégral)

Alors la classe des ignorants utilisera ses muscles puissants pour museler la classe des savants.

4.4 La dialectique contre la méthode scientifique.

4.4.1. La science élabore une méthode adéquate à la base fétichisée sur laquelle elle surgit, adéquate à son être, et se révèle incapable d'aborder dialectiquement la réalité qu'elle étudie. Par conséquent, jusque dans sa méthode, la science est conforme au mode de production capitaliste. Le prolétariat, dont la méthode dialectique est révolutionnaire, ne peut absolument pas se situer sur le terrain de la science, mais devra détruire celle-ci. Le modèle classique de la critique prolétarienne à la méthode de la science est la critique de l'économie politique celle-ci étant une science incapable de saisir pleinement la nature de la production capitaliste. Les limites de cette science se trouvent dans le fétichisme du capital, ce qui implique aussi l'élaboration d'une méthode conforme à ce fétichisme. Pour les meilleurs représentants de l'économie classique (Smith, Ricardo..) "la valeur comme quantité absorbe leur attention" (Marx).

"L'observation superficielle, de ce fait, que dans l'équation de la valeur, l'équivalent ne figure jamais que comme simple quantum d'un objet d'utilité, a induit en erreur S.Bailey ainsi que beaucoup d'économistes avant et après lui. Ils n'ont vu dans l'expression de la valeur qu'un rapport de quantité."

Pléiade t.1 p.586 soul. par nous)

Cependant, si l'économie politique est une science qui régresse à partir de 1830, d'autres sciences peuvent continuer à progresser, quoiqu'à des rythmes différents, en fonction des impératifs de la valorisation du capital, le progrès des sciences suivant généralement ce chemin : exigences de la valorisation du capital (production d'un maximum de plus-value) = nécessités techniques = exigences scientifiques :

" Vous dites que la technique dépend pour une grande partie du niveau de la science. Or, celle-ci dépend infiniment plus du niveau et des exigences de la technique. Quand la société a un besoin technique cela donne plus d'impulsion à la science que ne le feraient dix universités. Toute l'hydrostatique (Torricelli etc.) a été suscitée, en Italie aux XVI^e et XVIII^e siècles par le besoin vital de régulariser les torrents de montagne. Nous ne savons quelque chose de rationnel de l'électricité que depuis qu'on a découvert son utilisation technique." (Engels à Borgius - 25/1/1894)

4.4.2. Ainsi le capital néglige-t-il des branches entières de la connaissance. Un exemple récent l'a démontré de manière flagrante lorsqu'en Guadeloupe, la reprise de l'activité d'un volcan (la soufrière) a amené l'évacuation d'une partie de la population de l'île, après le rapport de savants officiels selon lequel l'éruption était inévitable. Pendant ce temps d'un autre côté, "l'artisan" H. Tazieff appréciait plus correctement la situation en prévoyant qu'il n'y aurait pas d'éruption ce qui s'est révélé exact.

Par ailleurs, le capital et ses savants se sentent beaucoup plus à l'aise dans les domaines où la réalité est plus facilement abordable sous un aspect quantitatif. Par contre les sciences qui se trouvent confrontées à des processus organiques etc. connaissent un développement moins rapide.

Par exemple le capital connaît plus de difficultés dans la maîtrise de la biologie que dans celle de la mécanique. D'où, nous le verrons dans l'étude que nous publions sur la question agraire, le retard de l'agriculture par rapport à l'industrie étant donné que les sciences favorisant le développement de l'agriculture (chimie, biologie.) se développent plus tardivement que celles concernant l'industrie (mécanique, physique...).

"C'est seulement au 19^e siècle, dans les dernières décennies plus précisément, que se développent les sciences qui fournissent direc à un haut degré des bases spécifiques aussi bien à l'agriculture qu'à l'industrie, la chimie, la géologie, la physiologie." (Théories sur la plus-value T.2 pp.116-117)

4.4.3. Un autre aspect qu'il ne faut surtout pas négliger et qui favorise la régression de la science, c'est la lutte de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie. Contrairement aux stalinien de tous poils¹³, nous n'entendons pas par là que cette lutte de classes se livrerait à l'intérieur de la science entre savants « bourgeois » et « savants prolétariens » ! mais nous désignons l'irréductible antagonisme entre capital et prolétariat, entre science et programme communiste.

Les intérêts de classe de la bourgeoisie l'amènent à nier, à déformer certains aspects de la réalité. Nous avons vu que, en ce qui concerne l'économie politique cela était déterminant pour sa transformation en économie vulgaire, mais ce phénomène peut s'opérer également pour les sciences de la nature, la bourgeoisie cherchant dans la nature des arguments pour justifier sa domination sociale.

" Les braves petites gens d'appartenance bourgeoise raisonnent ainsi : le marxisme révolutionnaire fait tout reposer sur un "causalisme" social pour lequel le fait économique détermine la lutte politique. Si le déterminisme causaliste tombe, nous nous libérons de ce spectre qui nous terrorise. Et si en biologie, et mieux, dans la

¹³ B. Coriat par exemple, dans "Science, Technique et Capital", G. Menahem et consorts...

physique de la nature non vivante elle-même, la science officielle chasse le déterminisme, il y'a là un espoir de dompter le monstre révolutionnaire de la guerre sociale."

(Bordiga : Programme du communisme intégral.)

4.5 La science dans la phase de soumission réelle du travail au capital.

4.5.1. Avec la science le capital possède ainsi une force productive dont le coût est dérisoire en regard des avantages qu'elle procure. En effet le coût de reproduction de la science est toujours inférieur à son coût de production. Par exemple l'élaboration d'une théorie mathématique peut prendre plusieurs années de la vie d'un savant, tandis qu'une vingtaine d'écoliers l'apprendront plus tard en quelques heures. Dans le coût global de la science, il faut aussi compter celui de son troisième moment : l'incorporation à la production, tâche en général effectuée par les ingénieurs, techniciens etc.

Ce que nous venons de dire se trouve vérifié par :

" 1° La grande différence quant aux frais de construction entre un prototype de machine et sa reproduction (voir à ce sujet Ure et Babbage).

2° Les frais bien plus élevés qu'implique l'exploitation d'un établissement ultérieur surgissant des ruines du premier, ex suis ossibus (de ses ossements).

C'est tellement vrai que les premiers entrepreneurs font d'ordinaire faillite et que ce sont seulement leurs successeurs qui font fort en achetant à vil prix les bâtiments les machines, etc. C'est pourquoi ce sont en règle générale les capitalistes de l'espèce la plus indigne et la plus méprisable, les manipulateurs d'argent, qui tirent le plus grand profit de tous les nouveaux progrès de l'esprit humain et de leur application sociale au moyen du travail en commun."

(Capital III, 1, IV, Pléiade II p.919)

Le coût total de la science, est donc représenté par la somme des coûts de production, de reproduction et d'incorporation de la science à la production. Concrètement cela comprend par exemple toutes les sources consacrées à la recherche scientifique, le budget de l'Education Nationale, les moyens de production utilisés par les ingénieurs et techniciens, leurs salaires etc.

On peut donc constater que l'essor de la science avec la phase de soumission réelle est l'une des bases du gonflement des classes moyennes, ce que Marx avait fort bien prévu (nous étudierons cet aspect plus en détail dans des thèses ultérieures). Lorsque la baisse tendancielle du taux de profit commence à faire sentir ses effets, le capital est contraint de s'attaquer aux dépenses improductives (dont la science, et à l'intérieur de celle-ci plus particulièrement les dépenses liées à la production de la science). C'est ce qui se vérifie depuis une dizaine d'années, aux Etats-Unis et ailleurs. Alors qu'après la Seconde Guerre Mondiale les dépenses en matière de recherche croissaient d'une manière telle que, selon les projections, si cette croissance avait été maintenue, la totalité de la population américaine aurait été employée dans ce secteur en l'an 2000, ce mouvement a été brutalement infléchi avec les premiers symptômes de la crise.

4.5.2. L'activité scientifique en général est étroitement dépendante du niveau de développement de la praxis humaine, dont elle constitue un moment (renversé dans le MPC), et dont les résultats ne sont pas seulement "théoriques" ou intellectuels.

La science est toujours un produit social, et même le personnage littéraire traditionnel de l'Inventeur ou du savant qui découvre la formule géniale, en faisant sauter son laboratoire sous les yeux effarés de sa vieille servante, ne sortait rien de sa tête il ne faisait qu'incarner un moment du travail général, du développement social de l'espèce humaine. Si l'histo-

riographie des imbéciles a retenu le nom de "l'inventeur" de la machine à vapeur, ils sont des dizaines à l'avoir "inventée" en même temps, et des centaines à y avoir travaillé.

Avec la phase de soumission réelle du travail au capital, se développent les conditions adéquates à ce caractère social. Désormais la socialisation de cette branche de l'activité sociale va être effective, le MPC développant des institutions qui permettent à ce caractère social de la science de s'exprimer *immédiatement*. Là comme ailleurs, le MPC suit son mouvement de socialisation des forces productives. Le travail scientifique s'organise selon les critères capitalistes d'organisation, de division du travail, dans les laboratoires, centres de recherche etc. La complexification et le coût croissant des équipements, matériels, installations...ferment définitivement, l'individu isolé de la voie du travail scientifique.

Tout le mouvement de soi-disant "critique" de la science émanant des "travailleurs scientifiques" ainsi nommés, qui s'est développé ces dernières années ("Science for the people" aux USA, la revue "Impascience" en France, les ouvrages collectifs comme "Auto-critique de la science" etc.) est le produit de cette situation. Il ne s'agit pas d'une remise en cause de la science, comme force productive du *capital*, mais une série de revendications spécifiques aux classes moyennes et qui s'expriment ici comme dans d'autres secteurs de la société : autogestion, revendication du pouvoir de décision, de la maîtrise des conditions de travail, critique du procès de travail etc.

Au fond toutes ces revendications ont ceci de commun, qu'elles revendiquent la démocratie, ce "règne de la quantité impuissante de toute éternité à devenir qualité" (Bordiga). Cette idéologie "démocrate" revendique la participation à parts égales de chaque individu dans le procès social, et particulièrement ici, dans le domaine scientifique.

4.5.3. Les "travailleurs scientifiques" peuvent bien, à l'instar de leurs collègues des classes moyennes revendiquer la démocratie et la souveraineté de l'individu sur sa mesquine destinée, le prolétariat lui, invariablement revendique le communisme, que l'on trouve déjà sûrement décrit dans un très vieux texte communiste :

" L'activité sociale la jouissance n'existent nullement sous la *seule* forme d'une activité immédiatement *collective* et la jouissance collective, c'est-à-dire, l'activité et la jouissance qui se vérifient et s'expriment directement en société réelle avec d'autres hommes, se rencontrent partout où cette expression *immédiate* de la sociabilité est fondée dans l'essence de leur contenu, et appropriée à la nature de celui-ci.

Mais même si mon activité est d'ordre *scientifique* etc. et que je puisse rarement m'y livrer en communauté directe avec d'autres, je suis *social* parce que j'agis en tant qu'homme. Non seulement le matériel de mon activité - comme le langage lui-même grâce auquel le penseur exerce la sienne - m'est donné comme produit social, mais *ma propre* existence est activité sociale. En conséquence, ce que je fais de moi, je le fais pour la société, et avec la conscience de soi en tant qu'être social."

(Manuscrits de 1844)

4.5.4. Une autre tendance, qui se manifeste avec la phase de soumission réelle et qui se parachève avec la seconde guerre mondiale, est le rôle de l'Etat, la prise en charge par l'Etat de l'activité scientifique.

Les facteurs qui imposent cette prise en charge sont, outre l'importance croissante des capitaux nécessaires, la socialisation du risque inhérent à la recherche. Nous avons vu que le coût de production de la science pouvait être très élevé sans que l'on soit par avance forcément assuré d'un résultat fructueux; l'Etat prend ainsi à sa charge les risques inhérents et les coûts de production de la science, après quoi les divers capitaux pourront s'emparer de ces résultats, pour accroître leurs profits.

4.5.5. Ce n'est qu'avec la phase réelle, où le capital se soumet l'Etat, que celui-ci va développer les institutions permettant cette prise en charge. En France par exemple, on peut voir les premières réalisations de cette tendance sous le Second Empire (création du Muséum d'Histoire Naturelle, de l'Ecole Polytechnique, de l'Observatoire, etc.). Cette

tendance se renforce par la suite. Par exemple l'entre-deux guerres a vu la création du CNRS en France par le Front populaire, tandis que son équivalent allemand était créé peu avant par les nazis¹⁴ et que l'administration Roosevelt prenait aux USA des mesures similaires. La science connaît un essor gigantesque à partir de 1945.

4.5.6. Au grand dam des pacifistes de toutes sortes, c'est l'armée qui assure la plus grande partie de cette prise en charge, surtout aux USA par exemple (tout particulièrement en ce qui concerne la production de la science). L'armée devient ainsi le principal agent du développement scientifique.

Aux USA en 1957, 53% du montant total des dépenses américaines dans l'activité scientifique étaient réservées au secteur militaire. En 1972, le seul département de la Défense bénéficiait de plus de 8 milliards de dollars soit 50,4 % des dépenses fédérales pour la recherche scientifique.

4.5.7. Contrairement à ce que certains affirment, les dépenses d'armement en général n'ont pas pour fonction économique de "réaliser de la plus-value". On ne peut assimiler les armements à des biens de luxe, lesquels sont achetés pour être consommés par les classes moyennes.

Le renforcement constant de l'état et du militarisme explique pour une part cette intense production d'armement, les Etats étant obligés de s'armer jusqu'aux dents pour faire face à leurs concurrents sur le marché mondial, pour se préparer aux tensions inter-impérialistes, et last but not least, pour terroriser le prolétariat et renforcer l'état contre toute menace quelle qu'elle soit.

Bien que la science puisse être produite "dans le civil" - et d'ailleurs elle l'est aussi - le secteur militaire se révèle particulièrement avantageux pour la conduite de cette activité.

Le capital étant obligé de dépasser sans arrêt sa base productive et d'accélérer le progrès technique, favorisant ainsi sa fuite en avant, il se produit un phénomène d'obsolescence que le secteur militaire est beaucoup plus apte à supporter que le secteur industriel. Une nouvelle invention, à partir du moment où elle est appliquée, dévalorise d'un seul coup le capital existant. D'où toute une série de problèmes économiques liés à la rentabilité du capital (remplacement anticipé de machines et d'équipements, baisse du prix des marchandises, nécessité d'élargissement des marchés etc.) Par contre, même en période de paix, l'armement peut être constamment modifié, modernisé, renouvelé etc. sans poser le même type de problèmes. Ainsi, on décidera que telle arme, tel modèle de char ou de fusil est périmé, car il apparaît indispensable à tous de disposer de l'armement le plus moderne et le plus perfectionné pour la défense de la nation¹⁵.

Le même phénomène se retrouve dans la recherche spatiale. Par ailleurs l'armement a l'avantage évident d'être fait pour être détruit, et tout conflit se transforme en vaste champ d'expérimentation. Par exemple au Vietnam, l'armement américain était testé sur le terrain, amélioré, re testé etc. Et ceci en faisant intervenir toutes les branches de la science : climatologie, bactériologie (sans oublier les "sciences humaines").

Comme nous l'avons déjà vu, le coût de production de la science est élevé, et étant donné le rôle spécifique de l'armée dans ce secteur, le coût des armements augmente plus rapidement que le niveau général des prix.

3. 5. 8. A bas la science !

¹⁴ Contrairement aux légendes de la démocratie perpétuellement en quête du "grand alibi", ni l'Allemagne nazie ni l'URSS stalinienne ne sont "retournées à l'obscurantisme en ce qui concerne l'activité scientifique durant cette période (cf. les résultats en balistique, V1 et V2 des Allemands en 43) Ils avaient du matériel humain en surplus, sur qui faire des expériences, à la fois saugrenues et atroces, et ils ne s'en privaient pas. Le grand argument des démocrates est d'ailleurs de contester « l'utilité » de ces expériences, en constatant que certaines n'ont pas fourni de résultats probants.

¹⁵ Malgré la critique qui surgit parfois dans les milieux conservateurs qui caractérisent comme du "gaspillage" (sic!) la mise au rancart d'équipements encore viables.

La science est donc le mode de connaissance spécifique au MPC, elle arrive à son plein développement avec la phase réelle. Le prolétariat n'aura d'autre issue, s'il veut se réapproprier le savoir de l'espèce humaine, que de détruire la science :

" En ce qui concerne la théorie des transformations économiques permettant de passer du capitalisme - dont nous connaissons bien la structure alors que les économistes officiels l'ignorent totalement - au communisme, nous nous passons également des apports de la science bourgeoise, et nous avons le même mépris à l'égard de la technique et de la technologie bourgeoises dont tout le monde, traîtres opportunistes radoteurs en tête, proclame qu'elles vont vers de grandes conquêtes. C'est de façon totalement révolutionnaire que nous avons édifié la science de la société, de sa vie actuelle et de son développement futur. Quand cette oeuvre de l'esprit humain sera parfaite - et elle ne pourra l'être qu'après la mise à mort du capitalisme, de sa civilisation, de ses écoles, de sa science et de sa technologie de truands - l'homme pourra aussi pour la première fois, écrire la science et l'histoire de la nature physique et résoudre les grands problèmes de la vie de l'Univers depuis les origines (que des savants réconciliés avec le dogme continuent à appeler "création") jusqu'à ses développements aux échelles de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, dans l'avenir le plus lointain, aujourd'hui indéchiffrable."

(Thèses de Naples – 1965)

5. LES SYNDICATS DANS LES DEUX PHASES :

Si le caractère aujourd'hui contre-révolutionnaire des syndicats intégrés au capital ne fait aucun doute pour la fraction consciente du prolétariat révolutionnaire, il ne suffit pas de constater que les syndicats freinent les luttes pour prouver ce fait. Les communistes ne peuvent faire l'économie d'un travail théorique visant à démontrer que les syndicats, désormais organes du capital doivent être détruits. Or ce n'est pas dans les "explications" emberlificotées du PCI (Le prolétaire), ni dans les arguments "décadents" du CCI, encore moins dans l'absence de travaux du CWO (GB), que l'on trouvera réalisée voire même ébauchée, une telle tâche. Or un travail de fond sur le syndicat, comme organe de combat de la classe ouvrière autrefois (c'est-à-dire dans la phase de soumission formelle et organe du capital aujourd'hui, est d'une importance vitale pour la révolution communiste qui affrontera demain le problème de l'organisation des luttes revendicatives du prolétariat et de leur liaison avec le but final, lié à la destruction des syndicats organes de la contre-révolution. Nous essaierons ici de donner quelques éléments pour montrer comment le syndicat s'est vidé de son contenu prolétarien, au cours du développement historique capitaliste, pour finalement être brisé et intégré à la société bourgeoise.

5.1 Les syndicats dans la phase de soumission formelle.

5.1.1. Le syndicat ne naît pas avec le capitalisme moderne, avec la phase de soumission réelle du travail au capital mais lorsque la société ne connaît encore qu'une domination formelle du capital sur le travail.

Le procès de travail, s'il est soumis dès cette phase au procès de valorisation, ce qui signifie que le but poursuivi est l'extraction d'un maximum de plus-value, n'en reste pas moins tel qu'il se trouvait dans les formes de production pré-capitalistes. Si des changements significatifs ne sont pas introduits dans le procès de travail, la force productive du travail fait un saut qualitatif dans la mesure où la production capitaliste implique la coopération et la concentration de diverses forces de travail individuelles. La division du travail propre à la phase de soumission formelle, la division manufacturière connaît diverses formes : la coopération formée par la réunion de divers métiers spécialisés dont les produits forment les éléments d'un même produit final et la coopération de travailleurs d'un même métier. Les deux formes sont basées sur la spécialité de métier, sur la force de travail qualifiée, de laquelle dépend dans la phase formelle la valorisation du capital. Le procès de travail repose encore sur l'habileté du travailleur, son savoir-faire, sa qualification. L'ouvrier est donc encore en position d'un métier, et c'est sur celui-ci qu'il peut prendre appui pour affronter la classe capitaliste. Dans la phase formelle le travail vivant prédomine sur le travail mort et la partie variable du capital est relativement plus importante que la partie constante. Nous avons déjà montré que dans la phase de soumission formelle le taux de profit ($p/c + v$) pouvait être assimilé au taux de plus-value (p/v) dans la mesure où le capital constant avancé était faible. La concurrence que se font les ouvriers, laquelle est "l'aspect le plus néfaste pour les ouvriers dans la société actuelle, l'arme la plus acérée de la bourgeoisie contre les prolétaires" est encore limitée par rapport à celle qui va résulter de la production capitaliste développée. D'une part les ouvriers ne sont pas interchangeables (comme c'est le cas dans la phase réelle) étant donné l'importance de la qualification de la force de travail dans le procès de production ; d'autre part la surpopulation ne connaît pas l'ampleur qu'elle a dans la phase de soumission réelle. La surpopulation spécifique de la phase formelle c'est, nous l'avons vu, la surpopulation absolue, c'est-à-dire que la croissance de la population ouvrière est plus rapide que celle nécessaire à l'accumulation capitaliste. Comme l'accumulation du capital est très rapide étant donné le taux élevé du profit, la population ouvrière employée est élevée, d'autant plus que l'accumulation du capital se traduit essentiellement par la croissance de la masse du capital variable.

5.1.2. Les ouvriers s'efforcent de limiter les effets de cette concurrence "en formant des associations, d'où la rage de la bourgeoisie contre ces associations et son triomphe à chaque échec qu'elle leur fait subir."

Les syndicats sont donc "une première tentative pour supprimer la concurrence. Ils s'en prennent à la concurrence ce nerf vital de la société bourgeoise."(Engels).

Dans la phase de soumission formelle il est donc beaucoup plus facile de combattre les effets de la concurrence dans la mesure où cette concurrence est limitée. Nous avons vu que lorsque la surpopulation diminuait le salaire avait même tendance à s'élever. Aussi la bourgeoisie a-t-elle recours en permanence à l'Etat, de manière à ce que la concurrence joue à plein et favorise l'abaissement du salaire au-dessous de la valeur de la force de travail.

5.1.3. Lors de son avènement (établissement de la phase formelle/accumulation primitive) la bourgeoisie ne peut pas se passer d'un recours constant à l'Etat dans tous les domaines. Celui-ci intervient pour discipliner la masse des sans-réserves expropriés, de manière à les canaliser vers la production capitaliste en lui fournissant la main d'oeuvre dont elle a besoin tout en créant une surpopulation absolue capable de faire pression sur les salaires.

D'autre part l'Etat fixe un maximum de salaire en interdisant toute association des ouvriers visant à obtenir un salaire supérieur à ce maximum. (En principe cette obligation s'étend aux patrons qui n'ont pas le droit d'offrir plus que le maximum à leurs ouvriers). La bourgeoisie se sert donc de l'Etat pour régler le salaire, pour l'abaisser au-dessous de la valeur de la force de travail.

Lorsque la phase de soumission formelle s'est affermie, la bourgeoisie ayant assis beaucoup plus solidement sa domination sur le prolétariat, l'Etat est toujours présent sans toutefois être omniprésent,

" Pendant la période manufacturière proprement dite le MPC avait assez grandi pour rendre la réglementation légale du salaire aussi impraticable que superflue; mais on était bien aise d'avoir sous la main, pour des cas imprévus, le vieil arsenal d'oukases; (...) Enfin en 1813 on abolit les lois sur la fixation des salaires; elles n'étaient plus en effet qu'une anomalie ridicule à une époque où le fabricant régissait de son autorité privée ses ouvriers par des édits qualifiés de règlements de fabrique, où le fermier complétait à l'aide de la taxe des pauvres le minimum de salaire nécessaire à l'entretien de ses hommes de peine. Les dispositions des statuts sur les contrats entre patrons et salariés, d'après lesquels en cas de rupture, l'action civile est seule recevable contre les premiers tandis que l'action criminelle est admise contre les seconds sont encore aujourd'hui en vigueur." (Marx)

Par contre, dans la phase de soumission réelle :

" Le travailleur peut être abandonné à l'action des "lois naturelles" de la société, c'est-à-dire, à la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par le mécanisme de la production." (id.)

Enfin la bourgeoisie se sert de l'Etat pour allonger la journée de travail. Nous avons vu également dans le N°5 les difficultés que rencontrait le capital pour obtenir de la classe ouvrière qu'elle aille s'embastiller pendant 12 ou 14 heures dans les usines. Ce n'est que dans la première partie de la phase réelle avec l'introduction du machinisme qu'elle parviendra à allonger démesurément la journée de travail. Or dans la phase de soumission formelle, la plus-value produite ne peut être qu'une plus-value absolue, il est donc vital pour le capital d'allonger la journée de travail et pour ce faire, l'action de l'Etat est nécessaire.

5.1.4. En se coalisant, en formant des associations, des syndicats, les ouvriers peuvent espérer établir temporairement un rapport de forces entre eux et la classe capitaliste tel que le salaire soit égal à la valeur de la force de travail. Lorsque la surpopulation diminue étant

donné la rapide accumulation du capital les ouvriers grâce à l'organisation syndicale sont à même d'arracher des hausses de salaire.

Enfin le syndicat permet un redressement plus rapide du salaire à la sortie de la crise car on ne saurait considérer que le syndicat peut obtenir des succès de longue durée.

5.1.5. La valeur de la force de travail constitue donc la "base rationnelle et déclarée des syndicats dont il importe de ne pas sous-estimer l'importance pour la classe ouvrière. Les syndicats ont pour but d'empêcher que le niveau des salaires ne descende au-dessous du montant payé traditionnellement dans les diverses branches d'industrie, et que le prix de la force de travail ne tombe au-dessous de sa valeur."

" Les ouvriers se coalisent afin de se placer en quelque sorte sur un pied d'égalité avec le capitaliste pour ce qui est de leur contrat de vente de leur travail. Telle est la raison (la base logique) des syndicats."

Hormis l'action sur les salaires, le syndicat joue aussi un rôle prépondérant dans la lutte pour la diminution de la journée de travail. Dans ce domaine également la bourgeoisie s'oppose farouchement au prolétariat, aussi bien sur le plan des intérêts matériels (la plus-value absolue résultant de l'allongement de la journée de travail) que sur le plan théorique (dans cette période de la lutte de classes la bourgeoisie a encore tout à fait confiance dans sa théorie économique contre la théorie du prolétariat).

5.1.6. Il ne faut pas cependant s'exagérer la portée de l'action syndicale. S'ils peuvent s'opposer aux empiètements quotidiens du capital, les syndicats ne peuvent rien contre ses tendances profondes. D'autre part dans le cas d'actions d'envergure ayant une portée générale sur la société comme par exemple une loi réduisant la longueur de la journée de travail, ce n'est qu'en étant dirigé par le parti de classe que l'action peut aboutir. Les syndicats doivent donc être sous la direction de celui-ci et le parti doit toujours veiller à orienter et infléchir leur action. Aussi pour le parti communiste l'importance des syndicats ne réside pas tant dans les succès éphémères qu'ils peuvent apporter à la classe ouvrière, mais dans le fait qu'ils constituent un centre ouvrier puissant qui, dirigé par le parti de classe, devient un élément déterminant du processus révolutionnaire.

"Le but final du mouvement politique de la classe ouvrière est naturellement la conquête du pouvoir politique à son profit, ce qui implique de toute nécessité qu'au préalable une organisation suffisamment développée de la classe ouvrière naisse et grandisse à partir de ses luttes économiques mêmes.

Cependant, pour devenir politique, un mouvement doit opposer aux classes dominantes les ouvriers agissant en tant que classe pour les faire céder au moyen d'une pression de l'extérieur. Ainsi, l'agitation est purement économique, lorsque les ouvriers tentent, par le moyen de grèves etc. dans une seule usine, ou même dans une seule branche d'industrie, d'obtenir des capitalistes privés une réduction du temps de travail; en revanche elle est politique, lorsqu'ils arrachent de force une loi fixant à huit heures la journée de travail etc. C'est de cette manière que tous les mouvements économiques isolés des ouvriers se développent partout en un mouvement politique, autrement dit, un mouvement de classe, en vue de réaliser ses intérêts sous forme générale qui ait force de contrainte pour la société tout entière. Ces mouvements supposent une certaine organisation préalable en même temps qu'ils sont à leur tour un moyen de développer cette organisation. "(Marx)

Ce n'est donc que lorsqu'il est organisé en parti politique, que le prolétariat possède la conscience de ses intérêts généraux et est capable d'aller au-delà des revendications locales et partielles.

5.1.7. Ce rôle déterminant, le syndicat continue de le jouer après la révolution. Dans la phase de soumission formelle, la force de travail n'est pas encore véritablement une force collective, ce qu'elle devient dans le mode de production spécifiquement capitaliste. La force productive du travail individuel n'a plus alors d'efficacité si elle ne s'insère pas au sein d'une totalité organique dans laquelle le système des machines dirige tout le procès. Par conséquent pour assurer la transformation révolutionnaire de la société capitaliste les syndicats sont, alors que la phase formelle est encore prédominante dans la plupart des pays, indispensables pour assurer en quelque sorte la "socialisation" de la classe alors que les bases matérielles de cette socialisation sont encore insuffisantes. Enfin c'est dans leur sein que peut être réalisée la prolétarianisation des membres de la société, prélude à la négation des classes et donc du prolétariat.

5.1.8. Dans la phase de soumission formelle du travail au capital, le mouvement communiste soutenait également les coopératives ouvrières (surtout celles de production), qui pouvaient aussi, quoique dans une moindre mesure que les syndicats, favoriser le passage à la société communiste.

En effet ces coopératives auraient pu favoriser le passage à une production communautaire, dans la mesure où elles palliaient au faible développement de la grande industrie, laquelle constitue la base capitaliste réelle du communisme. Ces coopératives pouvaient servir de stade intermédiaire pour le passage au communisme (étant donné que la phase s'affirme à peine en Angleterre) dès lors que le prolétariat s'était emparé du pouvoir politique.

" Marx et moi, nous n'avons jamais douté que, pour passer à l'économie pleinement communiste, la gestion coopérative à une grande échelle constituait une étape intermédiaire. Or, il faudra en prévoir l'organisation de sorte que la société - donc tout d'abord l'Etat - conserve la propriété des moyens de production et que des intérêts particuliers des coopératives ne puissent pas se consolider vis-à-vis de la société dans son ensemble."

(Engels à Bebel 20/1/1886)

Par contre, tant qu'on se situe dans le cadre de l'économie bourgeoise, les coopératives ne peuvent pas avoir d'autre rôle que celui d'exemples de propagande, et encore à condition d'oeuvrer consciemment dans ce sens. C'est-à-dire qu'elles n'ont de valeur que dans la mesure où elles sont des créations autonomes des travailleurs et ne sont protégées ni par le gouvernement ni par les bourgeois" (Marx). Elles doivent également "consacrer une partie de leurs fonds à la propagande de leurs principes", favoriser l'égalité des salaires au sein de la coopérative, tout en étant toujours conscient que par lui-même le système coopératif est impuissant à transformer la société capitaliste.

" Pour convertir la production sociale en un large et harmonieux système de travail coopératif, des changements généraux sont indispensables. Ces changements ne seront jamais obtenus sans l'emploi des forces organisées de la société. Donc, le pouvoir d'Etat, arraché aux mains des capitalistes et des propriétaires fonciers, doit être manié par les producteurs eux-mêmes." (Marx 1866)

5.1.9. Le rôle de levier dans la transformation sociale vers le communisme que jouaient les syndicats et dans une moindre mesure les coopératives ouvrières, va se trouver dépassé par le propre mouvement du capital. La base historique qui justifiait leur existence d'un point de vue prolétarien se trouve progressivement sapée au cours du développement de la phase de soumission réelle.

5.2 L'élimination de la base historique des syndicats au cours de la phase de soumission réelle.

5.2.1. Selon la conception communiste classique, le syndicat dirigé par le parti de classe jouait dans la phase formelle, un rôle de levier pour bouleverser les conditions existantes et pour l'instauration de la société communiste.

A partir de 1850, les bases matérielles du communisme sont qualitativement développées (d'où le surgissement du programme communiste), mais ce n'est qu'en Angleterre qu'existe la phase de soumission réelle du travail au capital¹⁶. Donc le syndicat conserve encore toutes ses fonctions prolétariennes ; ce n'est que progressivement que vont se manifester ses limites, jusqu'à son intégration dans la plupart des pays avancés, qui se manifeste avec la rupture violente de 1914.

Dès l'instauration de la phase réelle développée en Angleterre se manifestent les premiers symptômes de l'élimination de la base historique des syndicats. Toutefois, tant que la phase réelle ne s'est pas encore généralisée, le capital possède encore une marge historique grâce à laquelle il peut briser l'assaut de l'adversaire. Ainsi le machinisme s'est révélé être une arme adéquate pour briser les mouvements revendicatifs de la classe ouvrière.

"Dans la lutte du capital et de la propriété foncière contre le travail, les deux premiers éléments bénéficient, par rapport au travail, d'un avantage particulier : le concours de la technique. En effet, dans les conditions actuelles, celle-ci se retourne, elle aussi, contre le travail."

(Engels-1842)

Avec le développement d'une technologie spécifiquement capitaliste sont créées les conditions matérielles qui transforment totalement le procès de travail, et les formes de la valorisation du capital, éliminant ainsi les conditions historiques qui avaient permis l'émergence du syndicat.

5.2.2. La théorie révolutionnaire "établit que l'industrie mécanique ne représente qu'un stade (le stade supérieur) de la production capitaliste, et montre qu'elle est issue de la manufacture (...) elle établit que l'industrie mécanique constitue un progrès gigantesque dans la société capitaliste, non seulement parce qu'elle accroît dans d'énormes proportions les forces productives et socialise le travail dans toute la société, mais aussi parce qu'elle détruit la division du travail propre à la manufacture, oblige les ouvriers à passer d'un travail à un autre, abolit définitivement les rapports patriarcaux arriérés, notamment à la campagne, et donne au mouvement progressif de la société une vigoureuse impulsion, tant pour les raisons déjà indiquées que par suite de la concentration de la population industrielle. Ce progrès comme d'ailleurs tous les autres progrès du capitalisme s'accompagne aussi d'un "progrès" des contradictions c'est-à-dire de leur apparition et de leur extension."

(Lénine. Pour caractériser le romantisme économique p.88)

Avec le passage à la phase de soumission réelle, l'un des éléments fondamentaux sur lequel la classe ouvrière prenait appui - le métier, la qualification - pour imposer la vente de la force de travail à sa valeur disparaît. Désormais le capital modèle un ouvrier interchangeable,

¹⁶ TD Rappelons que de 1850 à 1871, l'Angleterre est le seul pays au monde à connaître la phase réelle pleinement développée (sur la base du développement de l'intensité et de la productivité du travail) - cf. N° 5 - tandis que le continent dans son ensemble reste durant toute cette époque encore dans la phase formelle.

sans qualifications, pouvant passer d'un poste à l'autre, d'une branche à l'autre, d'une région à une autre. L'ouvrier de la phase de soumission réelle est indifférent à son travail et à son lieu de travail.

Si le syndicat jouait jusque-là un grand rôle en unifiant la classe vis-à-vis du capital et pouvait constituer un levier puissant pour la transformation révolutionnaire de la société, avec la phase de soumission réelle c'est le capital lui-même qui réalise cette unification en créant une force de travail collective; ce faisant l'espace historique pour l'action syndicale s'amenuise. Il ne restera plus au capital qu'à intégrer les syndicats par la force, ce qui sera fait à partir de 1911 en Europe. Dans sa lutte contre le prolétariat, le capital dispose, dans la phase de soumission réelle, d'une arme supplémentaire, la technique, qui est tournée directement contre la classe ouvrière.

"En Angleterre, les grèves ont régulièrement donné lieu à l'invention et à l'application de quelques machines nouvelles. Les machines étaient, on peut le dire, l'arme qu'employaient les capitalistes pour abattre le travail spécial en révolte. Le "self-acting mule", la plus grande invention de l'industrie moderne, mit hors de combat les fileurs révoltés. Quand les coalitions et les grèves n'auraient eu d'autre effet que de faire réagir contre elles les efforts du génie mécanique, toujours exerceraient-elles une influence immense sur le développement de l'industrie."

(Misère de la philosophie)

5.2.3. Par conséquent, la technique agit sur un double plan :

1° Déqualification de la force de travail, élimination du métier, création d'une force de travail interchangeable, et donc accroissement de la concurrence entre les ouvriers. Désormais il n'est plus possible de se coaliser sur la base du métier pour empêcher les empiétements du capital et obtenir un salaire égal à la valeur de la force de travail. Aussi Marx et Engels exhortent-ils les syndicats, pour qu'ils atteignent leur but, à quitter la base du métier et de la nation.

"L'objet immédiat des syndicats était toutefois limité aux nécessités des luttes journalières, à des expédients contre l'usurpation incessante du capital, en un mot, aux questions de salaire et d'heures de travail. Cette activité n'est pas seulement légitime, elle est nécessaire. On ne peut y renoncer tant que dure le système actuel; qui plus est, les syndicats ouvriers doivent généraliser leur action en s'unissant dans tous les pays." (Résolution de l'AIT sur les syndicats.)

Le développement de la phase réelle commence à faire ses effets et tend à vider de leur substance les syndicats. Si rien n'est encore perdu jusqu' en 1914 (jusqu'à l'intégration à l'Etat, et encore celle-ci n'affecte pas la totalité des pays européens), la tendance historique va plutôt dans le sens d'une accentuation des limites du syndicat que dans le sens de leur dépassement. Mais jusqu'en 1870 ce phénomène ne concerne vraiment que l'Angleterre, cependant il va se généraliser avec le dernier quart du XIX^e siècle.

2° Création d'une concurrence beaucoup plus vive entre les fractions active et de réserve de l'armée industrielle. Le développement du machinisme crée une surpopulation relative dont l'ampleur est beaucoup plus importante que celle qui surgit lorsque le capital s'est soumis formellement le travail. Désormais l'accumulation du capital ne tend pas à restreindre la surpopulation et donc à favoriser les hausses de salaire, bien au contraire la surpopulation relative renforce la concurrence entre les ouvriers et exerce une pression sur les salaires. D'autre part :

"Dans le progrès de la production capitaliste, il se forme une classe de plus en plus nombreuse de travailleurs qui, grâce à l'éducation, la tradition, l'habitude, subissent les exigences du régime aussi spontanément que le changement des saisons. Dès que ce mode de production a acquis un certain développement, son mécanisme brise toute résistance; la présence constante d'une surpopulation relative maintient la loi de

l'offre et de la demande du travail, et partant le salaire, dans des limites conformes au besoin du capital, et la sourde pression des rapports économiques achève le despotisme du capitaliste sur le travailleur.»

(Capital XX/III Pléiade t. 1 pp.1194-95)

5.2.4. Comme nous l'avons vu, la valeur de la force de travail constitue dans la phase de soumission formelle la "base rationnelle et déclarée des syndicats". Or, avec la phase de soumission réelle, le mouvement de la valeur de la force de travail s'obscurcit et ne peut plus être saisi immédiatement ; seul le parti de classe est à même de dévoiler ce mouvement et d'en tirer toutes les conséquences pour l'action.

Il ne peut donc plus y avoir, au niveau du syndicat, de saisie consciente (de base déclarée) des 'mécanismes' fixant la valeur de la force de travail.

Dans les deux phases de la production capitaliste s'exprime la mystification suivante, inhérente au salariat : le salaire paraît être la rémunération de la "valeur du travail" alors qu'en fait il est le prix de la valeur de la force de travail. Cependant cette mystification se renforce avec la phase de soumission réelle car désormais le lien entre le travail productif et la plus-value est définitivement voilé ; le capital apparaît productif; le salariat s'est généralisé à l'ensemble de la société et n'est plus synonyme de production de plus-value (classes moyennes) etc. (cf. thèses 2 sur le fétichisme du capital). Quant au mouvement apparent de la valeur de la force de travail, il ne reflète plus du tout son mouvement réel.

Dans la phase formelle, la valeur de la force de travail est relativement constante, par conséquent le mouvement du salaire ne fait que traduire à travers ses oscillations la valeur de la force de travail. Une hausse du salaire implique obligatoirement une baisse des profits, et inversement, un des moyens pour accroître la production de plus-value est d'abaisser le salaire réel.

Ce mouvement est directement compréhensible pour les ouvriers, qui se regroupent justement dans les syndicats pour s'opposer aux attaques du capital. Il en va de même en ce qui concerne l'allongement de la journée de travail.

Par contre dans la phase de soumission réelle, avec l'accroissement de la productivité et de l'intensité du travail, le capital est à même d'augmenter le salaire réel de la classe ouvrière, tout en abaissant le salaire relatif, tout en augmentant le taux et la masse de la plus-value.

Ainsi le capital peut autoriser une hausse du salaire réel, et réduire la journée de travail, tout en augmentant la plus-value extorquée.

Ainsi sont renforcées les possibilités de la domination de classe, laquelle n'est possible qu'aussi longtemps seulement que les opprimés sont préservés de la misère la plus extrême." (Marx).

La bourgeoisie se trouve ainsi plus à même de s'assurer l'appui de la classe ouvrière, appui sans lequel elle ne peut pas gouverner. De plus le phénomène de constitution d'une aristocratie ouvrière prend une plus grande importance (cf. N°6).

Dans ce remarquable extrait que nous avons déjà cité dans notre numéro 6, Rosa Luxemburg montrait très bien comment la base du syndicat se trouve ainsi sapée :

"Le rôle personnel de l'exploiteur est visible quand il s'agit du salaire absolu, c'est-à-dire du niveau de vie réel. Une réduction de salaire qui entraîne un abaissement du niveau de vie réel des ouvriers est un attentat visible des capitalistes contre les travailleurs et ceux-ci y répondent aussitôt par la lutte là où existe un syndicat et, dans les cas favorables, ils l'empêchent. La baisse du salaire relatif s'opère sans la moindre intervention personnelle du capitaliste et contre elle les travailleurs n'ont pas de possibilité de lutte et de défense à l'intérieur du système salarial, c'est-à-dire sur le terrain de la production marchande. Contre le progrès technique de la production, contre les inventions, contre l'introduction des machines, contre la vapeur et l'électricité, contre les perfectionnements des transports, les ouvriers ne peuvent pas lutter. Or, l'action de ces progrès sur le salaire relatif des ouvriers résulte automatiquement de la production marchande et du caractère de marchandise de la force de travail.

C'est pourquoi les syndicats les plus puissants sont impuissants contre cette tendance à la baisse rapide du salaire relatif. La lutte contre la baisse du salaire relatif est la lutte contre le caractère de marchandise de la force de travail, contre la production capitaliste tout entière. La lutte contre la chute du salaire relatif n'est plus une lutte sur le terrain de l'économie marchande, mais un assaut révolutionnaire contre cette économie, c'est le mouvement socialiste du prolétariat. »

D'où les sympathies de la classe capitaliste pour les syndicats qu'elle avait d'abord combattus furieusement, une fois que la lutte socialiste peut commencer et dans la mesure où les syndicats se laissent opposer au socialisme. En France, les luttes ouvrières pour l'obtention du droit de coalition ont été vaines jusque dans les années 1870 et les syndicats étaient poursuivis et frappés de sanctions draconiennes. Cependant, peu après que la Commune eut inspiré à la bourgeoisie une peur panique du spectre rouge, un brusque changement s'opéra dans l'opinion publique. L'organe du président Gambetta, La République Française, et tout le parti régnant des "républicains rassasiés", commencent à encourager le mouvement syndical, à faire pour lui une active propagande. Aux ouvriers anglais, on citait en exemple au début du XIX^e siècle la sobriété des ouvriers allemands; c'est au contraire l'ouvrier anglais, non pas sobre mais "avide", le trade-unioniste mangeur de bifteck, que l'on recommande comme modèle à l'ouvrier allemand. Tant il est vrai que pour la bourgeoisie la lutte la plus acharnée, pour l'augmentation du salaire absolu est une vètille inoffensive par rapport à l'attentat contre le saint des saints, contre la loi du capitalisme qui tend à une baisse continue du salaire relatif."

(Introduction à l'économie politique pp.282-83)

5.2.5. Durant toute la phase de soumission formelle, le syndicat devait constituer un moment important dans le passage au communisme, en unifiant la classe ouvrière vis-à-vis du capital. Ainsi le syndicat permettait le parachèvement de la constitution de la classe-en-soi et de plus, sous la direction du parti de classe pouvait permettre la constitution de la classe-en-soi et pour-soi. Or, cette fonction qui est une des plus importantes du syndicat a été détruite par le passage à la phase de soumission réelle, le capital ayant désormais réalisé pour lui-même cette unification de la classe ouvrière (création de l'ouvrier collectif etc.).

Donc, si pour le parti de classe, le syndicat constituait une médiation nécessaire pour le passage au communisme, en favorisant l'unification de la classe en soi, comme prélude à son unification en soi et pour soi (ceci avant comme après la révolution), par contre l'unification de la classe pour le capital supprime l'utilité des syndicats en tant que médiation vers le communisme.

En créant le marché mondial, en développant l'ouvrier collectif, le mode de production capitaliste lui-même a créé les bases pour l'émergence de ces "hommes universellement développés, universellement préparés et sachant tout faire" dont parlait Lénine dans "La Maladie infantile", et dont le syndicat devait favoriser l'émergence. Désormais, la réalisation de la Gemeinwesen (Communauté) humaine n'a plus besoin de la médiation du syndicat.

5.2.6. A partir de 1850, le communisme est possible, même si ce n'est qu'en Angleterre qu'existe la phase de soumission réelle. Par conséquent, sous la direction d'un parti communiste à l'échelle internationale, les luttes de l'ensemble du prolétariat sont dirigées vers le communisme.

Toutefois, la stratégie révolutionnaire dans la plupart des pays, empruntait encore les voies de la révolution double.

La dialectique de l'histoire laissait au MPC une possibilité historique de développement (passage à la phase réelle), et c'est pour une bonne part la lutte ouvrière qui a favorisé ce passage en obligeant le capital à se lancer dans la production de la plus-value relative. Si le résultat du mouvement historique a été que la lutte du prolétariat a indirectement favorisé la généralisation de la phase de soumission réelle, ce n'était aucunement là son but.

En effet le prolétariat, dès qu'il existe, lutte pour le communisme. Dès les premiers mouvements du prolétariat, celui-ci manifestait une tendance à revendiquer son but

historique, la reconquête de la Gemeinwesen; seulement, tant que l'on se trouve dans la phase formelle, les conditions matérielles et historiques, n'étant pas mûres, ne permettaient pas que cette revendication s'exprime de manière pure et consciente.

C'est pourquoi dans la phase de soumission formelle, on a un communisme entaché de réminiscences religieuses (Münzer 1525), politiques égalitaristes (Babeuf 1793) ou utopiques (Fourier, Saint-Simon). Ce n'est que lorsque les conditions objectives sont réunies (aux alentours des années 1850 en Angleterre), que peut s'exprimer dans toute sa pureté le programme communiste.

Par la suite, alors même que les bases du communisme existent déjà, le capital a encore à généraliser la phase réelle dans les autres aires. C'est au cours de ce procès que se réalise l'élimination de la base prolétarienne des syndicats et leur intégration, leurs limites se manifestant en Angleterre plus tôt qu'ailleurs.

5.2.7. Dès lors que se réalisent les superstructures propres à la phase de soumission réelle du travail au capital, le syndicat cesse d'être un organe prolétarien et s'affirme comme organe du capital¹⁷. Toutefois cette intégration n'a pu s'accomplir qu'au travers de la crise violente ouverte par la première guerre mondiale.

Par conséquent, les communistes n'ont plus à conquérir les syndicats, et la dictature du prolétariat devra prendre les mesures nécessaires pour les détruire en tant qu'organes du capital.

¹⁷ Nous avons vu plus en détail le rôle du syndicat en ce qui concerne le maintien du salaire de la classe ouvrière au-dessous de la valeur de la force de travail, son rôle dans la rationalisation du capital etc. dans le numéro 6 pp.29-31.

6. Etat et démocratie dans les deux phases

"Tant qu'il y aura l'Etat il n'y aura pas de liberté, quand il y aura la liberté, il n'y aura plus d'Etat. » (Lénine)

6.1 Introduction

6.1.1. A partir de la dissolution des communautés primitives, pour chaque époque historique le procès de production et de reproduction de la vie matérielle engendre des superstructures de force et de conscience correspondantes. A chaque mode de production répond un type d'Etat qui, en tant que superstructure de force vient étayer et renforcer la domination de ce mode de production : en d'autres termes l'Etat est l'instrument de la classe qui se trouve dans une situation dominante au sein de rapports de production déterminés.

6.1.2. Avec la montée de la classe bourgeoise, qui assoit son pouvoir au sein de la société civile en disposant peu à peu des moyens et des conditions de la production, se manifeste la nécessité de s'emparer du pouvoir politique, afin de balayer tous les obstacles à son émancipation et à celle des forces productives capitalistes. D'où la nécessité pour elle de s'affirmer définitivement comme classe dominante, de forger un Etat qui soit le véritable instrument de sa domination de classe.

Comme nous allons le voir, c'est à travers les deux phases de la production capitaliste que celle-ci engendre la forme d'Etat qui lui est adéquate.

6.2 Genèse

6.2.1. Historiquement, l'Etat n'apparaît que lorsque les communautés primitives ont été dissoutes et que l'antique unité de l'espèce humaine a fait place à la division de la société en classes et à l'atomisation de l'espèce en individus. Lorsque l'humanité ne connaissait ni propriété privée, ni division du travail, ni antagonismes sociaux liés aux classes, il n'existait pas de base pour l'apparition d'un organe chargé de régler les affaires communes. La communauté assurant la gestion de celles-ci d'une manière immédiatement collective. De la même manière la société de cette époque ne connaissait pas non plus la démocratie.

"L'Etat n'existe donc pas de toute éternité. Il y a eu des sociétés qui se sont tirées d'affaire sans lui, qui n'avaient aucune idée de l'Etat et du pouvoir d'Etat. A un certain stade du développement économique, qui était nécessairement lié à la division de la société en classes, cette division fit de l'Etat une nécessité."

(Engels. Origine de la famille p.181. Editions sociales)

6.2.2. Il a été souvent affirmé qu'au commencement de la vie de notre espèce, au stade des communautés primitives, il y avait des germes de démocratie, certains parlent même de formes. Or, en disant cela, on ne comprend pas que les germes de la forme supérieure peuvent se manifester sporadiquement dans la forme inférieure. La "démocratie" dont il est question apparaissait dans des circonstances bien définies. Celles-ci une fois révolues, il y avait retour à l'ancien mode d'organisation, exemple la démocratie militaire à ses débuts. Quand le besoin s'en faisait sentir, l'élection du chef se faisait à un moment précis et en vue de certaines opérations. Celles-ci accomplies, le chef était réabsorbé au sein de la communauté. Il ne s'en autonomisait pas. La "démocratie" qui se manifestait temporairement était résorbée. La démocratie ne peut réellement se manifester qu'à partir du moment où les hommes ont été totalement divisés et que le cordon ombilical les unissant à la communauté a été coupé, c'est-à-dire quand il y a des individus.

6.2.3. Toutes les sociétés ultérieures, une fois cette unité primitive rompue connurent l'existence de l'Etat, dont les formes varient historiquement. Dans la société bourgeoise développée, l'Etat se trouve pleinement réalisé. L'examen de toutes ses formes et variantes n'a pas sa place ici. Le lecteur se rapportera aux travaux classiques du communisme, Engels, Bordiga... A partir du moment où les formes sociales qui se succèdent sont toutes historiquement des sociétés de classes, elles ont toutes besoin de l'Etat, et celui-ci y est l'organe du pouvoir de la classe dominante.

"L'Etat n'est donc pas un pouvoir imposé du dehors à la société ; il n'est pas davantage la "réalité de l'idée morale", "l'image et la réalité de la raison" comme le prétend Hegel ; il est bien plutôt un produit de la société à un stade déterminé de son développement ; il est l'aveu que cette société s'empêtre dans une insoluble contradiction avec elle-même, s'étant scindée en oppositions inconciliables qu'elle est impuissante à conjurer. Mais pour que les antagonistes, les classes aux intérêts économiques opposés ne se consomment pas, elles et la société, en une lutte stérile, le besoin s'impose d'un pouvoir qui, placé en apparence au-dessus de la société, doit estomper le conflit, le maintenir dans les limites de l'ordre ; et ce pouvoir, né de la société mais qui se place au-dessus d'elle et lui devient de plus en plus étranger c'est l'Etat (...) Comme l'Etat est né du besoin de réfréner les oppositions de classe, mais comme il est né en même temps au milieu du conflit de ces classes, il est, dans la règle, l'Etat de la classe la plus puissante, de celle qui domine au point de vue économique et qui, grâce à lui, devient aussi classe politiquement dominante et acquiert ainsi de nouveaux moyens pour mater et exploiter la classe opprimée. » (Engels, idem, p.180)

6.3 Les bases contradictoires de l'Etat bourgeois

6.3.1. Dès le départ, l'Etat repose sur une contradiction : il est l'instrument de la classe dominante, mais en même temps il se présente comme un organisme au-dessus des classes, représentant l'ensemble de la société, arbitrant et contrôlant le conflit de classes. Né sur la base d'une société séparée et divisée, c'est le seul organe qui puisse prétendre incarner l'universalité, la communauté, d'où une mystification inhérente à l'Etat en général, que la forme particulière de l'Etat bourgeois pousse à son paroxysme.

6.3.2. La bourgeoisie, qui possédait déjà une puissance de fait au sein de la société féodale (puissance conférée par l'argent, la propriété des moyens de production), avait à faire reconnaître en droit cette supériorité sociale. D'où pour elle la nécessité de faire cesser son isolement vis-à-vis de l'Etat, de conquérir le pouvoir politique. On peut dire que c'est là la manière dont se pose pour la bourgeoisie le problème de la communauté. Théoriquement et pratiquement, ce qui se posait pour la bourgeoisie au XVIIIe siècle, alors que s'achève le mouvement d'expropriation des hommes et la dissolution des derniers vestiges de communauté naturelle, c'est le problème de remplacer la communauté disparue. Tout mouvement social s'est trouvé confronté à cette exigence de réappropriation de l'être humain, mais seul le prolétariat se trouve historiquement placé dans les conditions adéquates pour la satisfaire. La bourgeoisie, elle, n'avait que des solutions politiques, constitutionnelles. Elle possédait un être social, il lui manquait un être politique. D'où le fait qu'elle voit tout sous l'angle politique et la caractérisation de la révolution bourgeoise comme une "révolution-sociale à âme politique". Dans la mesure où la bourgeoisie détruisait les anciens rapports sociaux précapitalistes et en généralisait de nouveaux (rapports de production capitalistes), elle accomplissait une gigantesque oeuvre révolutionnaire, d'ailleurs saluée par les théoriciens communistes (cf. Manifeste). Mais dans la mesure où la bourgeoisie avait à instaurer et à faire reconnaître une nouvelle forme de domination, il lui fallait trouver une forme politique adéquate au contenu social de son activité : instaurer une nouvelle forme d'Etat. En d'autres termes la communauté que revendiquait la bourgeoisie

était une communauté politique, celle-ci devant favoriser la pleine réalisation de la communauté du capital. C'est-à-dire que désormais toutes les forces vitales du prolétariat, donc de l'espèce humaine se retournent contre lui sous la forme du capital, valeur en procès qui cherche à se valoriser au maximum, et dont la communion inhumaine constitue le lien unissant et développant l'espèce sous la forme contradictoire et monstrueuse de la communauté du capital.

6.3.3. Au jeune hégélien Arnold Ruge, qui prophétisait l'étouffement de toute émeute qui éclate dans "l'isolement funeste des hommes de l'être collectif" (Gemeinwesen), Marx répondait en 1842 que toute émeute sociale éclate dans cet isolement, puisqu'elle vise précisément à y mettre fin. Cela ne signifie rien si l'on ne précise pas la nature de l'être collectif dont on parle. Pour la bourgeoisie il s'agit de s'approprier une Gemeinwesen politique, de mettre fin à l'isolement vis-à-vis de la sphère politique, vis-à-vis de l'Etat. Aussi Marx réplique-t-il à Ruge :

"L'âme politique d'une révolution consiste dans la tendance des classes sans influence politique de supprimer leur isolement vis-à-vis de l'Être de l'Etat et du pouvoir. Leur point de vue est celui de l'Etat, d'une totalité abstraite qui n'existe que par la séparation de la vie réelle, qui serait impensable sans la contradiction organisée entre l'idée générale et l'existence individuelle de l'homme. Conformément à sa nature limitée et ambiguë une révolution à âme politique organise donc une sphère dominante dans la société aux dépens de la société."

(Marx - « Roi de Prusse et réforme sociale » Ed. Spartacus. p.89).

6.3.4. Ainsi la lutte de la classe bourgeoise pour son émancipation, faussement présentée comme une lutte libérant universellement l'humanité, n'aboutit qu'à rétablir une nouvelle forme de domination de classe. Avec la société bourgeoise se réalise la séparation radicale entre la sphère particulière et la sphère universelle. Là, dans le mode de production capitaliste s'effectue le triomphe de l'intérêt égoïste¹⁸, l'ultime destruction de tout vestige de communauté naturelle, mais sans le surgissement d'une libre communauté des hommes fraternellement unis entre eux.

Au contraire c'est le capital qui tente de se poser comme communauté, comme principe unificateur alors qu'il implique la séparation de la société en classes. Il s'effectue une socialisation négative puisque les hommes se trouvent unifiés par un principe qui n'est pas un principe humain, mais un principe capitaliste : la valeur, l'argent, le capital. La vie des hommes, leurs rapports sociaux dans la société civile, sont entièrement déterminés par le capital. Comme nous l'avons déjà vu (cf. Communisme ou Civilisation N°3, 1977), à partir du moment où la communauté est détruite et l'espèce atomisée en individus, ceux-ci apparaissent comme des personnages indépendants et isolés, laissant croire que le mouvement social s'effectue de manière non déterminée, au gré du hasard et de la volonté des individus. En fait, comme le montre Marx dans *l'Urtext*¹⁹ l'interdépendance des individus se renforce avec le développement historique, et le mouvement social s'impose aux individus comme une force supérieure. Dans la mesure où en même temps se renforce l'apparence d'autonomie et d'indépendance des individus, la contradiction entre individu et espèce se reflète dans la contradiction entre l'idéologie bourgeoise du libre-arbitre, l'apologie de l'initiative privée etc., et la réalité du capital où celui-ci impose les lois de son développement aux classes qui composent la société. Le capital unifie mais

¹⁸ "Elle (la bourgeoisie NDR) a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité à quatre sous dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a fait de la dignité personnelle une simple valeur d'échange et, à la place des nombreuses libertés si chèrement acquises, elle a substitué l'unique et impitoyable liberté du commerce. En un mot, à la place de l'exploitation que masquaient les illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation ouverte, éhontée, directe, aride." (Manifeste)

¹⁹ Il s'agit de du texte des Grundrisse sur les formes de production primitives.

contradictoirement, sous la forme de la séparation²⁰. Notre doctrine a d'emblée escompté l'éclatement définitif de la contradiction devenue intenable en disant que les forces productives sont devenues trop importantes pour des rapports de production trop étroits. Les forces du communisme sont déjà à l'oeuvre au sein même de la société bourgeoise, et la révolution communiste est l'acte de violence qui permettra d'infléchir ces forces dans un sens purement communiste, en supprimant l'entrave des rapports sociaux capitalistes.

6.3.5. Le capital triomphe dans la sphère privée, dans la vie civile. Au-dessus de cette sphère privée, l'Etat apparaît comme le principe unificateur par excellence, l'organe où se réalise l'essence sociale de l'homme, bref comme une pseudo communauté. L'Etat, dit Marx dans « L'Idéologie Allemande », est une communauté illusoire.

« D'après son essence, l'Etat politique parfait est la vie générique de l'homme par opposition à sa vie matérielle. Dans la société civile toutes les conditions de cette vie égoïste subsistent en-dehors de la sphère de l'Etat, mais comme caractères propres à la société civile. Là où l'Etat politique a atteint son développement véritable, l'homme mène une double existence, non seulement dans la pensée, dans sa conscience, mais dans la réalité, dans la vie une existence céleste et une existence terrestre : la vie au sein de la communauté politique, où il se considère comme être communautaire, la vie dans la société civile, où il exerce son activité comme homme privé où il considère les autres hommes comme des moyens, où il se rabaisse lui-même au rang de moyen et devient le jouet de puissances étrangères."

(La question Juive, éd. Aubier p.75)

6.3.6. Nous avons donc une communauté réelle, formée par l'absorption des forces vitales du prolétariat par le capital : la communauté du capital. Ce dernier tend à imposer sa domination tentaculaire sur la société tout entière. Au sein de cette société règne l'intérêt égoïste, apparemment l'homme vit et agit dans la plus parfaite autonomie et indépendance par rapport à ses semblables. Produit de cette société, l'Etat apparaît comme une pseudo communauté, une communauté illusoire, le lieu où s'estompent les différences de classe et où les individus en tant que citoyens se trouvent unis dans une même sphère, tout comme dans la religion.

6.3.7. Le prolétariat est exclu de toute communauté, c'est-à-dire qu'il est exclu aussi de la communauté politique qu'est l'Etat. Ce dernier ne reconnaît pas d'existence politique aux classes, et donc pas au prolétariat. Le prolétariat se dresse en tant que classe contre la bourgeoisie (donc contre l'Etat), lorsqu'il est organisé en parti communiste, lequel préfigure la communauté humaine. En tant qu'il est révolutionnaire donc, le prolétariat oppose sa propre communauté à la communauté du capital. Inversement, en tant qu'il est soumis à la communauté du capital, dans les périodes de contre-révolution, le prolétariat cesse d'exister comme classe révolutionnaire.

6.3.8. Cette situation particulière du prolétariat a des conséquences précises sur la nature de son activité révolutionnaire : celle-ci n'est pas une activité politique au sens traditionnel du terme. Le Prolétariat n'a pas à chercher à s'insérer dans la société, à se faire admettre par elle, mais à la détruire de fond en comble. De même (thèse qui fut amplement renforcée et démontrée au cours de la Commune de Paris), le prolétariat révolutionnaire n'a pas à prendre telle quelle la machine d'Etat et à la faire "fonctionner pour son propre compte," mais à la briser.

²⁰ cf. Hegel : "Le seul intérêt de la raison est de dépasser de tels contraires figés. Cet intérêt de la raison n'a pas pour sens de s'opposer en général à l'opposition et à la limitation ; car l'évolution nécessaire est un facteur de la vie qui se forme dans l'opposition éternelle : la totalité, dans la vie la plus intense, n'est possible que par le rétablissement à partir de la séparation la plus intense." (Différence des Systèmes de Fichte et de Schelling).

6.3.9. A partir de cette situation réelle du prolétariat face à l'Etat, on peut distinguer deux positions théoriques divergentes : l'une pour qui l'émancipation du prolétariat est celle qui fait cesser cette exclusion vis-à-vis de l'Etat, et l'autre pour qui ce n'est pas sur le terrain de l'émancipation politique, qui n'est pas le sien, mais sur celui de l'émancipation humaine, que doit agir le prolétariat.

6.3.10. La première position - avant d'être érigée en principe par les courants réformiste puis opportuniste stalinien - a été défendue par les jeunes hégéliens (Ruge, Bauer...) et attaquée très tôt par Marx, dans ses polémiques contre ce courant. Dans la mesure où Marx dit par ailleurs qu'une des premières tâches était de détruire le monstre hégélien (pour qui la théorie de l'Etat occupe une grande place, sinon la place majeure), on comprend que les textes dits "de jeunesse" accordent une grande importance à la question de l'Etat. Il est donc faux de dire que Marx n'a "rien écrit sur l'Etat" et que d'autres (Lénine par exemple) seraient venus compléter sur ce point une théorie déficiente. L'importance au contraire de textes comme "La Question Juive", "Roi de Prusse et réforme sociale", "Critique moralisante et morale critique" ou "Critique de la philosophie du droit Hégélien", tous écrits dans les années 1842-44 est qu'à bien des égards ils liquident le problème de l'Etat. Par ailleurs, toutes ces positions furent confirmées historiquement par la suite, et commentées dans des textes comme "Le 18 Brumaire", "La guerre civile en France", les "Luttes de classes en France" etc. Il y a dans l'oeuvre communiste tous les éléments nécessaires pour mener à bien la critique exhaustive de cette sphère aliénée, de cette "communauté illusoire qu'est l'Etat. Nul doute que tous ces éléments épars auraient été rassemblés en un "tout artistique" dans le volume prévu sur l'Etat de "L'Economie" en 6 livres²¹. C'est toujours là un travail de parti que le prolétariat révolutionnaire devra effectuer.

6.4 L'Etat dans la phase de soumission formelle du travail au capital

6.4.1. Nous définissons la phase de soumission formelle du travail au capital comme l'époque où le MPC a encore à parachever sa domination sur l'ensemble de la société et où il lutte pour balayer définitivement les résidus des formes de production antérieures. Pour hâter cette destruction, pour précipiter un développement que le seul mouvement historique "spontané" n'accomplirait que dans un temps beaucoup plus long, la classe bourgeoise, dans cette phase, a systématiquement recours à l'intervention de l'Etat.

6.4.2. Reprenant les principaux enseignements de notre théorie de parti nous avons montré dans la première partie de ce travail que le capital ne crée rien, "n'accumule" rien, mais qu'il sépare les éléments préexistants du procès de production (le travailleur, la terre, les instruments de production) pour les réunir ensuite sous sa férule, les soumettre à son organisation. Dans ce mouvement, la bourgeoisie ne peut se passer de l'aide de l'Etat, qui lui est indispensable pour :

- briser les rapports sociaux pré-capitalistes ;
- achever la séparation du travailleur d'avec la terre et les moyens de production ;
- briser la résistance des couches sociales jusque-là dominantes (noblesse) ;
- discipliner et forger par la terreur le prolétariat naissant ;
- ouvrir de nouveaux champs à l'expansion du capital (protectionnisme, colonialisme etc.) ;
- Favoriser la constitution d'un marché national, cadre dans lequel l'activité de la

²¹ Le plan du livre sur l'Etat est le suivant : "Synthèse de la société bourgeoise sous la forme de l'Etat ; l'Etat considéré en lui-même ; les classes "improductives" ; impôts ; dette publique ; crédit public ; la population ; les colonies ; émigration." (Karl Marx Oeuvres, La Pléiade, T.I, p.XCIV).

société bourgeoise peut s'épanouir pleinement.

"Décentralisée dans les deux sens, vertical et horizontal, l'organisation de la société et de l'Etat féodal constitue un obstacle pour la poussée bourgeoise tendant vers la formation de la nation unitaire moderne. D'une part en effet les "ordres" reconnus ont chacun leur propre droit et excluent jusqu'à un certain point les rapports sociaux avec l'extérieur, si bien qu'ils forment pour ainsi dire autant de nations autonomes ; d'autre part, les districts féodaux fonctionnent eux aussi en économie fermée, y compris en ce qui concerne la force de travail humaine, et font des groupes de travailleurs serfs autant de petites nations assujetties."

(Bordiga, Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste, Iskra, p.93)

6.4.3. La "question politique" est toujours déterminée par la question sociale. Or la question sociale, pour la bourgeoisie montante, c'était la question de la propriété.

"Au cours de la révolution anglaise comme de la révolution française la question de la propriété c'était : faire prévaloir la libre concurrence et supprimer toutes les conditions féodales de la propriété telles que le pouvoir des seigneurs sur la terre, les corporations, les monopoles etc. qui, pour l'industrie accrue du XVI^e au XVIII^e siècle, étaient devenues autant d'entraves."

(Marx. Critique moralisante et morale critique)

6.4.4. Comme le montrait Engels contre Dühring, ce n'est pas la violence en tant que telle qui peut contribuer à créer un tel état de choses, mais au contraire c'est le mouvement historique qui en pose les bases dans la réalité matérielle, et la violence (l'Etat) ne peut que contribuer à l'accomplir, à la réaliser²². Ainsi la valeur, l'argent, le capital exercent leur action dissolvante sur l'économie patriarcale, sur les rapports de production féodaux, contribuant à briser l'antique unité de l'homme avec la terre, les moyens de production etc. L'Etat, en tant que superstructure de force, intervient pour redoubler le mouvement qui s'exerce dans la base matérielle, pour le renforcer, le canaliser dans la direction voulue, l'accélérer, le radicaliser.

6.4.5. Dans la phase de soumission formelle du travail au capital, la bourgeoisie ne peut se passer d'une intervention constante de l'Etat. Il faut donc qu'elle s'empare de celui-ci pour disposer d'un instrument qui lui fraye le chemin, qui facilite son émancipation et sa constitution en classe dominante.

Pour s'emparer de l'Etat, la classe bourgeoise dispose de la plus dissolvante des armes : l'argent.

"(...) les serfs ont acheté leur liberté; les communes ont acheté les droits municipaux; les bourgeois, par le commerce et l'industrie ont, d'une part soutiré l'argent des poches des seigneurs féodaux dont ils ont fait, en outre, la propriété foncière se volatiliser en traites, et ils ont, d'autre part, aidé la monarchie absolue, à triompher des grands seigneurs féodaux minés de la sorte et lui ont acheté leurs privilèges, tout comme ils ont par la suite exploité les crises financières de la monarchie absolue etc. etc. grâce au système de la dette publique - produit de l'industrie moderne et du commerce moderne - les monarchies les plus absolues sont tombées sous la dépendance des barons de la finance ; dans les relations internationales des peuples, le monopole industriel se transforme immédiatement en suprématie politique ; et c'est grâce à lui que les princes de la Sainte-Alliance ne furent, dans la "guerre de l'indépendance allemande", que des lansquenets à la solde de l'Angleterre etc.." (Critique moralisante et morale critique, éd. Spartacus p.102)

²² Bien sûr, il peut arriver que l'Etat tente de s'opposer à ce développement historique, mais dans ce cas, tôt ou tard, c'est ce dernier qui imposera sa loi. Dans tous les cas il n'y a pas une action mécanique unilatérale de la base matérielle sur l'Etat, celui-ci agit également sur les conditions historiques.

6.4.6. L'expression adéquate de cette puissance de la bourgeoisie, qui n'avait pas encore conquis réellement le pouvoir politique, et alors que la vieille organisation féodale et les forces qui la soutiennent étaient en train de sombrer, c'est la monarchie absolue.

"Le pouvoir centralisé de l'Etat, avec ses organes, partout présents : armée permanente, police bureaucratie, clergé et magistrature, organes façonnés selon un plan de division systématique et hiérarchique du travail, date de l'époque de la monarchie absolue, où il servait à la société bourgeoise naissante d'arme puissante dans ses luttes contre le féodalisme. Cependant, son développement restait entravé par toutes sortes de décombres moyenâgeux, prérogatives des seigneurs et des nobles, privilèges locaux, monopoles municipaux et corporatifs, et constitutions provinciales. Le gigantesque coup de balai de la révolution française du XVIII^e siècle emporta tous ces restes des temps révolus, débarrassant ainsi du même coup, le substrat social des derniers obstacles s'opposant à la superstructure de l'édifice de l'Etat moderne."

(Marx. La guerre civile en France, Editions sociales, p.60)

6.4.7. Ainsi la classe bourgeoise disposait-elle déjà d'un instrument (même si le pouvoir royal de l'époque n'est pas l'Etat bourgeois) dont la grande mission civilisatrice est la centralisation, rupture radicale avec le féodalisme dont le maître mot est "localisme". Dotée de cet Etat, la bourgeoisie pouvait utiliser pour favoriser systématiquement l'accumulation du capital.

On prend des mesures protectionnistes pour protéger les industries naissantes; on interdit l'émigration des travailleurs qualifiés et inversement on en favorise l'immigration. En Angleterre, l'Etat intervient pour faciliter le mouvement des "enclosures" (clôture des terres communales), permettant à ce dernier de prendre sa véritable ampleur à partir du XVIII^e siècle. En France, l'Etat favorise la constitution des premières grandes manufactures. On unifie par la force les provinces sous la férule de l'Etat central, permettant ainsi la libre circulation des marchandises et de l'argent. On fixe le cours des monnaies. On empêche la concurrence étrangère de se manifester en ruinant les industries des autres pays, comme l'Angleterre le fit pour l'Irlande. Là où les nécessités de la concentration du capital excèdent les possibilités des capitalistes, l'Etat intervient pour accorder des subsides aux chefs d'industrie. (C'est le cas en France du temps de Colbert, cf. Marx. Capital 1,3,XI p.845 Pléiade t. I).

6.4.8. Partout, l'Etat intervient au cours de l'accumulation primitive et de la phase de soumission formelle, pour briser et discipliner la classe ouvrière naissante. Lors de l'expropriation de la population des campagnes on assista à la généralisation du vagabondage, de la mendicité etc. puisque "la création du prolétariat sans feu ni lieu (...) allait nécessairement plus vite que son absorption par les manufactures naissantes." (Capital 1,8)

L'assassinat, la torture et toutes les formes possibles de la force physique brutale furent employés contre les vagabonds, les anciens serfs, paysans libres, petits artisans des villes, pour en faire des prolétaires. Ainsi, bien avant que le capital lui-même, au travers du machinisme, n'impose sa discipline à la classe ouvrière, il la brisa par la violence politique et le terrorisme. C'est également l'Etat qui se charge d'aggraver les conditions d'exploitation de la classe ouvrière, en créant et maintenant une surpopulation absolue, comme nous l'avons déjà vu; en abaissant le salaire; en édictant des lois visant à allonger la journée de travail.

6.4.9. Il vient un moment où la séparation de la bourgeoisie d'avec l'Etat devient intenable. Il lui faut réaliser l'adéquation entre son être social et son être politique dont nous parlions plus haut. Même la pression qu'elle exerce sur la monarchie et grâce à laquelle celle-ci favorise l'expansion historique du MPC n'est plus suffisante. Il faut que la bourgeoisie elle-même prenne les rênes du pouvoir politique, se forge son propre Etat.

"Lorsque les conditions de vie matérielles de la société se sont suffisamment développées pour faire de la modification de sa forme politique officielle une nécessité vitale, toute la physionomie de la vieille puissance politique se transforme. C'est ainsi que la monarchie absolue, au lieu de centraliser, ce qui constituait sa véritable action civilisatrice, essaie alors de décentraliser. Issue de la défaite des castes féodales, à la destruction desquelles elle prend elle-même la part la plus active, elle tâche de sauvegarder au moins l'apparence des distinctions féodales. Alors que précédemment elle favorisait le commerce et l'industrie en même temps que l'essor de la classe bourgeoise, comme autant de conditions nécessaires de la puissance nationale aussi bien que de sa propre splendeur, la monarchie absolue fait partout obstacle au commerce et à l'industrie, devenus des armes de plus en plus dangereuses entre les mains d'une bourgeoisie déjà puissante. De la ville, berceau de son élèvement, elle jette un regard anxieux et affaibli sur la campagne fertilisée par les cadavres de ses anciens et gigantesques adversaires."
(Critique moralisante et morale critique. P.III)

6.5 La révolution bourgeoise et l'Etat

6.5.1. En ce qui concerne la révolution bourgeoise, on ne peut séparer la conquête de l'Etat par la bourgeoisie de la formation de l'Etat national. Comme le rappelait Bordiga, la bourgeoisie n'impose pas la domination mondiale du système de production dont elle est porteuse au moyen d'une révolution mondiale, mais grâce à une série de révolutions nationales, dont le but est l'implantation de la société bourgeoise, suivant des cycles qui varient selon les aires et les époques historiques.

6.5.2. C'est tout au long de la dynamique précise et complexe de ces luttes bourgeoises pour l'implantation et la réalisation de l'Etat bourgeois national, que s'effectue la démarcation du prolétariat d'avec la revendication bourgeoise de l'Etat national, cycle au cours duquel le prolétariat, loin de dédaigner les luttes et mouvements nationaux, les appuie afin de pouvoir mener de manière nette et claire sa propre lutte contre la classe dominante et son Etat.

6.5.3. En ce qui concerne l'Europe occidentale²³ les temps forts de ce cycle sont marqués par les dates suivantes : 1648 Angleterre ; 1789, 1830, 1848 France ; 1871 Allemagne, Italie. Les révolutions anglaise (1648) et française (1789), apparaissent comme figures-type de la révolution bourgeoise, dans le sens où elles contribuèrent radicalement à instaurer un nouveau mode de production : le MPC. Dans la mesure où le prolétariat y intervient, c'est pour les radicaliser, en forcer le cours, et ainsi pousser au maximum la réalisation des conditions les plus aptes à l'expression de ses propres revendications.

"Dans les deux révolutions (anglaise et française NDR) la bourgeoisie était la classe qui se trouvait réellement à la tête du mouvement, dans les villes le prolétariat et les autres catégories sociales n'appartenant pas à la bourgeoisie, ou bien n'avaient pas des intérêts différents de ceux de la bourgeoisie, ou bien ne formaient pas encore de classes ou de fractions de classe ayant une évolution indépendante. Par conséquent, même là où elles s'opposaient à la bourgeoisie, comme par exemple de 1793 à 1794 en France, elles ne luttaient que pour faire triompher les intérêts de la bourgeoisie, quand bien même ce n'était pas à sa manière. Toute la Terreur en France ne fut rien

²³ Dans la mesure où notre tâche ici n'est que de rappeler quelques positions fondamentales concernant l'Etat et d'en tirer des enseignements concernant la périodisation du capital, nous n'utilisons que l'exemple historique de l'Europe. Pour le reste le lecteur se rapportera aux travaux de la gauche.

d'autre qu'une méthode plébéienne d'en finir avec les ennemis de la bourgeoisie, l'absolutisme, le féodalisme et l'esprit petit-bourgeois.

Les révolutions de 1648 et 1789 n'étaient pas des révolutions anglaise et française, c'étaient des révolutions de style européen. Elles n'étaient pas la victoire d'une classe déterminée de la société sur l'ancien système politique, mais la proclamation d'un système politique pour la nouvelle société européenne. Elles étaient le triomphe de la bourgeoisie, mais le triomphe de la bourgeoisie était alors le triomphe d'un nouveau système social, la victoire de la propriété bourgeoise sur la propriété féodale, du sentiment national sur le provincialisme, de la concurrence sur le corporatisme, du partage sur le majorat, de la domination du propriétaire de la terre sur la domination du propriétaire qui l'était grâce à la terre, des lumières sur la superstition, de la famille sur le nom, de l'industrie sur la paresse héroïque, du droit bourgeois sur les privilèges moyenâgeux. La révolution de 1648 était le triomphe du XVII^e siècle sur le XVI^e; la révolution de 1789 : la victoire du XVIII^e siècle sur le XVII^e. Ces révolutions exprimaient encore plus les besoins du monde d'alors que ceux des régions du monde où elles se produisaient, la France et l'Angleterre."

(Marx. La bourgeoisie et la contre-révolution. in. Nouv. Gazette Rhénane ES t.2, p.229.)

6.5.4. A partir du moment où la bourgeoisie, en tant que classe révolutionnaire, agit le drapeau de la démocratie politique, du libéralisme, comme guide d'action contre le féodalisme et les restes de formations sociales antérieures, détruisant les communautés fermées, îlots de production/consommation, prêchant l'unification du marché national et développant le marché mondial, le prolétariat lutte à son côté, combat parallèlement à la bourgeoisie, pour que celle-ci accomplisse le plus profondément possible sa tâche historique. Mais c'est dans le propre cours de la révolution bourgeoise que se manifeste "l'âme sociale" révolutionnaire du prolétariat, face à "l'âme politique" de la révolution bourgeoise. Dès le début donc, le prolétariat lutte contre la bourgeoisie.

6.5.5. La démocratie, qui atteint sa forme achevée dans l'Etat Républicain (République démocratique) est le cadre dans lequel les contradictions sociales du MPC sont poussées à leur paroxysme (cf. plus loin thèse 6.5.8.) et par conséquent, c'est dans la lutte de la classe prolétarienne pour la "question sociale"²⁴ que le prolétariat affronte la bourgeoisie en tant que classe distincte, revendiquant la véritable Communauté (Gemeinwesen) humaine, classe qui ne fait pas partie de et n'a rien à revendiquer dans l'abstraction de la Gemeinwesen politique bourgeoise. Au cours de cette lutte la classe bourgeoise tend à limiter son mouvement, capable de l'entraîner beaucoup trop loin et au cours duquel son système de domination risque d'être remis en cause. Ce faisant, la bourgeoisie se retourne contre le prolétariat.

"Le problème pour le prolétariat est de savoir ce qui lui procure le plus de moyens pour atteindre ses propres objectifs : l'actuel régime politique de domination de la bureaucratie ou le régime auquel aspirent les libéraux, un régime de domination bourgeoise. Il suffit de comparer la situation du prolétariat anglais, français et américain à celle du prolétariat allemand pour se convaincre que la domination de la

²⁴ Dans toute révolution bourgeoise surgit une aile radicale capable de poser (sinon de résoudre) la "question sociale" en des termes autres que ceux de la bourgeoisie qui, nous l'avons vu, n'est capable que de raisonner en termes politiques. "La première apparition d'un parti communiste réellement agissant se produit dans le cadre de la révolution bourgeoise, au moment où la monarchie constitutionnelle vient d'être mise de côté. Les républicains les plus conséquents en Angleterre, les niveleurs, en France Babeuf, Buonarroti etc.. sont les premiers qui aient proclamé ces "questions sociales". La Conspiration de Babeuf, écrite par son ami et compagnon Buonarroti montre comment les républicains ont puisé dans le "mouvement" historique l'idée qu'en se débarrassant de la question : Monarchie ou République, on n'avait pas encore résolu la moindre "question sociale" dans le sens du prolétariat.".(Critique moralisante...p.104)

bourgeoisie donne aux prolétaires des armes totalement nouvelles pour lutter contre cette même bourgeoisie et qu'elle le place aussi dans une situation totalement nouvelle : sa reconnaissance en tant que parti.(...)Le prolétariat ne peut naturellement pas montrer un quelconque intérêt pour les droits des différents ordres sociaux. Mais une Diète qui exigerait l'institution du jury, l'égalité de tous devant la loi, l'abolition des charges féodales, la liberté de presse et d'association et une véritable représentation populaire ; une Diète qui romprait pour toujours avec le passé et qui baserait ses exigences sur les besoins actuels et non sur les vieilles lois ; une telle Diète pourrait alors compter sur l'appui le plus énergique du prolétariat."

(Marx. "Le communisme du Rheinischer Beobachter" in_Deutsche Brusseler Zeitung. 12/9/1847)

6.5.6. L'un des épisodes historique qui illustre le mieux la dynamique de la lutte du prolétariat dans la révolution bourgeoise, et sa délimitation en tant que classe, et donc en tant que parti face à la classe bourgeoise et donc face à l'Etat bourgeois, c'est la révolution de 1848, au cours de laquelle furent tracées définitivement les grandes lignes du programme historique du prolétariat.

Pour la bourgeoisie française qui avait subi en 1815 une contre-révolution (la contre-révolution à l'égard du prolétariat date de 1795) se posait le problème de "refaire" ou plus exactement d'achever son cycle révolutionnaire. Tel avait été le motif de l'insurrection de 1830, qui n'aboutit qu'à donner le pouvoir à une fraction de la bourgeoisie, et encore pas à celle qui était la plus avancée historiquement. Sous la monarchie de Louis-Philippe régnaient la haute finance et les propriétaires fonciers.

Comme Marx et Engels l'ont démontré brillamment dans leurs écrits de parti d'alors²⁵ (1), la domination de la bourgeoisie dans son ensemble et notamment de la bourgeoisie industrielle était une nécessité historique, pour sortir la France de son état de sous-développement chronique et en faire, à l'égal de l'Angleterre, une véritable nation capitaliste. En d'autres termes, le passage à la phase de soumission réelle nécessitait, et un bouleversement dans la sphère de la production et une révolution des mécanismes politiques pour les rendre adéquats à cette transformation.

"Le développement du prolétariat industriel a pour condition générale le développement de la bourgeoisie industrielle. C'est seulement sous la domination de cette dernière que son existence prend une ampleur nationale lui permettant d'élever sa révolution au rang d'une révolution nationale; c'est seulement alors qu'il crée lui-même les moyens de production modernes qui deviennent autant de moyens de son affranchissement révolutionnaire. Seule, la domination de la bourgeoisie industrielle extirpe les racines matérielles de la société féodale et aplanit le seul terrain sur lequel une révolution prolétarienne est possible. L'industrie française est plus évoluée et la bourgeoisie française est plus développée au point de vue révolutionnaire que celle du reste du continent. Mais la révolution de Février n'était-elle pas directement dirigée contre l'aristocratie financière ? Le fait a prouvé que ce n'était pas la bourgeoisie industrielle qui régnait sur la France. La bourgeoisie industrielle ne peut régner que là où l'industrie moderne a modelé à sa manière tous les rapports de propriété, et l'industrie ne peut acquérir ce pouvoir que là où elle a conquis le marché mondial, car les frontières nationales ne suffisent pas à son développement. Or, l'industrie française ne reste en grande partie maîtresse du marché national que grâce à un système prohibitif soumis à des modifications plus ou moins grandes."

(Marx. Les luttes de classes en France, Editions sociales, p.50)

²⁵ Aucun révolutionnaire conséquent ne regretterait amèrement que personne aujourd'hui - et surtout pas les pénibles plumitifs du « courant révolutionnaire » qui fouillent désespérément la presse bourgeoise à la recherche "d'explications théoriques" des événements actuels - ne soit capable d'effectuer grâce à des travaux de parti l'équivalent des analyses que Marx et Engels produisaient des événements de leur temps.

Il fallait entre autres substituer au protectionnisme un véritable développement capitaliste autonome au niveau national, c'est-à-dire généraliser le passage à la phase de soumission réelle du travail au capital.

6.5.7. "La République de Février fit apparaître la domination bourgeoise dans toute sa netteté, en abattant la couronne derrière laquelle se dissimulait le capital." (idem.P.47)
Ce fut la Révolution de Février qui permit à la bourgeoisie de s'unifier et d'exercer sa domination en tant que classe, toutes fractions réunies (les antagonismes entre bourgeoisie industrielle et aristocratie foncière prenaient la forme d'affrontements politiques entre deux fractions royalistes).

"A la monarchie bourgeoise de Louis-Philippe ne peut succéder que la république bourgeoise. Cela veut dire que tandis que sous la monarchie c'était une partie restreinte de la bourgeoisie qui avait régné au nom du roi, c'est désormais l'ensemble de la bourgeoisie qui doit régner au nom du peuple."

(Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte, Editions sociales, p.23)

Ainsi la République Bourgeoise est-elle par excellence la forme de gouvernement de la classe bourgeoise tout entière, forme où la classe en tant que totalité trouve son unité par la fusion de ses différents moments, face au prolétariat. C'est au cours de ce mouvement historique que se réalise "l'alignement politique des classes" (Bordiga), en lutte : d'un coté la bourgeoisie dont l'Etat est le "comité de gestion" de l'autre le prolétariat, qui s'organise en parti politique pour renverser l'Etat bourgeois.

6.5.8. La réalisation même de la République démocratique bourgeoise impose la partition politique définitive entre les deux adversaires la bourgeoisie et le prolétariat. Comme l'exprime Marx, c'est dialectiquement le prolétariat lui même qui pousse à la réalisation de cette partition en "faisant surgir une contre-révolution compacte, puissante en se créant un adversaire et en le combattant". C'est ainsi que "le parti de la subversion a pu enfin devenir un parti vraiment révolutionnaire." (Luttes de classes en France p.37). Ainsi se vérifie une fois encore le fait que l'action même du prolétariat oblige la bourgeoisie à réaliser sa mission²⁶, tout comme c'est le prolétariat qui, engageant la lutte contre le capital oblige celui-ci à réaliser sa domination adéquate sur la société en forçant le passage à la phase de soumission réelle du travail au capital.

6.5.9. Dès lors que la polarisation des deux classes adverses est pleinement effectuée, que l'Etat bourgeois s'est consolidé face à son ennemi prolétarien, qui reste seul en lice une fois éliminés les résidus des forces qui s'opposaient à l'introduction du MPC, il n'y a plus de place pour une alliance quelconque entre la bourgeoisie et le prolétariat. Quiconque en propose la pérennité est un traître. Dès lors, il n'y a de place que pour l'affrontement radical, définitif entre les deux camps. C'est contre la république démocratique que le prolétariat prit les armes en juin 1848. Il fut battu, mais au cours de cette défaite, il a démontré les armes à la main ce qu'était et ce que devait être l'authentique combat du prolétariat contre la domination bourgeoise sous toutes ses formes.

"Ce fut la bourgeoisie qui contra le prolétariat de Paris à l'insurrection de Juin. De là son arrêt de condamnation. Ses besoins immédiats, avoués, ne le poussaient pas à vouloir obtenir par la violence le renversement de la bourgeoisie, il n'était pas encore de taille à accomplir cette tâche. Force fut au Moniteur de lui apprendre officiellement que le temps n'était plus où la République jugeait à propos de rendre les honneurs à ses illusions, et seule la défaite le convainquit de cette vérité que la plus infime amélioration de sa situation reste une utopie au sein de la République bourgeoise, utopie qui se change en crime dès qu'elle veut se réaliser. A ses revendications,

²⁶ "En faisant de son lieu funéraire le berceau de la République bourgeoise, le prolétariat força celle-ci à apparaître aussitôt sous sa forme pure comme l'Etat dont le but avoué est de perpétuer la domination du capital l'esclavage du travail." (id. p. 68)

outrées par la forme, puérides par le contenu et par là même encore bourgeoises, dont il voulait en arracher la concession à la révolution de Février, se substitua l'audacieux mot d'ordre de lutte révolutionnaire : Renversement de la bourgeoisie ! Dictature de la classe ouvrière! »

(p.67, Luttes de classes...)

6.5.10. L'avertissement, la semonce du prolétariat, annonçant sur un mode énergique le crépuscule de la société bourgeoise à ses défenseurs sanguinaires, devait faire mesurer d'un seul coup à la bourgeoisie tout le danger d'une situation où l'antagonisme de classe s'est polarisé, la bourgeoisie et le prolétariat restant désormais seuls face à face, comme deux ennemis.

Ainsi, face au spectre du communisme, la bourgeoisie met en branle des forces qui bientôt la dépassent ; en se cherchant des alliés et des protecteurs contre le prolétariat, elle prend elle-même le risque de subir une domination, de se voir lésée dans ses intérêts politiques. Pour que la véritable mission de la bourgeoisie : le développement des forces productives pût s'accomplir, il fallait briser et liquider le prolétariat. Pour cela, il fallait encore une fois que toute la puissance de l'Etat se dresse contre le gigantesque adversaire, l'ennemi couvert de cicatrices, « implacable et invincible" (Marx) ; contre le prolétariat. C'est cette dynamique qui poussa la bourgeoisie, durant tout le Second Empire, à laisser l'Etat impérial accomplir les besognes de basse police contre la classe ouvrière, au prix de la démission politique de la bourgeoisie.

"Louis Bonaparte enleva aux capitalistes leur pouvoir politique, sous le prétexte de les protéger, eux, les bourgeois, contre les ouvriers, et de protéger à leur tour les ouvriers contre eux ; mais par contre sa domination favorisa la spéculation et l'activité industrielle, bref l'essor et l'enrichissement de toute la bourgeoisie à un point dont on n'avait pas idée."

(Engels. Introd. à la Guerre civile en France.1891, ES. p.16)

Lorsque la démocratie bourgeoise fut remise en cause au moment du coup d'Etat de Louis Bonaparte, le prolétariat qui avait appris à connaître en juin 1848 la vraie nature, la nature sanglante et féroce de cette démocratie, ne fit pas un mouvement pour la défendre.

6.5.11. De cet effacement des fractions de la bourgeoisie devant le pantin Bonaparte, on ne doit pas conclure que la bourgeoisie en tant que classe renonçait à l'accomplissement de sa tâche historique : le développement des forces productives. Au contraire, libérée des soucis immédiats de la politique, elle pouvait s'y consacrer d'autant mieux. Durant toute cette période, le mode de production capitaliste connut en France un développement important généralisant la phase de soumission réelle du travail au capital. Toutefois durant toute cette période la forme de domination politique n'est pas encore adéquate, la bourgeoisie ayant, par peur du prolétariat et du fait de ses divisions internes, délégué le pouvoir politique à Napoléon III.

6.5.12. Du développement de la société bourgeoise durant cette période devaient naître les bases pour un approfondissement de la phase réelle à l'échelle européenne. La phase se clôt en 1871, avec la guerre franco allemande. Dans l'Allemagne devenue désormais nation pleinement capitaliste ne se pose plus - c'est aussi le cas pour toute l'Europe occidentale - le problème de la révolution double. Nulle part en Europe le prolétariat n'a plus à soutenir l'émancipation nationale de sa bourgeoisie. L'Europe entre dans l'ère des guerres impérialistes et des révolutions communistes. Un fait qui démontra que le cycle historique où le prolétariat participe à l'émancipation nationale de la bourgeoisie - et donc dans une certaine mesure à la constitution de l'Etat-Nation était bel et bien mort, ce fut la Commune de Paris. A peine l'Empire était-il défait et la république démocratique proclamée, que le prolétariat parisien se soulevait, confirmant ainsi la théorie et le mot d'ordre lancé 20 ans plus tôt : contre la république démocratique, la seule riposte prolétarienne c'est la dictature du

prolétariat, contre l'Etat bourgeois : Révolution Communiste !

"L'antithèse directe de l'Empire ce fut la Commune. Si le prolétariat de Paris avait fait la révolution de Février au cri de "Vive la République sociale", ce cri n'exprimait guère qu'une vague aspiration à une république qui ne devait pas seulement abolir la forme monarchique de la domination de classe, mais la domination de classe elle-même. La Commune fut la forme positive de cette République."
(Marx. La guerre Civile en France, Editions sociales, p.62)

6.6. L'Etat dans la phase de soumission réelle du travail au capital :

6.6.1. Démocratie politique et démocratie sociale.

6.6.1.1. En tant que classe révolutionnaire, dans la première phase de son existence, la bourgeoisie se fait la championne des idéaux démocratiques. Comme nous l'avons dit, elle propose une solution politique à la perte de la communauté. Elle prétend concilier politiquement les antagonismes au sein de l'Etat.

"L'Etat abolit à sa façon les différences de naissance, de condition, d'instruction, d'emploi, lorsqu'il déclare que naissance, condition, instruction, emploi, sont des différences non politiques, lorsque, sans tenir compte de ces différences, il proclame que chaque membre du peuple participe de façon équivalente à la souveraineté du peuple, lorsqu'il traite tous les éléments de la vie réelle du peuple du point de vue de l'Etat. Il n'en reste pas moins que l'Etat laisse la propriété privée, l'instruction, l'emploi exercer leur action et faire valoir leur nature particulière à leur manière, c'est-à-dire comme propriété privée, comme instruction, comme emploi. Bien loin de supprimer ces différences de fait, il n'existe au contraire qu'en les présupposant, il ne s'éprouve lui-même comme Etat politique et ne fait valoir son universalité que dans l'opposition à ces éléments qui lui appartiennent."
(Marx. *La Question Juive*, éd. Aubier p.73)

Dans "L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat", Engels exprime exactement la même thèse, en montrant également le caractère historique. Lorsque l'Etat en parvient au stade où il a réussi apparemment à se démarquer des antagonismes liés aux différences de classe, on a atteint le plus haut moment de l'Etat, son parachèvement. Il réussit à ne plus reposer officiellement sur des différences de fortune, de situation etc. à se présenter comme l'Etat de tous. Marx, Engels, puis Lénine ont toujours présenté la République démocratique comme la forme achevée et adéquate de cet Etat.

« (...) (la) reconnaissance politique de la différence de fortune n'est pas du tout essentielle. Au contraire elle dénote un degré inférieur du développement de l'Etat. La forme d'Etat la plus élevée, la République démocratique, qui devient de plus en plus une nécessité inéluctable dans nos conditions sociales modernes, et qui est la forme d'Etat sous laquelle peut être livrée jusqu'au bout l'ultime bataille décisive entre prolétariat et bourgeoisie, la république démocratique ne reconnaît plus officiellement les différences de fortune. La richesse y exerce son pouvoir d'une façon indirecte, mais d'autant plus sûre."
(Engels, *Origine de la famille de la propriété privée et de l'Etat*, Editions sociales, p. 181 c'est nous qui soulignons)

6.6.1.2. La République démocratique est la forme adéquate de l'Etat dans la phase de soumission réelle. Si l'Etat apparaît comme délivré des différences sociales, celles-ci vont dialectiquement jouer à plein dans la vie civile, comme le dit Engels. Les classes en présence se cristallisent et s'alignent l'une en face de l'autre pour le combat final. Sur le plan

politique, on a la réalisation d'une démocratie de type politique : égalité des citoyens au sein de l'Etat. Participation égale de chacun à la vie de l'Etat, sans considération des différences de fortune ou d'origine sociale. Mais la mystification réside dans le fait que, comme le fait remarquer Engels, laissées à "l'état naturel" dans la sphère de la vie réelle, ces différences s'épanouissent, se réalisent, agissent de manière tout à fait adéquate. Tout comme lors que l'Etat se sépare officiellement de la religion, il se réalise en tant qu'Etat tandis que la religion se renforce à l'opposé (cf. La Question Juive), ici l'Etat atteint son plus haut degré de développement.

6.6.1.3. Désormais on se trouve dans une situation où l'affrontement décisif entre les deux classes est facilité, les obstacles à celui-ci ayant été déblayés. On a la domination pure de la bourgeoisie et en face d'elle le prolétariat. Il n'y a plus de tierce force (noblesse, royauté), sur qui détourner l'action du prolétariat comme c'était le cas jusqu'en 1848 où la domination de la bourgeoisie était encore masquée par la prédominance d'une de ses fractions royalistes. Désormais (cf. Commune de Paris), il n'y a plus d'obstacle pour qu'une lutte directe et tranchée puisse se développer entre le prolétariat et la classe capitaliste.

6.6.1.4. Mais comme nous l'avons vu et comme l'expliquèrent très tôt les théoriciens communistes, la solution de la "question politique" ne résout pas les antagonismes au sein de la société. Au contraire, elle permet leur polarisation, leur réalisation. La "question sociale" se pose de manière d'autant plus aiguë pour la bourgeoisie que désormais le capital règne en maître et qu'elle ne peut plus être résolue que par la disparition de celui-ci. Ces maux dont souffre la société n'ont plus qu'un seul responsable : le MPC. Avec la phase de soumission réelle donc, se pose de manière encore plus aiguë pour la bourgeoisie la nécessité de mystifier le prolétariat, de voiler et de dénaturer le conflit de classes. Ayant achevé son cycle révolutionnaire, la bourgeoisie devient conservatrice et cherche à tout prix à maintenir l'ordre social existant.

Le rôle de l'Etat, "d'un pouvoir qui, placé en apparence au-dessus de la société, doit estomper le conflit (de classes) et le maintenir dans les limites de l'ordre" (Engels), va s'accomplir pleinement avec la phase de soumission réelle, où tous les moyens sont mis en oeuvre pour mystifier le prolétariat, l'intégrer, le briser, lui ôter son caractère révolutionnaire.

6.6.1.5. Avec la phase de soumission réelle se met en place le procès de production adéquat au MPC. Les mécanismes de la production de plus-value se complexifient, le capital peut de moins en moins tolérer de perturbations en son sein, il faut que le procès de valorisation se poursuive avec le maximum de continuité et de régularité. Le capital doit protéger les énormes masses de capital constant (capital fixe) engagées pour favoriser la plus grande exploitation du prolétariat, veiller à ce que l'utilisation de ce capital fixe soit faite dans les normes sociales requises, c'est-à-dire avec toute l'efficacité voulue. De ce fait toute interruption de la production qu'elle soit due à l'arrêt normal de la journée de travail (ce qui pousse le capital du fait de la valeur engagée à utiliser les moyens de production 24 h sur 24), ou qu'elle soit due à des actes de lutte ou de révolte du prolétariat (grèves, sabotages...), devient intolérable pour le capital. D'où la nécessité vitale d'un renforcement draconien du despotisme du monstre-capital sur le prolétariat. En outre, plus les forces productives sont socialisées, plus leur interdépendance s'accroît et moins il peut être toléré une rupture dans une quelconque partie de l'organisme social. Dialectiquement, ce despotisme croissant est d'autant plus efficace que la démocratie est plus puissante.

Désormais la classe capitaliste va pouvoir embrigader le prolétariat, essayer de jouer sur le terrain social en proposant des réformes etc. D'où la mise en place d'une démocratie sociale. Il ne s'agit plus désormais seulement d'accorder une égalité politique, une participation de chacun à la sphère de l'Etat, mais une égalité économique, une participation de chacun à "l'expansion", aux résultats de l'accumulation. Le renforcement du capital, au cours de la phase de soumission réelle lui fournit les moyens adéquats pour réaliser cette démocratie sociale : généralisation du salariat ; tentatives de nier les classes ; intervention croissante de

l'Etat dans l'économie (*Welfare State*) ; amélioration des conditions de vie de la classe ouvrière, etc.

6.6.1.6. Cette préoccupation de la classe capitaliste transparait dès le passage à la phase de soumission réelle, en Europe après 1871. Mais c'est avec le fascisme - à travers la guerre, la défaite et l'écrasement du prolétariat, que se mettent pleinement en place les mécanismes de la démocratie sociale et de l'intervention croissante de l'Etat dans la société. C'est pourquoi nous avons écrit : démocratie sociale = fascisme. C'est aussi pour cela qu'une des thèses majeures de la Gauche Communiste d'Italie après 1945 était : le fascisme a gagné la guerre, malgré que les fascistes l'aient perdu. Cela signifie que les mécanismes mis en place avec l'instauration du régime fasciste se sont maintenus et renforcés une fois celui-ci disparu. De toutes façons, l'évolution vers la démocratie sociale a été un phénomène général, y compris dans les démocraties occidentales. Aux Etats-Unis le New Deal, en France le Front populaire ont joué plus ou moins le même rôle que le fascisme italien et allemand dans l'évolution du MPC.

6.6.1.7. C'est grâce à l'intervention du prolétariat dans la lutte des classes, au cours du cycle révolutionnaire bourgeois, que l'Etat capitaliste est forcé de se réaliser. "Toutes les révolutions eurent donc pour conséquence unique de perfectionner l'appareil d'Etat, au lieu de rejeter ce cauchemar étouffant." (Marx. Premier essai de rédaction de la Guerre civile en France, éd. de Pékin p.171).

Tout comme dans la sphère de la production, dans la sphère politique c'est l'action du prolétariat qui force le capital à mettre en place les mécanismes de la phase de soumission réelle, et ce faisant il le force à généraliser les conditions de sa destruction.

En poussant à son terme la révolution bourgeoise, en menant des luttes pour le suffrage universel, le prolétariat force la bourgeoisie à clore le chapitre de l'émancipation politique, et à ouvrier celui de l'émancipation sociale. Mais dès lors ce n'est plus elle qui est à même de résoudre quoi que ce soit, mais le prolétariat. Pour cela le prolétariat n'a pas à employer de moyens politiques, le seul et dernier acte politique qu'il accomplit c'est la révolution communiste.

"La question de la propriété qui est, "à notre époque", une question mondiale, n'a donc de sens que dans la société bourgeoise moderne. Plus cette société est développée, plus la bourgeoisie s'est donc, au point de vue économique, développée dans un pays, plus la question sociale apparaît aiguë, elle est plus aiguë en France qu'en Allemagne, en Angleterre qu'en France, dans une monarchie constitutionnelle que dans une monarchie absolue, dans une république que dans une monarchie constitutionnelle. C'est ainsi, par exemple, que les collisions du crédit, de la spéculation etc. ne sont nulle part plus aiguës qu'aux Etats-Unis d'Amérique. Et nulle part l'inégalité sociale ne s'affirme plus nettement que dans les Etats de l'Est de l'Amérique du Nord, parce que nulle part, elle n'est moins cachée par l'inégalité politique."(Critique moralisante et morale critique, p.105)

6.6.1.8. Désormais, avec la phase de soumission réelle, le capital 'est soumis l'Etat. C'est grâce à l'Etat, à son omniprésence dans la société, à son intervention constante, que le capital va prétendre résoudre la question sociale, réaliser la démocratie sociale. L'Etat, désormais intégré au capital est l'instrument grâce auquel celui-ci va tenter de planifier et de régulariser l'activité économique. C'est lui également qui, par le biais de tout un système d'assistance sociale tente de renforcer l'intégration du prolétariat, de se le concilier afin de renforcer l'équilibre social.

6.6.1.9. Le rapport de l'Etat au capital s'est donc modifié. Alors que dans la phase de soumission formelle, la faiblesse et le manque de maturité des mécanismes de la production capitaliste imposent de recourir constamment à l'Etat, comme organisme extérieur qui vient

soutenir et aider le développement de la production capitaliste²⁷ dans la phase de soumission réelle, le MPC est devenu assez fort pour assurer lui-même son propre mouvement et reproduire son propre procès. Ce n'est plus de l'aide extérieure de l'Etat, dont le capital a besoin. Par contre, le capital s'est soumis l'Etat, il l'a englobé comme un de ses moments, et celui-ci lui est indispensable pour maintenir le *statu quo* social, maintenir les conditions les plus propices au bon déroulement du procès de production capitaliste. Ainsi, si dans un premier temps on a en permanence l'intervention ouverte de l'Etat, un usage constant de la force étatique pour soutenir le mode de production, dans un deuxième temps "L'Etat moderne n'est à son tour que l'organisation que la société bourgeoise se donne pour maintenir les conditions extérieures générales du mode de production capitaliste contre des empiétements venant des ouvriers comme des capitalistes isolés."
(Engels. Anti-Duhring)

D'autre part dans la phase de soumission réelle, l'Etat dispose d'une base matérielle -les impôts- nettement plus accrue, dans la mesure où il peut s'emparer d'une part beaucoup plus grande de la plus-value, ce qui le met à même de jouer un rôle plus important dans le procès de reproduction de la société bourgeoise.

6.6.1.10. L'Etat, de plus en plus intégré au capital, intervient de manière constante dans l'économie, il tente de planifier la production, de rationaliser l'activité économique. C'est à travers lui que le capital intègre les syndicats. Dans une certaine mesure l'Etat facilite²⁸ le renforcement de la communauté du capital, désormais la communauté illusoire qu'il est voit sa capacité de mystification renforcée du fait de la réalisation de la démocratie sociale, démocratie dont nous avons vu la nécessité pour le capital devenu de plus en plus despotique et totalitaire.

Pour renverser la domination du capital et ouvrir la route à l'émancipation de l'espèce humaine, le prolétariat organisé en parti communiste devra détruire l'Etat capitaliste et exercer sa dictature.

²⁷ "Tant que la puissance de l'argent n'est pas le lien des choses et des hommes, les rapports sociaux doivent être organisés politiquement et religieusement." (Grundrisse)

²⁸ Pour les autres aspects concernant le syndicat, la paupérisation, etc. nous renvoyons le lecteur au N°7.

7. Le mouvement des classes sociales dans les deux phases

7.1 Introduction

Avec le passage à la phase de soumission réelle, le capital se réalise, trouve une base adéquate à son être et établit sa domination intégrale sur l'ensemble de la société. Il est donc normal que les principales classes en présence qui sont les protagonistes du conflit historique inhérent au mode de production capitaliste, voient leur physionomie se modifier, leur existence sociale devenir plus pure et plus conforme aux exigences du MPC pleinement développé. En même temps la mystification qui s'accroît considérablement vient voiler et embrouiller totalement les cartes, dans lesquelles les statisticiens bourgeois ne retrouvent plus les catégories "périmées" de la théorie communiste. Dans cette partie de notre texte, nous nous attacherons surtout à la question des classes moyennes, pierre de touche du révisionnisme et pierre d'achoppement des courants soi-disant révolutionnaires, qui se veulent continuateurs de l'oeuvre communiste.

Nous n'examinerons donc que succinctement les trois principaux protagonistes du MPC : bourgeoisie, prolétariat et propriétaires fonciers. Principaux, parce que seuls à jouer un rôle historique au sein de la société.

7.2. Bourgeoisie, prolétariat et propriétaires fonciers dans les deux phases.

7.2.1. Phase de soumission formelle du travail au capital. La phase de soumission formelle voit l'émergence de deux ennemis dont les intérêts s'opposent irréductiblement : la bourgeoisie (et les propriétaires fonciers) et le prolétariat. Pour pouvoir mettre en mouvement les moyens de production, le bourgeois capitaliste doit trouver en face de lui sur le marché une marchandise d'un genre particulier : la force de travail, qui crée plus de valeur qu'il n'en coûte pour l'entretenir. En d'autres termes, la bourgeoisie doit trouver en face d'elle une classe sans réserve, dont les attaches avec la terre et les instruments de production soient rompues. Nous renvoyons le lecteur au N°5 pour ce qui est de la description des principales étapes de ce procès : émergence d'une bourgeoisie propriétaire des moyens de production et expropriation des hommes destinés à former la masse exploitée du prolétariat. La bourgeoisie partage alors avec les propriétaires fonciers le monopole des moyens de production, le bourgeois capitaliste disposant de l'argent, des moyens de production, des moyens de consommation, et le propriétaire foncier disposant de la terre.

7.2.2. Nous avons vu que durant la phase de soumission formelle, l'unité productive type du MPC était la manufacture. A l'échelle de la société subsistait encore largement l'atelier artisanal. Dans l'ensemble la production est encore fondée sur le métier. L'ouvrier conserve un savoir-faire hérité de la période artisanale.

Durant cette phase, la force de travail reste qualifiée; la division du travail qui est mise en place dans les manufactures repose encore sur cette qualification. La force de travail est peu mobile et reste confinée dans les limites du métier, de la région, la population ouvrière est encore peu concentrée mais elle s'accroît assez rapidement étant donné la forte accumulation du capital. L'ouvrier garde encore des attaches à la campagne ; sa condition de sans-réserve n'a pas encore atteint l'universalité qu'elle connaît avec la phase de soumission réelle. Dans son ensemble, la classe ouvrière reste encore marquée par les limites d'un mode de production qui ne s'est pas encore déployé, par la faible ampleur du marché mondial, des moyens de communication etc., symptômes d'un développement

encore faible des forces productives et d'une situation qui implique pour la classe ouvrière un horizon étroit et borné qui n'en fait pas encore une classe capable de bouleverser la société et de se hausser à la conscience historique de cette tâche.

Le capitaliste a encore peu d'ouvriers, il travaille souvent avec eux et participe à la production. Lorsque son capital est assez développé, il cesse de travailler manuellement et n'exerce plus que la fonction du capital c'est-à-dire qu'il dirige le procès de production et de circulation de celui-ci. Il agit alors en tant que capitaliste actif dont la fonction consiste à ce que soit produit le maximum de plus-value.

En favorisant la concentration du capital, en accroissant le volume de la production, en mettant à bas les obstacles hérités du localisme de la société féodale, la bourgeoisie favorise un accroissement des forces productives. Comme toute classe montante la bourgeoisie représente la vitalité par rapport à l'aristocratie féodale, enfoncée dans ses problèmes d'argent, dépassée par le mouvement impulsé à la société. L'action révolutionnaire de la bourgeoisie a été de faciliter le développement de la production, l'accroissement des forces productives. Critiquant le luxe et les dépenses de l'ancienne noblesse féodale, prônant les nouvelles valeurs morales du travail, de l'épargne, de l'abstinence, la bourgeoisie ne fait qu'exprimer sur le plan idéologique la tendance profonde qui caractérise son être : la passion pour l'accumulation. Le capital est une valeur en procès qui cherche toujours à se valoriser au maximum. La classe qui incarne les intérêts du capital se fait l'interprète de cette poussée constante vers l'accumulation en se fabricant le masque austère du capitaliste âpre au gain, dur en affaire, valorisant l'effort, peu porté à la consommation et au plaisir et tendant toutes ses forces vers la capitalisation de la plus-value, l'accumulation du capital :

"Le capitaliste n'a aucune valeur historique, aucun droit historique à la vie, aucune raison d'être sociale, qu'autant qu'il fonctionne comme capital personnifié. Ce n'est qu'à ce titre que la nécessité transitoire de sa propre existence est impliquée dans la nécessité transitoire du mode de production capitaliste. Le but déterminant de son activité « n'est donc ni la valeur d'usage, ni la jouissance, mais bien la valeur d'échange et son accroissement continu. Agent fanatique de l'accumulation, il force les hommes, sans merci ni trêve, à produire pour produire, et les pousse ainsi instinctivement à développer les puissances productrices et les conditions matérielles qui seules peuvent former la base d'une société nouvelle supérieure. Le capitaliste n'est respectable qu'autant qu'il est le capital fait homme (...)

Sa volonté et sa conscience ne réfléchissant que les besoins du capital qu'il représente, dans sa consommation personnelle, il ne saurait guère voir qu'une sorte de vol, d'emprunt au moins fait à l'accumulation ; et, en effet, la tenue des livres en parties doubles met les dépenses privées au passif, comme sommes dues par le capitaliste au capital."

"Capital"!, 7^e section. Pléiade I.pl095/96.

7.2.3. Cette passion de l'accumulation pousse la bourgeoisie également à critiquer impitoyablement le "parasitisme" des anciennes couches sociales et des institutions qu'elle ne s'est pas encore totalement soumises.

"C'est le langage de la bourgeoisie alors qu'elle est encore révolutionnaire, alors qu'elle n'a pas encore soumis à sa loi toute la société, l'Etat etc. Ici toutes ces professions d'un rang élevé, vénérables, les souverains, juges, officiers, curés etc. tout l'ensemble des vieux corps idéologiques qu'ils engendrent, leurs savants, maîtres d'école, ecclésiastiques, sont, sur le plan *économique*, assimilés à la troupe de leurs propres laquais et bouffons qu' ils entretiennent comme le fait la *richesse oisive*, membres de la noblesse terrienne et *capitalistes oisifs*. Ils ne sont que les serviteurs du public comme les autres sont leurs propres serviteurs. Ils vivent du produit de l'activité d'autres personnes et doivent donc être réduits au minimum. L'Etat, l'Eglise, etc., ne se justifient que dans la mesure où ils constituent des

organismes chargés de gérer ou d'administrer les intérêts communs des bourgeois productifs ; et les frais qu'ils représentent, puisque faisant partie au fond des faux frais de production ils doivent être réduits au minimum indispensable."
(Théories sur la plus-value T.I. p.345)

De la même manière le capitaliste, obligé de verser la rente au propriétaire foncier, voit dans ce revenu une sinécure inacceptable et juge cette classe parasitaire et superfétatoire ; aussi les traditions les plus radicales de la classe bourgeoise n'hésitent-elles pas à proposer le transfert de la rente à l'Etat et donc la nationalisation de la terre dans le but de libérer la production et de diminuer les impôts.

"(...) la période de production capitaliste une fois présupposé le capitalisme n'est pas seulement un agent nécessaire, mais l'agent dominant de la production ; Par contre dans ce mode de production, le propriétaire foncier est tout à fait superflu. Tout ce qui est nécessaire pour lui est que le sol ne soit pas propriété commune, qu'il affronte la classe ouvrière comme condition de production ne lui appartenant pas, et ce but est parfaitement atteint lorsqu'il devient propriété de l'Etat, donc lorsque c'est l'Etat qui perçoit la rente foncière. Le propriétaire foncier agent essentiel de la production dans le monde antique et médiéval est, dans le monde industriel, une excroissance inutile. Le bourgeois radical, tout en louchant d'un oeil vers la suppression de tous les autres impôts, en arrive ainsi, sur le plan théorique à nier toute propriété privée du sol, dont il voudrait faire sous la forme de propriété privée d'Etat, la propriété commune de la classe bourgeoise, du capital." (Théories sur la plus-value, t.2 p.42)

7.3. Phase de soumission réelle du travail au Capital :

7.3.1. Avec la phase de soumission réelle, la société dans son ensemble devient conforme aux exigences du MPC. Celui-ci va modeler les différentes classes sociales, les "purifier", tendant toujours plus vers la réalisation de son concept.

Tout d'abord comme nous le verrons plus loin, il élimine les classes intermédiaires impures héritées des anciennes formes de production :

« La conséquence immédiate de la socialisation des forces productives du travail, par le capital, c'est qu'il doit être propriétaire des moyens de production à l'échelle sociale, car leur valeur n'a désormais plus aucune proportion avec ce que peut produire un individu ou sa famille (...) A mesure que le capital voit augmenter sa valeur et qu'il prend des dimensions sociales, il perd tous ses caractères individuels." (Chap. inédit. p. 219.)

« Par conséquent le capital se dépersonnalise tandis qu'on assiste à une séparation entre la propriété et la fonction du capital. Avec le développement des sociétés par actions on assiste à la "transformation du capitaliste exerçant réellement ses fonctions en un simple manager (de capital d'autrui) et des propriétaires de capital en simples propriétaires, en simples financiers. »

(Marx. Le Capital, Pléiade t.2 p.1175.

En tant que propriétaire du capital la bourgeoisie revêt alors le même caractère parasitaire que le propriétaire foncier.

"Les capitalistes, en tant que fonctionnaires de ce procès qui simultanément accélère cette production sociale et par là le développement des forces productives, deviennent superflus dans la mesure même où par procuration de la société, ils s'adonnent à la jouissance et voient leur importance artificiellement gonflée, en tant que propriétaires de cette richesse sociale et personnes commandant le travail social.

Il en va d'eux comme des féodaux dont les titres avec la montée de la société bourgeoise, se transformaient en simples privilèges anachroniques et sans objet dans la mesure même où leurs services devenaient superflus, ce qui précipita leur perte". (Marx, Capital Livre3, Œuvres, vol.III p.367)

Cette identité avec la propriété foncière est d'autant plus réelle que leurs intérêts ont fusionné ; les bourgeois deviennent des propriétaires fonciers en achetant la terre, et les propriétaires fonciers investissent dans l'industrie.

La bourgeoisie perd alors tout caractère révolutionnaire et ne cherche plus à remettre en cause la propriété privée de la terre ; de même dans la mesure où elle devient elle-même une classe parasitaire, sa critique des classes improductives disparaît, elle même ayant à se défendre contre les attaques de la seule classe productrice de la société: le prolétariat.

" (...) Dès que la bourgeoisie a conquis tout le terrain, en partie en s'emparant elle-même de l'Etat, en partie en concluant un compromis avec ses anciens dirigeants, qu'elle a également compris que les corps idéologiques étaient le sang de son sang et qu'elle en a fait partout ses propres fonctionnaires selon son goût, dès qu'elle même ne les affronte plus en tant que représentante du travail productif mais qu'au contraire les travailleurs productifs proprement dits se soulèvent contre elle et lui disent à leur tour qu'elle vit de "other people's industry" (l'activité d'autres personnes), dès qu'elle est assez cultivée pour ne pas se consacrer entièrement à la production mais pour vouloir consommer également d'une manière "cultivée", dès que les activités intellectuelles s'accomplissent de plus en plus à son service, entrant au service de la production capitaliste, la page est tournée et la bourgeoisie cherche à justifier, sur le plan "économique", de son propre point de vue, ce qu'elle avait combattu et critiqué naguère . " (Théories sur la plus-value, p.345. T.I)

7.3.2. Avec la phase de soumission réelle, la classe capitaliste perd sa frugalité et son ascétisme, et se découvre des goûts pour la consommation et la jouissance à mesure qu'elle se civilise, sans que cela remette en cause sa passion pour l'accumulation.

" (...) le progrès de la production ne crée pas seulement un nouveau monde de jouissances : il ouvre, avec la spéculation et le crédit, mille sources d'enrichissement soudain. A un certain degré de développement, il impose même au malheureux capitaliste une prodigalité toute de convention, à la fois étalage de richesse et moyen de crédit. Le luxe devient une nécessité de métier et entre dans les frais de représentation du capital. Ce n'est pas tout : le capitaliste ne s'enrichit pas, comme le paysan et l'artisan indépendants, proportionnellement à son travail et à sa frugalité personnels, mais en raison du travail gratuit d'autrui qu'il absorbe, et du renoncement à toutes les jouissances de la vie imposé à ses ouvriers. Bien que sa prodigalité ne revête donc jamais les franches allures de celle du seigneur féodal, bien qu'elle ait peine à dissimuler l'avarice la plus sordide et l'esprit de calcul le plus mesquin, elle grandit néanmoins à mesure qu'il accumule, sans que son accumulation soit nécessairement restreinte par sa dépense, ni celle-ci par celle-là." (Capital.1, 7 Pléiade t.1 p.1098)

7.3.3. Désormais, dans la phase de soumission réelle, le prolétariat n'a plus les caractères hérités des formes de production antérieures, il est modelé par la production spécifiquement capitaliste. Le prolétaire devient indifférent au contenu, à la qualité de son travail.

« Le seul but du travail d'un salarié étant l'argent de son salaire, soit une certaine quantité de valeurs d'échange d'où toute particularité de la valeur d'usage est effacée, il est tout à fait indifférent au contenu de son travail, donc au type particulier de son activité. » (Chapitre inédit, p.215).

Dans cette phase, la force de travail est déqualifiée, mobile, concentrée, le procès de travail spécifiquement capitaliste, et la division du travail qui lui correspond ont forgé un travailleur collectif, auxquelles les formes sociales du travail font face comme forces productives du capital.

Devenu universellement sans réserve, le prolétariat est à même de dépasser l'horizon bourgeois et de produire la critique théorique radicale de la société bourgeoise, prélude à sa critique par les armes: le programme communiste.

7.4. Les classes moyennes dans les deux phases

7.4.1. Introduction :

7.4.1.1. Parmi les mensonges, les calomnies, les contrevérités, il est une contre thèse particulièrement bien établie et que les théoriciens de la bourgeoisie jettent régulièrement à la face du parti communiste, c'est l'affirmation éhontée selon laquelle la théorie révolutionnaire défendue par celui-ci n'aurait pas prévu l'émergence et la croissance de nouvelles classes moyennes salariées, qui viennent à occuper une part prépondérante dans la population active des pays capitalistes les plus développés. Cette contre thèse conclut que le prolétariat disparaît progressivement pour se fondre dans une classe intermédiaire au sein de laquelle il y aurait certes des écarts, voire pour les sociaux-démocrates des inégalités, mais sans pour autant fonder des différences irréductibles déterminant un affrontement entre elles.

Dans le camp prétendument révolutionnaire, non seulement aucun effort n'est fait pour réfuter cette contre thèse, mais elle est même acceptée. Tout au plus s'efforce t'on pour séduire ces classes moyennes de montrer qu'elles font partie d'un prolétariat nouvelle manière. On jette donc par-dessus les moulins le programme communiste pour lui substituer un programme de collaboration de classes, permettant l'unité des "travailleurs" contre le capital. L'émergence et la condition économique, sociale et politique de ces classes intermédiaires et qui sont les premières touchées, comme le parti communiste l'a depuis longtemps démontré, par les vicissitudes de l'économie capitaliste, a constitué et constitue un formidable rempart contre la révolution communiste. Favorisé par la contre-révolution, ce gonflement des classes moyennes a contribué en même temps à l'entretenir, en favorisant, pour un certain temps, la "stabilisation" de la production capitaliste, en renforçant la sécurité et la puissance de la classe dirigeante, en instillant son idéologie jusque dans les rangs du prolétariat. Ces mystifications ont des racines matérielles que seul le programme communiste a su révéler. Avec la phase de soumission réelle du travail au capital le salariat se généralise à l'ensemble de la force de travail. Par conséquent tous les travaux et services improductifs se transforment en "travail salarié". Avec le développement de la production pleinement capitaliste la distinction entre travail productif et improductif devient tout à fait nébuleuse et renforce la mystification du capital.

"Tout travailleur productif est salarié, mais il ne s'ensuit pas que tout salarié soit un travailleur productif (...) avec le développement de la production capitaliste, tous les services se transforment en travail salarié et tous ceux qui l'exercent, en travailleurs salariés, si bien qu'ils acquièrent ce caractère en commun avec les travailleurs productifs. C'est ce qui incite certains à confondre ces deux catégories d'autant que le salaire est un phénomène et une création caractérisant la production capitaliste. En outre, cela fournit l'occasion aux apologistes du capital de transformer le travailleur productif, sous prétexte qu'il est salarié, en un travailleur qui échange simplement ses services (c'est à dire son travail comme valeur d'usage) contre de l'argent. C'est passer un peu commodément sur ce qui caractérise de manière fondamentale le travailleur productif et la production capitaliste : la production de plus-value et le

procès d'auto-valorisation du capital qui s'incorpore le travail vivant comme simple agent."

(Chap. inédit p.229/230)

L'attaque menée par le réformisme contre la classe ouvrière, en l'englobant politiquement dans les classes moyennes salariées, accompagne nécessairement la révision de la théorie communiste, en cherchant à nier la claire vision de Marx du développement des classes moyennes salariées.

Notre mouvement a toujours combattu ces contre thèses qui cherchent à décrire les classes intermédiaires et leur évolution dans la période la plus récente du développement capitaliste comme un phénomène inconnu, capable d'atténuer graduellement les antagonismes entre bourgeoisie et prolétariat. Nous devons par conséquent répéter, encore une fois, comment notre théorie a établi, il y a plus de cent ans, non seulement une prévision de l'apparition de ces classes, mais aussi leur connexion avec l'accumulation capitaliste (ce que les révisionnistes sont incapables de faire) et l'approfondissement conséquent de la polarisation entre capital et prolétariat.

7.4.1.2. Nous avons souvent affirmé que le MPC connaissait trois classes fondamentales : le prolétariat, la bourgeoisie et les propriétaires fonciers. Comment cette analyse peut-elle se concilier avec la thèse selon laquelle le parti communiste aurait prévu depuis plus d'un siècle le développement des nouvelles classes moyennes salariées propres à la phase de soumission réelle du travail au capital ? Les trois classes définies plus haut sont fondamentales parce que ce sont les seules qui peuvent se constituer en parti politique. La classe moyenne est une classe intermédiaire ballottée entre le capital et le travail, incapable d'avoir une représentation politique organisée, incapable de former un parti de classe à même de défendre ses intérêts économiques et sociaux, politiques et historiques. Son idéologie est utopique et réactionnaire, son horizon c'est, dans le meilleur des cas, le socialisme petit-bourgeois c'est à dire le socialisme d'entreprise fondé sur l'autogestion, c'est à dire encore l'autogestion du capital. Sa critique du capital se limite à la critique de la marchandise (dans le meilleur des cas, nous obtenons l'Internationale Situationniste, dans le pire l'Union Fédérale des Consommateurs) et du procès de travail. La critique du procès de production capitaliste, en tant qu'il est l'unité du procès de valorisation et du procès de travail n'est jamais menée à bien et ce pour la bonne raison que ces classes ne créant aucune plus-value (ni valeur) sont donc incapables de saisir dans leur totalité les rapports de production capitalistes.

Seule classe qui, dans la société bourgeoise, exerce un travail productif, c'est à dire seule classe qui produit une plus-value, le prolétariat est la seule classe révolutionnaire capable d'extraire l'ordre capitaliste c'est-à-dire de libérer, des flancs de l'ancienne société, le communisme, la communauté humaine. Les autres classes, y compris les nouvelles classes moyennes vivent du surtravail, de la plus-value extorquée à la classe ouvrière. Elles ne sont donc pas des classes exploitées. Quand elles protestent contre l'"exploitation" dont elles seraient victimes, elles ont en vue le fait que le capitaliste réalise, grâce à elles, un profit, aussi elles considèrent qu'une part supplémentaire du produit social devrait leur revenir. Il ne s'agit pas pour elles de détruire les rapports de production capitalistes, d'abolir le salariat et les catégories marchandes, d'en finir avec l'exploitation de la force de travail et de la séparation de la société en classes sociales antagoniques, mais d'obtenir une meilleure répartition de la plus-value, une meilleure distribution des revenus, une augmentation de leur pouvoir de consommation (qui est leur raison d'être). On comprend que la bourgeoisie ait pu s'appuyer sur cette classe pour promouvoir sur la base d'une exploitation effrénée du prolétariat la démocratie sociale, l'"état de bien-être" et la "société de consommation et du loisir".

Certains aspects liés au rôle anti-cyclique des classes moyennes seront à peine traités dans ce numéro, ils seront examinés plus profondément dans le travail consacré à la crise catastrophique du MPC dont l'introduction a été publiée dans le N°8 et auquel nous consacrerons plusieurs numéros de notre revue. De même, les rapports entre classe

moyenne, Etat et démocratie seront approfondis ultérieurement.

7.4.1.3. Etant donné que leur travail est improductif, qu'elles vivent de la plus-value et qu'elles n'en produisent pas, lorsque apparaissent les premiers symptômes de la crise du MPC, ces classes sont les premières touchées. Le capital, dont le but est la production d'un maximum de plus-value, attaque relativement moins les producteurs directs de celle-ci que ceux qui ont pour fonction d'en réaliser une partie. Les classes moyennes sont donc en lutte contre le capital avant le prolétariat mais sans pouvoir fournir une solution historique à la crise de la civilisation capitaliste. Elles délivrent au prolétariat son billet d'entrée sur la scène révolutionnaire. Notre courant a montré que dans la plupart des grands mouvements de la période récente, comme Mai 68, le prolétariat n'est intervenu qu'en tant que classe mobilisée derrière les classes moyennes dont l'idéologie a imprégné tout ce mouvement. Jusqu'ici, du moins pour les pays capitalistes les plus développés, les classes moyennes n'avaient subi la crise que sur la base de la perte du prestige et de l'auréole attachés à leurs professions, que sous l'angle d'une concurrence renforcée, d'une déqualification de leur travail. Au fur et à mesure que les craquements se font plus entendre dans l'édifice capitaliste, elles voient de plus en plus se dresser devant elles le spectre du chômage - elles ont été touchées relativement plus que les ouvriers - la progression de leur revenu se ralentit et même celui-ci va baisser - là encore les classes moyennes sont relativement plus touchées que les ouvriers. De ce point de vue, la nouvelle crise cyclique du MPC qui a débuté aux Etats-Unis en mars 1980 a été caractérisée par une forte baisse de la demande des classes moyennes et touché des secteurs clés sensibles de la "société de consommation", en particulier la branche des biens de consommation durables : l'automobile et le bâtiment.

Cette crise qui se déclenche donc à la date prévue par nous depuis longtemps (cf. CouC N°2) et qui devrait atteindre le creux de la vague en 1981 est la première des crises de l'après-guerre dans laquelle la détérioration de la structure relative des classes moyennes ait joué un si grand rôle. Elle est donc le signe précurseur d'une aggravation ces contradictions de l'accumulation capitaliste. Elle aura et a des conséquences sur le prolétariat dans la mesure où les branches qui travaillaient pour la satisfaction de la demande des classes moyennes voient leur activité fléchir.

Comme le remarquait Marx, ce sont les ouvriers des industries de luxe qui sont les premiers prolétaires à subir les effets de la crise du MPC. Cependant, nous ne vivons que le prélude au massacre social des classes moyennes ; elles entreront donc dans une lutte d'autant plus violente avec le capital, mais celle-ci ne fera qu'annoncer sur le devant de la scène une classe d'une autre stature historique et dont les manifestations, encore rares et limitées mais réelles, font trembler les classes dirigeantes : le prolétariat.

7.4.2. Les classes moyennes dans la phase de soumission formelle du travail au capital.

Dans la phase de soumission formelle du travail au capital, ce dernier n'a pas encore détruit les formes de production pré-capitaliste, par conséquent subsiste avec elles un certain nombre de classes sociales que l'évolution historique condamne. Parmi celles-ci, les anciennes classes moyennes ont un rôle particulièrement important. Il s'agit principalement des paysans, artisans et commerçants et toutes ces classes petites-bourgeoises qui régressent devant l'extension du salariat. Comme de juste la dialectique exige que l'on ne sépare pas mécaniquement les diverses phases de la production capitaliste, et plus celle-ci se développe plus son degré de pureté par rapport au "modèle théorique" est élevé. Lors de la réunion d'Asti la Gauche Communiste d'Italie avait justement défini ce degré de pureté dans la domination du capital, en fonction de l'importance du salariat dans la société et de l'importance des formes caractéristiques des anciennes classes moyennes. L'évolution historique a parfaitement démontré les perspectives théoriques du programme communiste. Disparition de la petite propriété paysanne et production sans cesse croissante de celle-ci pour le marché, c'est-à-dire élimination et soumission croissante de cette petite propriété aux

lois du capital.

La même évolution caractérise l'artisanat et le petit commerce. Cependant, à la différence des nouvelles classes moyennes, une grande fraction de ces classes (paysannerie, artisanat), sans être productive au sens de la production capitaliste, puisqu'elle ne produit pas de plus-value, est néanmoins créatrice de valeur. Dans la phase de soumission formelle, bien que leur travail n'ait pas la productivité que développe la manufacture, ces classes contribuent à la détermination du temps de travail social moyen nécessaire à la reproduction des marchandises. De ce fait, comme nous en avons déjà montré le mécanisme, (cf. CouC N°4), une partie de la valeur créée est transférée vers les entreprises les plus productives et par conséquent vers les entreprises où prédomine le mode de production capitaliste. Lorsque sous l'influence des mécanismes propres à la phase de soumission réelle, la productivité du travail s'élève vertigineusement, le travail de ces classes est de plus en plus marginalisé, et il advient qu'elles ne participent pas à l'établissement du temps de travail social moyen, leur productivité étant dérisoire en regard de celle, sociale, qui s'est développée sur la base du travail associé. Dans ce cas leur misère ne provient pas du transfert de valeur qu'elles subissent, mais de ce que l'évolution économique a détruit la force productive du travail sur laquelle elles reposaient.

Si nous faisons abstraction de ces anciennes classes moyennes dont l'importance politique et sociale a été soulignée dès le Manifeste du Parti Communiste, et dont le rôle revêt un caractère particulièrement important lors de la révolution double, il existe dès la phase de soumission formelle une classe moyenne qui se développe et vit en parasite de la bourgeoisie et de la propriété foncière, et fournit des services aux classes exploiteuses. Leur revenu est dérivé des autres classes de la société, c'est-à-dire qu'elles ne jouent pas de rôle spécifique quant à la réalisation de la plus-value, elles ne font que relayer la dépense des autres classes auxquelles elles ont vendu leurs services. Rosa Luxemburg, à la suite de Marx avait fort bien montré que les classes moyennes ne jouent aucun rôle direct dans la réalisation de la plus-value, tout comme d'ailleurs les propriétaires fonciers, qui reçoivent la rente une fois la plus-value réalisée :

"Tous les membres de la société qui ne figurent pas directement dans la reproduction, avec ou sans travail, ne peuvent recevoir leur part du produit marchandise annuel, donc leurs moyens de consommation, que des mains de ceux à qui ce produit revient en première ligne, c'est-à-dire les ouvriers productifs, les capitalistes industriels et les propriétaires fonciers. A ce point de vue, leurs revenus dérivent matériellement du salaire (des ouvriers productifs), du profit et de la rente foncière. Mais, d'autre part, les bénéficiaires de ces revenus dérivés les perçoivent grâce à leur fonction sociale de roi, prêtre, professeur, notaire, soldat, etc.. et ils peuvent donc voir en leur fonction la source première de leur revenu." (...)

"Mais si la partie de la plus-value des marchandises, que le capitaliste industriel doit verser, comme rente foncière ou intérêt, à d'autres copropriétaires de la plus-value, ne peut se réaliser par la vente de marchandises, c'en est fait du paiement de la rente foncière et de l'intérêt, et les anciens bénéficiaires, ne pouvant plus les dépenser, sont dans l'impossibilité d'assurer la conversion en argent de certaines parties de la reproduction annuelle. Il en va de même des dépenses de tous les ouvriers improductifs : fonctionnaires, médecins, avocats, etc. et tous ceux qui, sous le nom de grand public, servent aux économistes politiques à expliquer ce qu'en réalité ils n'expliquent pas."

(Marx Capital II ,cité par Rosa Luxemburg, "L'accumulation du capital t.I PP.114-115)

7.4.3. Le travail productif et improductif dans la phase de soumission formelle du travail au capital.

7.4.3.1. Que ce soit dans la phase de soumission formelle ou dans celle réelle du travail au

capital, est productif, dans le MPC le travail qui fournit une plus-value. Dans la phase formelle, ce sera la prédominance de la plus-value absolue, dans la phase réelle la prédominance de la production de la plus-value relative, mais dans les deux cas l'essence générale du travail productif est la même, il est le travail créateur de plus-value. Nous ne nous étendrons pas ici de façon détaillée sur cette question.

Dans la phase de soumission formelle la force de travail du prolétaire est encore une force de travail qualifiée, la division manufacturière du travail est de deux types : coexistence des ouvriers qui exécutent séparément la totalité du produit, ou bien exécution par chaque ouvrier d'une partie spécifique du produit. Cependant le rythme de la production est encore dicté par la force de travail qui manie les outils et non par la machine. Par conséquent dans la manufacture il est facile de délimiter le travail productif du travail improductif ; il n'existe pas encore un travailleur collectif, ensemble combinant des activités intellectuelles et manuelles et dans lequel l'individu s'insère pour en constituer un moment, et en dehors duquel il n'est pas possible d'obtenir une productivité du travail correspondante à la norme sociale. Notons que dans la phase de soumission formelle il arrive que le capitaliste accomplisse un travail productif avec ses ouvriers. Ce n'est que lorsque son capital se concentre qu'il va pouvoir se consacrer exclusivement à sa fonction de capitaliste et cesser tout travail manuel, ce processus se réalisant parfaitement avec le passage à la phase de soumission réelle. A côté de cela, un certain nombre de classes moyennes qui vendent leurs services sont entretenues grâce aux revenus des capitalistes. Ceux-ci dépensent donc leur argent en tant que revenu et non en tant que capital. Toutes ces classes, avocats, médecins, percepteurs, mercenaires, danseuses, domestiques, fonctionnaires, juges, artistes, prostituées, curés... sont improductives, et vivent sur la base du surtravail extorqué au prolétariat et aux autres classes non caractéristiques du mode de production capitaliste (les anciennes classes moyennes, dans la mesure où leur travail est créateur de valeur et où elles occupent encore une place importante dans la société bourgeoise).

Lors du passage historique à la phase de soumission formelle, c'est-à-dire lorsque celle-ci n'est pas encore généralisée, certains travaux qui, par la suite, une fois soumis réellement au capital vont pleinement entrer dans la catégorie du travail improductif, peuvent être considérés comme productifs, ceci dans la mesure où ils contribuent directement à produire une plus-value, et où l'argent qui les emploie fonctionne comme capital, c'est-à-dire dans la mesure où ces travaux sont salariés.

"Une cantatrice qui chante comme l'oiseau, est un travailleur improductif dans la mesure où elle vend son chant pour de l'argent, elle est une salariée et une marchande. Mais, cette même cantatrice devient un travailleur productif lorsqu'elle est engagée par un entrepreneur pour chanter et faire de l'argent puisqu'elle produit directement du capital. Un enseignant qui fait classe n'est pas un travailleur productif mais il devient productif s'il est engagé avec d'autres comme salarié pour valoriser, avec son travail, l'argent de l'entrepreneur d'un établissement qui monnaie le savoir. En fait la plupart de ces travaux sont à peine soumis formellement au capital : ce sont des formes de transition."

(Chapitre inédit p.232)

7.4.3.2. Dans la phase de soumission formelle, le développement des nouvelles classes moyennes rencontre des limites. Outre que leur fonction économique n'est pas nécessaire, les classes que nous avons citées ne font que relayer la consommation des capitalistes ou d'autres classes, elles ne font que les aider à dépenser leur revenu et donc n'ont aucun rôle direct dans la réalisation de la plus-value ; elles rencontrent une première limite dans le taux et la masse de la plus-value produite. Comme ces classes vivent du produit net, de la plus-value, et que celle-ci est encore relativement faible par rapport au travail nécessaire étant donné le degré encore peu élevé de la force productive du travail, la limitation de la production de plus-value à la plus-value absolue, leur développement reste limité. Le rapport entre population productive et improductive varie selon les diverses formes d'extraction de la plus-value.

D'autre part, dans la phase de soumission formelle, la mentalité de la bourgeoisie se caractérise par son austérité, son "abstinence", elle prêche la vertu de l'épargne et de l'investissement, elle critique le luxe de la féodalité et les fonctions improductives (ce qui fait que dans cette phase des théoriciens bourgeois tels Smith vont assez loin dans l'étude du travail productif et improductif). Par la suite la bourgeoisie apprend qu'il lui faut ménager ces classes, d'autant plus qu'elle revêt elle-même un caractère de plus en plus parasitaire.

Par conséquent la classe capitaliste est entièrement vouée dans la phase formelle à la réalisation de son être : l'accumulation du capital. Sous cet angle également, elle tend à limiter la multiplication des classes moyennes.

Enfin, la surpopulation n'est encore qu'une surpopulation absolue et le progrès même de la production capitaliste tend à la réduire. Par conséquent la transformation d'une partie de la population surabondante en classes moyennes ne revêt pas la même nécessité et acuité que dans la phase réelle où le développement de la surpopulation relative tend à devenir une menace croissante pour la société fondée sur le capital. De ce fait, la bourgeoisie est poussée à occuper, fût-ce dans des activités inutiles et parasitaires voire nuisibles, une partie croissante de la population.

7.4.4. Les classes moyennes dans la phase de soumission réelle du travail au capital

7.4.4.1. S'il est bien une contre thèse que la contre-révolution martèle avec une impudence éhontée c'est celle selon laquelle notre parti n'aurait pas prévu l'émergence de classes salariées qui, placées entre le capital et le travail constituent de nouvelles classes intermédiaires mais qui surgissent sur la base de la production capitaliste. Ainsi la prolétarianisation prévue par Marx n'interviendrait pas avec toute l'ampleur escomptée, la paupérisation, qui n'affecterait déjà pas le prolétariat puisque son salaire réel s'élève, se trouverait encore plus démentie par l'existence de ces classes moyennes qui occupent une part croissante de la population active à mesure que le MPC se développe. Exit donc la paupérisation, la prolétarianisation, le prolétariat, et donc la révolution communiste ; les idéologues poussent un soupir de soulagement dont on peut deviner qu'il est un peu forcé, étant donné l'insistance avec laquelle on rabâche périodiquement cette contre thèse, comme si l'on voulait se persuader de son bien-fondé.

"C'est un des grands problèmes nouveaux du socialisme - un de ceux que Marx n'a pas prévus- que l'industrialisation croissante de la production cesse à un certain degré de développement, de causer un accroissement correspondant dans le nombre des propriétaires industriels. A l'époque de la rationalisation, le progrès mécanique dépeuple les ateliers d'usine et peuple les comptoirs. Il est incontestable que depuis des années le nombre des employés s'accroît par rapport au nombre des ouvriers industriels." (Henri de Man. Le Socialisme constructif. 1933)

Cinquante ans plus tard, le même radotage, mais en plus vulgaire nous est servi par la revue bourgeoise "l'Expansion" :

"(...) C'est cela sans doute qui porte le coup le plus dur au marxisme : la distinction s'efface entre infrastructure et superstructure, celles-ci deviennent productives : plus de la moitié du PNB américain peut être attribué à des activités intellectuelles." (L'expansion du 2/10/80)

Hélas! Trois fois hélas! après trente ans de prospérité à peine marqués par quelques crises vite enrayerées, le développement de conflits à la périphérie des métropoles ; l'assassinat systématique de 50 millions d'individus morts de faim chaque année, voilà que les premières lézardes apparaissent dans la façade de l'édifice capitaliste remis à neuf après deux saignées impérialistes et que le spectre tant redouté du communisme revient hanter le monde. Hélas, trois fois hélas! les prévisions révolutionnaires du programme communiste se révèlent chaque jour plus exactes, et en particulier celles sur le destin historique des classes

moyennes.

7.4.4.2. Dans la phase de soumission réelle du travail au capital l'accumulation du capital repose sur la production de plus-value relative. Le taux et la masse du surtravail extorquée par ouvrier s'élève tandis que se gonfle démesurément la masse de marchandises produites. Pour le capital, qui développe une exploitation effrénée du prolétariat, il est particulièrement vital que ce dernier lui soit parfaitement soumis car plus la force de travail est dévalorisée et plus il est difficile de lui arracher un nouveau quantum de plus-value ; plus le capital fixe est développé et plus la fonction du travail vivant de conserver la valeur du capital constant prend de l'importance, plus le capital est centralisé, la division du travail poussée, l'interdépendance accentuée et plus la continuité du procès de production est une nécessité. Le capital boulimique de plus-value devient de plus en plus totalitaire. Le capital doit de toute nécessité intégrer la classe ouvrière, ce qu'il tente de réaliser d'une part en cherchant à lui donner une maigre réserve, d'autre part en intégrant les syndicats, toute organisation autonome du prolétariat lui devenant de plus en plus intolérable. Enfin, pour accroître sa sécurité et sa stabilité, il tend à augmenter le plus possible les éléments vivant du produit net, du surtravail, de la plus-value.

"L'idéal suprême de la production capitaliste est - en même temps qu'elle augmente de manière relative le produit net - de diminuer autant que possible le nombre de ceux qui vivent du salaire, et d'augmenter le plus possible le nombre de ceux qui vivent du produit net." (Chapitre inédit, p.245)

Cependant, le développement des classes moyennes, par rapport à ce qu'il était dans la phase formelle trouve une base matérielle beaucoup plus large et donc peut prendre une grande extension étant donné l'aggravation de l'exploitation dont souffre la classe ouvrière ; de plus, ces nouvelles classes moyennes remplissent des fonctions économiques précises grâce auxquelles le capital tente de différer ses contradictions issues de son procès contradictoire de valorisation-dévalorisation. Contradictions qui se résolvent périodiquement au travers de crises générales catastrophiques.

7.4.5. Le travail productif et improductif dans la phase de soumission réelle- du travail au capital

7.4.5.1. Seule classe qui exécute un travail productif dans le MPC, seul le prolétariat est révolutionnaire. Les autres classes, qu'il s'agisse de la bourgeoisie des propriétaires fonciers ou des classes intermédiaires, ne subissent pas l'exploitation qui caractérise la classe prolétarienne, qui prend dans la société bourgeoise développée la forme de l'ouvrier collectif. Si dans la phase formelle on pouvait assimiler, comme nous l'avons vu, pour schématiser, le travail productif avec le travail salarié, il n'en est pas de même dans la phase de soumission réelle, les services par exemple étant accomplis par des salariés. De même, tout un ensemble de fonctions autrefois peu développées ou incombant à la seule bourgeoisie et aux anciennes classes moyennes sont accomplies désormais par les nouvelles classes moyennes salariées.

La distinction entre travail productif et improductif en devient d'autant plus nébuleuse. Le problème se complique d'autant plus que c'est désormais une force de travail sociale qui agit dans la sphère de la production. Le problème revêt deux aspects : d'une part certaines fractions de cette force de travail sociale ne sont pas productives, nous dirons qu'elles sont agrégées à celles qui sont productives, d'autre part la fraction productive que nous appelons ouvrier collectif se distingue fondamentalement de la classe ouvrière telle qu'elle existait sur la base du procès de travail non encore spécifiquement capitaliste c'est-à-dire durant la phase de soumission formelle du travail au capital.

Marx décrit ici la force de travail sociale qui combine à la fois cette partie des classes moyennes agissant dans la sphère de la production et l'ouvrier collectif proprement dit. Au sein de la force de travail social, nous avons donc des éléments qui sont à proprement

parler productifs (c'est l'ouvrier collectif qui produit de la plus-value) et d'autres qui ne sont pas productifs (ingénieurs, techniciens, contremaîtres etc.)

"En même temps que se développe la subordination réelle du travail au capital, c'est-à-dire au mode de production spécifiquement capitaliste, c'est non pas le travailleur individuel, mais une force de travail socialement coordonnée qui devient l'agent réel du processus de travail dans son ensemble. Les diverses forces de travail qui coopèrent et constituent la machine productive totale participent diversement au processus immédiat de la production des marchandises (ou mieux : des produits), la tâche des uns étant surtout physique, des autres intellectuelle, celui-ci comme gérant, ingénieur, technicien etc. celui-là comme surveillant, le troisième comme simple ouvrier manuel, voire comme manoeuvre. "
(Grundrisse Pléiade t. 2 p. 388)

Puis il décrit plus précisément l'ouvrier collectif lui-même dans l'atelier, qui est le travailleur productif spécifique de la phase de soumission réelle :

"Dès lors, on range de plus en plus les fonctions de la force de travail sous le concept immédiat de travail productif et ses agents sous le concept de travailleurs productifs, directement exploités par le capital et totalement subordonnés au processus de valorisation et de production du capital. Si l'on considère le travailleur collectif qu'est l'atelier, son activité coordonnée se matérialise directement dans un produit collectif qui est en même temps une masse totale de marchandises, et il importe peu que la fonction du travailleur individuel, rouage du travail collectif, soit plus ou moins proche du simple travail manuel. L'activité de cette force de travail collective est sa consommation productive immédiate par le capital, autrement dit le processus d'auto valorisation du capital, la production directe de plus-value et, comme nous le démontrerons plus loin, la transformation directe de la plus-value en capital".

Ici, dans la phase de soumission réelle, pour que le travail soit productif il faut qu'il participe directement à la création de marchandises²⁹.

"On peut donc dire que la caractéristique des ouvriers productifs c'est-à-dire des ouvriers produisant du capital, c'est que leur travail se réalise en marchandises, en richesse matérielle." (Théories sur la plus-value t.2. p. 2 II)

7.4.5.2. Comment s'explique le développement de ces classes moyennes? Tout d'abord il est tout à fait logique, dans la mesure où la production capitaliste s'empare de toutes les branches d'activité, que les classes moyennes salariées s'accroissent. Ainsi les

²⁹ Il faut rappeler ici, comme le faisait Marx contre Smith, que le travail peut être appelé productif, c'est-à-dire créateur de marchandises, sans qu'il ait laissé une trace palpable, tangible, dans l'objet même. On ne peut donc réduire la marchandise à la seule chose produite. "Lorsque nous parlons de la marchandise comme matérialisation où s'investit le travail - au sens de sa valeur d'échange- nous n'avons en vue qu'une existence imaginaire de la marchandise, existence uniquement sociale, qui n'a rien à voir avec sa réalité physique ; on se la représentera comme quantité déterminée de travail social ou d'argent. Il peut arriver que le travail concret dont elle est le résultat n'ait laissé sur elle aucune trace. Pour la marchandise manufacturée, cette trace est la forme que la matière première prend extérieurement. Dans l'agriculture, si la forme que la marchandise, blé, boeuf, a reçue est bien également le produit du travail humain, et d'un travail qui se transmet et se complète de génération en génération, en revanche rien dans le produit ne l'indique. Dans d'autres travaux industriels, le travail n'a nullement pour but de modifier la forme de l'objet, mais seulement de changer sa détermination spatiale. Quand par exemple on transporte une marchandise de Chine en Angleterre, on ne saurait, sur l'objet même, reconnaître la trace du travail (exception faite de ceux qui se souviennent que cette denrée n'est pas produite en Angleterre). Donc, de cette façon, on ne comprendrait pas la matérialisation du travail dans la marchandise. (L'illusion dans ce cas provient de ce qu'un rapport social se présente sous forme de chose)." (Théories sur la plus-value. T.I p. 185)

fonctionnaires deviennent des salariés et les fonctions autrefois remplies par les anciennes classes moyennes le sont désormais par les classes moyennes salariées. Mais le problème qui est posé est celui de leur accroissement par rapport au prolétariat qui, tout en augmentant absolument, représente une part relativement moindre de la population active.

"Son (de Malthus NDR) espoir suprême -qu'il qualifie lui-même de plus ou moins utopique- est que la masse de la classe moyenne augmente et que le prolétariat (celui qui travaille) constitue une proportion toujours plus petite, relativement, de la population totale (même s'il augmente en chiffres absolus). Cela est effectivement l'évolution de la société bourgeoise." (Théories sur la plus-value t.III p.68)

7.4.5.3. Si Malthus est réactionnaire parce qu'il défend le statut de classes parasites effectivement condamnées par l'évolution historique, il n'en demeure pas moins qu'il a l'intuition d'un phénomène bien réel : le développement de nouvelles classes moyennes qui, placées entre le travail et le capital, renforcent celui-ci.

Si comme nous l'avons vu il arrive encore dans la phase formelle que le bourgeois travaille encore avec ses ouvriers, il se dispense progressivement du travail manuel ; l'évolution même de la société bourgeoise, la socialisation des forces productives tend à expulser³⁰ la bourgeoisie de son rôle de fonctionnaire du capital, ce rôle étant désormais rempli par les nouvelles classes moyennes.

7.4.5.4. La conséquence immédiate de la socialisation des forces productives du travail, pour le capitaliste, est qu'il doit être propriétaire des moyens de production à l'échelle sociale, car "leur valeur n'a désormais plus aucune proportion avec ce que peut produire un individu ou sa famille (...) A mesure que le capital voit augmenter sa valeur et qu'il prend des dimensions sociales, il perd tous ses caractères individuels." (Chapitre inédit p. 219).

Dans la phase de soumission réelle, l'augmentation du taux de plus-value extorquée aux travailleurs productifs et l'élévation de la productivité qui s'ensuit élèvent en même temps le "minimum de capital" et par conséquent nécessitent la concentration et la centralisation du capital en peu de mains. Au cours de ce mouvement la présence du propriétaire capitaliste devient superflue pour l'accomplissement des fonctions de surveillance et de commandement du procès de production.

"Le capitaliste n'est point capitaliste parce qu'il est directeur industriel ; il devient au contraire chef d'industrie parce qu'il est capitaliste. Le commandement dans l'industrie devient l'attribut du capital (...) Le capitaliste commence par se dispenser du travail manuel. Puis quand son capital grandit et avec lui la force collective qu'il exploite, il se démet de sa fonction de surveillance immédiate et assidue, des ouvriers et des groupes d'ouvriers et la transfère à une espèce particulière de salariés. Dès qu'il se trouve à la tête d'une armée industrielle, il lui faut des officiers supérieurs (directeurs, gérants) et des officiers inférieurs (surveillants, inspecteurs, contremaîtres), qui pendant le procès de travail commandent au nom du capital. Le travail et la surveillance devient leur fonction exclusive." (Capital livre 1, p. 246-247)

"L'exploitation du travail coûte du travail. Dans la mesure où le travail accompli par l'industrie capitaliste est simplement rendu nécessaire par l'opposition entre capital et travail, il rentre dans les coûts de ses surveillants (les sous-officiers de l'industrie) et se trouve déjà compté dans la rubrique des salaires tout comme les coûts entraînés par le surveillant des esclaves et son fouet sont comptés dans les coûts de production des propriétaires d'esclaves, des coûts, tout comme la plus grande part des coûts commerciaux, font partie des faux frais de la production capitaliste." (...)

³⁰ Ces classes fournissent également un contingent de personnel employé pour la publicité, les études de marché, la commercialisation etc.

"Pour le travail de direction, il ne reste que la fonction générale d'organiser la division du travail et la coopération de certains individus. Ce travail est entièrement représenté par les salaires du directeur général dans les entreprises d'une certaine taille."

(Marx, Théories sur la plus-value, Editions sociales, t. 2 pp. 168-169).

Lorsqu'il quitte la sphère de la production, le capital n'en poursuit pas moins son procès ; il doit à nouveau se métamorphoser en argent c'est-à-dire réaliser sa valeur afin d'être de nouveau disponible pour se convertir en moyens de production et en force de travail, et extorquer ainsi un maximum de plus-value. Ce séjour dans la sphère de la circulation entraîne des frais qui doivent être prélevés sur la plus-value. L'accomplissement des tâches liées à la circulation du capital incombe aux nouvelles classes moyennes, ce qui est une des causes de leur hypertrophie. Ainsi, on les trouve surtout employées par le capital commercial ; le travailleur du commerce "(...) accomplit une fonction nécessaire, bien qu'improductive, dans le processus de la reproduction, qui inclut nécessairement de telles fonctions. Il travaille tout autant qu'un autre, mais, intrinsèquement, son travail ne crée ni valeur ni produit. Il fait lui-même partie des faux-frais de la production." (Capital II, I Pléiade t.2 p.5707.

Ce sont ces classes également qui accomplissent les fonctions de comptabilité, gestion etc. les fonctions liées à la circulation de l'argent proprement dite : banques, institutions financières etc. Il en va de même pour les activités liées à la conservation (stockage, approvisionnement) des marchandises. Parmi les autres secteurs improductifs pépinières de classes moyennes on peut citer les assurances, certaines branches de transport etc. Dans la phase de soumission réelle, la science reçoit une énorme impulsion et devient un attribut du capital, contribuant à parachever sa domination sur le prolétaire et à accroître la mystification propre au mode de production capitaliste.

"Cet antagonisme entre la richesse qui ne travaille pas et la pauvreté qui travaille pour vivre, fait également surgir un antagonisme au niveau du savoir. Le savoir et le travail se séparent. Le premier fait face au second au titre de capital ou article de luxe du riche."

(Livre IV tome I p. 354)

"En revanche toutes les formes de surtravail exigent une augmentation de la population : dans la première phase, ce sera la population ouvrière, et, dans la seconde, la population en général, étant donné qu'il faut alors un développement de la science etc. De toute façon, la population apparaît toujours comme la source première de la richesse."

(Grundrisse. T.4 p.45)

Si, comme nous l'avons vu plus haut, la science présente l'avantage d'avoir un coût de reproduction très largement inférieur à son coût de production, il n'en reste pas moins que l'ensemble de son coût social doit être supporté par le capital et rentre donc dans les faux frais de celui-ci. Parmi ce coût de la science il faut inclure les frais destinés à entretenir les classes moyennes employées dans ce secteur, tant sur le plan du coût de production (par exemple chercheurs, savants etc.) que sur le plan du coût de reproduction (professeurs etc.) ou encore sur le plan du coût d'incorporation (ingénieurs, techniciens...)

Par conséquent le développement scientifique dans la phase de soumission réelle entraîne la croissance d'une force de travail improductive vivant de la plus-value et dont nous avons indiqué très brièvement le rôle.

7.4.5.5. Si jusque là nous avons vu comment au cours du procès de production et de reproduction du capital se développait une classe moyenne, il nous reste à voir sa fonction spécifique au sein de ce procès.

Avec la phase de soumission réelle, la masse des marchandises augmente démesurément en fonction du niveau de développement de la productivité du travail. Comme le taux de plus-value augmente, la masse de la plus-value qui peut se reconvertir en capital croit par la même occasion. La classe capitaliste a beau avoir pris goût au luxe et à la jouissance, son mobile déterminant est toujours l'accumulation et non la consommation, elle reste toujours la classe qui incarne la passion de l'accumulation. Que se passerait-il dans une société qui ne mettrait aux prises que la classe capitaliste et la classe ouvrière ?

La masse de plus-value destinée à l'accumulation, c'est-à-dire à être convertie en capital constant additionnel et en capital variable additionnel augmenterait sans cesse. La valeur des moyens de production accumulés augmenterait et leur masse s'accroîtrait encore plus, permettant de multiplier la force productive du travail et donc d'engendrer une masse de plus-value plus grande et une masse de marchandises (composée de moyens de production et de moyens de consommation) encore plus grande. L'expansion de la production capitaliste prendrait une ampleur toujours plus importante, la sphère des besoins et tout particulièrement des besoins en moyens de production devrait s'élargir de manière accélérée. La production capitaliste ressemblerait à une machine dont le moteur s'emballerait. Bien entendu la contradiction valorisation-dévalorisation serait portée à son comble. Pour freiner le développement de forces productives qui, trop rapidement, entrerait en conflit avec les rapports de production capitalistes, le besoin se fait donc sentir d'une classe qui n'ait pas pour mobile l'accumulation, et qui puisse incarner la passion de la consommation, la passion de la dépense, afin de limiter l'accumulation, de limiter la contradiction valorisation-dévalorisation, de fournir à l'accumulation capitaliste une sphère qui n'engendre pas une accumulation supplémentaire mais dont les produits peuvent être consommés de façon improductive. Cette classe, c'est la classe moyenne, bien évidemment elle ne supprime pas le processus décrit plus haut, mais elle le limite, le diffère, et avec elle le capital cherche à stabiliser une accumulation frénétique. La nouvelle classe moyenne joue d'autant mieux son rôle qu'elle réalise, en dépensant son salaire, une partie du produit social, une partie de la plus-value, donc indépendamment du niveau du taux de profit, elle renforce ainsi la stabilité de la production capitaliste.

C'est en tant que classe représentant la richesse jouisseuse que la classe moyenne consomme une partie du surproduit :

"Au reste, le luxe est une nécessité absolue pour un mode de production qui, créant la richesse pour les non-producteurs, doit lui donner des formes ne permettant son appropriation que par ceux qui sont des jouisseurs."
(Chap. Inédit p.236)

Ainsi la sphère des besoins de luxe, c'est-à-dire des marchandises qui n'existent pas dans la détermination de la valeur de la force de travail, s'élargit. Bien entendu, la classe moyenne, consommatrice d'objets de luxe consomme également des moyens de consommation nécessaires, ce qui a pour objet d'élargir les débouchés de ces derniers, ce qui facilite leur production à un moindre coût et donc facilite l'augmentation de la plus-value relative. D'autre part, les branches produisant les produits plus raffinés se développent donc avec le gonflement des classes moyennes et si ces branches emploient plus de capital variable que la moyenne, cela contribue à relever le taux de profit.

Si donc la nécessité de cette classe de purs consommateurs se fait sentir pour le capital, sa possibilité est également donnée avec le développement de la plus-value relative ; elle exige cependant une parfaite domination du prolétariat, une parfaite soumission de celui-ci à l'ordre capitaliste. Dans la mesure où le capital peut se livrer à une exploitation sans retenue du prolétariat, en développant la production de plus-value relative, il peut alors, conformément à son idéal entretenir un maximum de personnes vivant sur le produit net, la plus-value. Alors que dans la phase formelle le développement d'une telle population rencontrait une limite dans la faiblesse de la plus-value produite par ouvrier, avec la grande

industrie et la phase réelle, ces limites sont largement repoussées.

Par ailleurs le changement ou plutôt l'évolution de la mentalité et de la psychologie de la classe bourgeoise fait que celle-ci s'accommode désormais d'une consommation croissante sans pour autant renoncer à l'accumulation et à la recherche d'un maximum de plus-value, à l'amour de la production pour la production. Cette évolution favorise cependant l'émergence des classes moyennes dans la mesure où leur finalité ne heurte plus la bourgeoisie. Celle-ci a intégré les préoccupations et les moeurs des classes moyennes. Avec la phase réelle, la surpopulation (qui est une surpopulation relative) tend à devenir beaucoup plus élevée par rapport à la population ouvrière, aussi la possibilité de transformer une partie de cette surpopulation en classe moyenne³¹ permet à la bourgeoisie de limiter l'accroissement de la surpopulation relative, d'atténuer la guerre civile larvée que peut engendrer l'augmentation de celle-ci. Cependant la bourgeoisie ne cherche pas non plus à réduire à néant -à supposer qu'elle en soit capable- cette surpopulation car cela aurait tendance à permettre l'élévation du salaire et donc à réduire la plus-value. D'autre part en constituant cette classe moyenne elle renforce sa sécurité et son pouvoir.

"La première tendance rejette l'ouvrier sur le pavé et crée la surpopulation, l'autre réabsorbe ces ouvriers et ne cesse d'élargir le salariat, si bien que l'ouvrier, ballotté sans cesse, ne peut jamais sortir de sa misérable condition. C'est pourquoi, l'ouvrier se croit à juste titre menacé par le développement des forces productives de son travail, tandis que le capitaliste ne voit en lui qu'un élément indésirable et cherche à l'éliminer de la production. Voilà les contradictions contre lesquelles se débat Ricardo. Ce qu'il oublie de faire ressortir, c'est l'augmentation continue des classes moyennes qui, placées entre les ouvriers et les capitalistes vivent presque toutes directement du revenu, pèsent sur la classe ouvrière et accroissent la puissance et la sécurité des classes supérieures."

(Marx, Histoire des doctrines économiques p.161 tome 4 livre 4)

Toute cette politique de "plein emploi" comme disent les théoriciens de la bourgeoisie, c'est-à-dire une politique qui cherche à réguler l'armée de réserve repose bien évidemment sur un accroissement féroce de l'exploitation du prolétariat.

Cependant, avec l'aggravation des contradictions internes de la production capitaliste, les classes moyennes sont menacées. Le capital tend à remettre en cause leur statut et à les frapper en premier dans la mesure où ces classes consomment une masse de plus-value qui tend à lui faire défaut alors qu'elles n'en produisent pas. Elles sont alors amenées à lutter contre le capital, ouvrant la voie à un protagoniste bien plus sérieux : le prolétariat révolutionnaire.

7.4.5.6. Jusqu'à présent ce sont surtout ces classes moyennes qui sont entrées en lutte contre le capital, tandis que leur idéologie, leurs progrès, leurs mentalités, infestaient et infestent les rangs du prolétariat et de ceux qui s'en prétendent les défenseurs.

Au cours de ses luttes, le prolétariat n'aura rien à proposer à ces classes sinon son programme communiste ; il n'aura pas à les flatter et donc n'intégrera pas à ses revendications classistes des revendications concernant les classes moyennes, qui vivent de son exploitation. S'il est évident que pour vaincre, le prolétariat devra rallier une partie des classes moyennes, en aucun cas il ne pourra le faire au moyen de compromissions et de marchandages théoriques, mais au contraire il y arrivera en se posant comme l'adversaire le plus résolu et le plus radical du capital, comme la seule classe capable de proposer une solution historique : le communisme.

³¹ "Mettons qu'au lieu de 500 ouvriers on n'en occupe plus que 300 mais que ces 300 fournissent une quantité relativement plus grande de surtravail, les 200 autres peuvent être occupés par le surproduit dès que celui-ci a cru suffisamment." (Théories sur la plus-value)

8. Les formes de domination du marché mondial dans les deux phases

8.1. Introduction.

L'existence du marché mondial est une base nécessaire pour l'émergence du mode de production capitaliste. Cependant, en se développant, celui-ci modèle un marché mondial à son image, " la notion de marché mondial étant incluse dans le concept de capital." Sur cette question cruciale pour le mouvement prolétarien révolutionnaire, le travail de restauration du programme communiste est particulièrement difficile ; d'une part parce que les éléments de réponse à ce problème sont restés en friche lors des premiers travaux entrepris par le parti communiste ; (Marx devait consacrer un livre entier de "l'Economie" au marché mondial ainsi qu'un autre au commerce extérieur, ils ne furent jamais écrits), d'autre part parce que les développements ultérieurs entrepris sur ce sujet, notamment par la gauche des partis socialistes de la II^e Internationale n'ont pas toujours été parfaitement reliés et insérés dans la totalité organique du programme fondé dès 1847. Par exemple pour Lénine la phase impérialiste du capitalisme, c'est-à-dire sa phase la plus récente a commencé dans les années 1898, et par conséquent Marx et Engels ne l'auraient pas totalement connue. Selon Lénine cette phase se caractérise par cinq points :

"1°) Concentration de la production et du capital parvenue à un degré de développement si élevé qu'elle a créé les monopoles, dont le rôle est décisif dans la vie économique ; 2°) Fusion du capital bancaire et du capital industriel, et création, sur la base de ce "capital financier", d'une oligarchie financière ; 3°) L'exportation des capitaux, à la différence de l'exportation des marchandises, prend une importance toute particulière ; 4°) Formation d'unions internationales monopolistes de capitalistes se partageant le monde, et 5°) Fin du partage territorial du globe entre les plus grandes puissances capitalistes."

(Lénine. L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, Editions sociales, p.124)

Comme on peut le constater, les phénomènes décrits par Lénine (indépendamment du fait que l'on puisse contester certains éléments avancés par lui), sont en fait caractéristiques de la phase de soumission réelle du travail au capital, et en conséquence avaient été anticipés par Marx. Par conséquent les formes récentes du développement capitaliste ne méritaient nullement un nouveau concept : « L'impérialisme », censé rendre compte de celles-ci (et d'ailleurs emprunté aux théoriciens bourgeois), étant donné que ces formes récentes exprimaient la réalisation de l'être du capital, l'établissement de la phase de soumission réelle du travail au capital, ainsi que le montre le programme communiste. Qui plus est, en ne mettant l'accent que sur certains éléments phénoménaux, on négligeait les mutations qui s'étaient accomplies dans le procès de production, c'est-à-dire aussi bien dans le procès de travail (instauration d'une technologie spécifiquement capitaliste) que dans le procès de valorisation (développement de la production de plus-value relative). Au lieu de cela, le léninisme (comme nous l'avons déjà dit dans le N°2, il ne s'agit pas d'assimiler Lénine et le léninisme) ne souligne, et ce de manière peu dialectique, que l'évolution des formes de la concurrence et l'émergence de la domination du capital financier (nous discuterons un peu plus bas de ces points particuliers).

Quant à l'analyse luxemburgiste, obnubilée qu'elle est par le problème de la réalisation de la plus-value destinée à l'accumulation, elle explique la nécessité de l'impérialisme, conçu sous l'aspect de la course aux débouchés solvables et aux marchés pré-capitalistes, si bien que l'avènement complet de la phase de soumission réelle, c'est-à-dire d'une phase où le capital s'est débarrassé des formes de production qui le précédaient, est absolument impossible,

étant donné que le capital détruirait ainsi les marchés qui lui permettent de réaliser la plus-value³². Par conséquent ici aussi on est incapable de saisir pleinement les mutations de la base matérielle de la production capitaliste, et donc de comprendre également "l'impérialisme".

Si par ce terme on veut désigner la phase ultime du développement du MPC, alors il ne sert à rien d'utiliser un concept qui se révèle moins clair et précis que celui de "soumission réelle du travail au capital". Si par commodité nous continuons à employer ce concept d'impérialisme, ce n'est donc pas dans le sens vu plus haut, mais pour désigner les formes de domination du marché mondial correspondant à la phase de soumission réelle du travail au capital, comme nous le disions dans le N° d'Invariance ancienne série.

"Il s'agissait, à l'époque de Lénine, du passage à la domination réelle du capital, de la première grande manifestation de sa tendance à la totalité. Il est donc préférable de rejeter le terme d'impérialisme pour caractériser une étape de la vie du capital. Il reste valable lorsqu'il s'agit de parler de la tendance à la domination de la part d'un pays donné. Il est possible de parler d'impérialisme américain par exemple." (Thèse 4.5.8. p.126)

De la même manière, lorsque nous parlons des formes de domination du marché mondial caractéristiques de la phase de soumission formelle du travail au capital, nous utiliserons le concept de colonialisme.

Comme nous l'avons vu plus haut, dans la mesure où l'Angleterre accède à la phase de soumission réelle à la fin du XVIII^e siècle et dans sa forme la plus achevée au début du XIX^e siècle, elle connaît donc la phase impérialiste, celle-là même qui pour certains n'aurait pas été décrite par Marx et Engels. Qui plus est, les formes spécifiques de la domination du marché mondial et l'organisation du marché mondial lui-même ont été largement circonscrites par les premiers théoriciens communistes (bien que ce travail n'ait pas été achevé) si bien que le caractère de totalité organique du programme communiste n'est pas altéré, il est même parfaitement renforcé.

Par conséquent le marché mondial et son organisation constituent une base pour l'avènement de la production capitaliste, et en retour celle-ci le modifie, le forge à son image. Le marché mondial se réalise pleinement avec la phase de soumission réelle du travail au capital. Celle-ci traduit l'avènement de la domination impérialiste alors que dans la phase de soumission formelle nous avons une domination colonialiste.

L'impérialisme du capital est caractéristique de ce mode de production et se fonde sur ses lois propres, une nation devenant impérialiste lorsqu'elle accède à la phase de soumission réelle, lorsque les obstacles à la généralisation et au développement de celle-ci sont balayés. Est donc particulièrement stupide et caractéristique des acrobaties théoriques auxquelles se livre ce groupe pour "justifier" ses positions révisionnistes, la position de la CWO (Grande-Bretagne) qui caractérise ainsi l'impérialisme : "La discussion ci-dessus concernait les deux puissances impérialistes. On pourrait objecter que celle-ci ignore l'impérialisme anglais, français ou Est-Allemand, cependant appeler aujourd'hui ces puissances "impérialistes" (sauf dans le cas où elles pourraient réaliser les souhaits de leur maître impérialiste USA ou URSS) avilit ce concept. Pour la CWO une puissance impérialiste est celle qui est capable de dominer d'autres puissances et qui en dernier ressort, peut les obliger à accomplir des actions n'allant pas directement dans le sens de leurs propres intérêts. Il est vrai que ces puissances secondaires ont leurs propres intérêts nationaux, mais ceux-ci ne peuvent pas être atteints sauf dans le cas où ils ne rentrent pas en conflit ou

³² Pour continuer à défendre cette position alors que la phase réelle est advenue, le luxembourgeois dégénère en crétinisme pur et simple. En effet le CCI affirme sans rire que les marchés solvables n'existent plus depuis 1914, le capitalisme après cette date étant entré dans sa phase de décadence - alors que le capital a connu une croissance économique plus rapide qu'au XIX^e siècle. Comment a-t-il pu réaliser la plus-value produite alors que les marchés qui permettraient cette réalisation n'existent plus ? Si jamais elle vient, la réponse vaudra sans aucun doute de figurer en bonne et due place au bêtisier du communisme vulgaire.

coïncident avec les intérêts de l'une ou de l'autre des puissances impérialistes." (Révolutionary perspectives N° 17).

Avec une telle définition, que l'on peut appliquer tout aussi bien à l'Empire Romain, l'impérialisme du capital perd toute spécificité historique, d'autre part il ne se relie plus à la base matérielle de la société, mais au jeu des rapports de forces dont on ignore les tenants et les aboutissants.

8.2. Phase de soumission formelle du travail au capital : le colonialisme.

Reprenant à son compte l'argumentation du révisionnisme social-démocrate et sombrant ainsi dans l'économie vulgaire, certaines fractions du mouvement révolutionnaire croient (comme la CWO) que le capitalisme pourrait exister sans commerce extérieur. Le fait que Marx, dans ses schémas de reproduction ait fait l'hypothèse d'une société bourgeoise n'ayant aucun échange avec d'autres nations capitalistes ou extra-capitalistes ne justifie en aucun cas qu'il faille considérer le commerce extérieur comme un élément annexe et secondaire dans le mouvement de l'accumulation capitaliste. Tout au contraire celui-ci doit être compris comme un moment organique de la reproduction de la forme de production capitaliste.

De la même façon, sans l'analyse du commerce extérieur et du marché mondial on ne saurait saisir dans sa totalité un phénomène d'une importance aussi grande pour l'action révolutionnaire que les crises du MPC. Ce n'est pas un hasard si ce n'est que dans le dernier livre de l'Economie ("Le marché mondial et les crises") que Marx devait étudier les crises. C'est en effet avec le marché mondial que la crise acquiert toute son universalité.

Le régime colonial fait partie des différentes méthodes de l'accumulation primitive, méthode qui vient accélérer le passage du féodalisme au mode de production capitaliste :

"Les différentes méthodes d'accumulation primitive que l'ère capitaliste fait éclore se partagent d'abord, par ordre plus ou moins chronologique, entre le Portugal, l'Espagne, la Hollande, la France et l'Angleterre, jusqu'à ce que celle-ci les combine toutes, au dernier tiers du XVIIe siècle, dans un ensemble systématique, embrassant à la fois le régime colonial, le crédit public, la finance moderne et le système protectionniste. Quelques-unes de ces méthodes reposent sur l'emploi de la force brute, mais toutes sans exception exploitent le pouvoir de l'Etat la force concentrée et organisée de la société, afin de précipiter violemment le passage de l'ordre économique féodal à l'ordre économique capitaliste et d'abréger les phases de transition."

(Le Capital 1, 8, p.1213, Pléiade, t.2.)

Lorsque s'implantent les manufactures, elles s'emparent des branches dans lesquelles le travail est simple et ne fait pas appel - ou du moins faiblement - à une habileté artisanale ou à un don artistique. Si un marché intérieur lui est fourni du fait de la révolution dans l'agriculture, certaines manufactures s'établissent aussi dans les villes portuaires en produisant directement pour l'exportation. C'est également dans ces villes (par exemple en Italie) que sporadiquement les manufactures pouvaient exister avant que la phase de soumission formelle du travail au capital soit généralisée. Le marché extérieur et colonial joue donc d'emblée un rôle important pour assurer des débouchés aux manufactures et permet une accumulation plus rapide du capital³³.

Le progrès de la productivité du travail connaissait rapidement des limites dans la mesure où il vient buter sur une base technique pré-capitaliste ; les marchandises produites n'ayant pas

³³ Le premier épanouissement des manufactures en Italie et plus tard en Flandre eut comme condition historique le commerce avec les nations étrangères." (Idéologie Allemande p.84)

une grande diversité et n'exigeant pas un savoir faire particulier, les nations dans lesquelles s'implante la phase de soumission formelle du travail au capital, peuvent se voir confrontées rapidement à une concurrence venant d'autres nations qui développeraient une production manufacturière identique ou qui disposeraient par exemple dans l'agriculture de conditions naturelles plus favorables. Pour protéger le développement capitaliste et ruiner celui des autres nations, les nations colonialistes recourent à un protectionnisme systématique.

Ces mesures protectionnistes n'ont pas le même aspect lorsque la phase de soumission formelle n'est pas encore bien implantée (nous avons vu dans le N°5 que cela correspondait à la phase dite d'accumulation primitive) et lorsque celle-ci s'est généralisée dans certaines nations.

"La deuxième période débuta au milieu du XVII^e siècle et dura presque jusqu'à la fin du XVIII^e. Le commerce et la navigation s'étaient développés plus rapidement que la manufacture qui jouait un rôle secondaire ; les colonies commencèrent à devenir de gros consommateurs ; au prix de longs combats, les différentes nations se partagèrent le marché mondial qui s'ouvrait. Cette période commence par les lois sur la navigation et les monopoles coloniaux. On évita autant que possible par des tarifs, des prohibitions, des traités, que les diverses nations puissent se faire concurrence ; et, en dernière instance, ce furent les guerres, et surtout les guerres maritimes, qui servirent à mener la lutte de la concurrence et décidèrent de son issue. La nation la plus puissante sur mer, l'Angleterre, conserva la prépondérance sur le plan du commerce et de la manufacture. Déjà, ici, concentration sur un seul pays.

La manufacture était constamment garantie sur le marché national par des droits protecteurs, par la concession de monopoles sur le marché colonial, et le plus possible vers l'extérieur par des douanes différentielles. On favorisa la transformation de la matière brute produite dans le pays même (laine et lin en Angleterre, soie en France) ; on interdit l'exportation de la matière première produite sur place (laine en Angleterre) et l'on négligea ou entrava celle de la matière importée (coton en Angleterre). La nation qui possédait la suprématie dans le commerce maritime et la puissance coloniale s'assura aussi naturellement la plus grande extension quantitative et qualitative de la manufacture. La manufacture ne pouvait absolument pas se passer de protection, étant donné que la moindre modification qui se produit dans d'autres pays peut lui faire perdre son marché et la ruiner; car, si on l'introduit facilement dans un pays dans des conditions tant soit peu favorables, on la détruit de ce fait tout aussi facilement."

(Marx. Idéologie Allemande pp.87-88)

Comme ont pu le remarquer de nombreux auteurs, la différence de degré du développement des forces productives entre les nations européennes appelées à devenir les plus grandes puissances capitalistes et certaines régions d'autres continents n'était pas très importante. Or, au cours du XVIII^e siècle et plus particulièrement du XIX^e et XX^e siècle, l'écart entre les deux se creuse, et ce malgré ou à cause du développement de la production capitaliste impulsé dans ces régions par les puissances colonialistes puis impérialistes.

La concurrence pouvait donc se manifester très rapidement (nous avons vu les principaux aspects de l'éventail protectionniste auxquels a recours la puissance coloniale pour la limiter, il est particulièrement important pour les nations colonialistes de s'emparer ou d'exercer une influence directe sur le pouvoir politique des nations colonisées, afin de ruiner toute tentative de développement qui irait à l'encontre des intérêts de la puissance coloniale. Ainsi l'Angleterre put tuer le développement de la manufacture en Irlande).

De même ce pouvoir politique sert à favoriser la dissolution des anciennes formes de production et à modeler la production en fonction des intérêts colonialistes. (Dans les pays où l'on a pas réussi à obtenir le pouvoir politique, la destruction des communautés pré-capitalistes est rendue encore plus difficile - voir à ce sujet la différence entre l'Inde et la Chine). En se servant de l'Etat, la bourgeoisie organise le pillage des colonies. Elle s'assure entre autres de la production et de l'exportation des métaux précieux. Celle-ci qui est surtout

caractéristique de la première partie de la phase de soumission formelle, a pour effet de relever le taux de profit du capital en abaissant le salaire. La découverte de nouvelles mines, le développement de l'exportation de ces métaux abaissent leur valeur et en conséquence relève le niveau général des prix, les métaux précieux (or, argent) incarnant l'équivalent général, l'Argent. Comme les salaires ne vont pas croître au même rythme que les prix, le salaire réel baisse et le taux de la plus-value et de profit s'élève. Le processus inflationniste engendré par le commerce de métaux précieux permet donc au capital de la nation coloniale d'accroître l'exploitation du prolétariat.

"Ils (les mercantilistes NDR) constataient dans ces pays (les pays colonisateurs NDR) un accroissement rapide des richesses et de la classe moyenne. Sur quoi reposait en fait cet effet de l'or ? Les salaires n'augmentaient pas dans la même proportion que les prix des marchandises, les salaires diminuaient donc et, partant, augmentait le surtravail relatif, le taux de profit, non pas parce que les ouvriers étaient devenus plus productifs, mais parce qu'il y'avait diminution du salaire absolu, (c'est-à-dire de la somme des moyens de subsistance que reçoit le travailleur), en un mot, parce que la situation des travailleurs s'aggravait. Dans ces pays le travail devenait donc en fait plus productif pour ceux qui l'employaient. Ce fait était en rapport avec l'afflux des métaux précieux."

(Marx. Théories sur la plus-value t.1 p.163.)

De plus le capital s'assure un monopole exclusif sur les produits coloniaux (thé, épices, sucre, produits exotiques..), le profit qu'il obtient est soit un profit d'aliénation - c'est-à-dire que l'on extorque un surtravail aux autres formes de production en achetant les produits à bas prix et en les revendant à un prix beaucoup plus élevé ; soit un profit venant d'une organisation de la production coloniale dans le cadre du mode de production capitaliste. Dans les mines, dans les plantations de certains produits coloniaux, on peut produire à des coûts inférieurs à ceux de la nation mère, grâce à des conditions naturelles plus favorables (exclusivité de certains produits compte tenu du climat, fertilité de la terre, richesse des gisements miniers etc.) ou encore grâce aux conditions sociales particulières dans lesquelles va s'effectuer cette production.

Dans ce type de colonies, il est hors de question pour la bourgeoisie de développer la manufacture et d'introduire le salariat ce qui ferait de la colonie un pôle potentiel de développement et de concurrence. Le système de production, bien que capitaliste, repose alors sur l'esclavage et l'on extorque ainsi du surtravail et de la plus-value sans pour autant jeter les bases d'un développement capitaliste. De plus, dans ces productions coloniales, le capitaliste et le propriétaire foncier ne faisant qu'un, il n'y a pas formation d'une rente absolue, le capital ne trouvant pas d'obstacle pour s'investir dans ces branches de production. Il s'ensuit que le prix des produits est abaissé d'autant, sans compter que les sols ne sont pas encore épuisés, (le capitaliste se dispensant de les amender³⁴ il économise une partie du capital constant tout en ayant encore un rendement assez élevé étant donné la présence dans le sol d'éléments organiques). Par conséquent, les produits importés par la puissance coloniale contribuent à élever le taux de profit en abaissant la valeur 1° de certains éléments entrant dans la reproduction de la force de travail, 2° d'éléments entrant dans le capital constant.

"Dans le deuxième type³⁵ de colonies – plantations - de prime abord les formes de spéculation commerciale produisent pour le marché mondial, c'est la production capitaliste qui existe, bien que formellement seulement, puisque l'esclavage des noirs exclut tout travail salarié libre, donc la base de la production capitaliste. Mais ce sont

³⁴ Parmi les ravages exercés par les puissances colonialistes sur les pays colonisés figure en bonne place l'épuisement de la terre.

³⁵ Nous ne parlerons pas ici du "premier type" distingué par Marx c'est-à-dire les colonies de peuplement tels les Etats-Unis, Australie, Nouvelle-Zélande etc.

des capitalistes qui font marcher leur affaire avec des esclaves noirs. Le mode de production qu'ils introduisent n'est pas issu de l'esclavage, mais est greffé sur lui. Dans ce cas, capitalise et propriétaire foncier ne font qu'un. Et l'existence élémentaire du sol face au capital et au travail n'offre pas de résistance à l'investissement du capital ni donc à la concurrence des capitaux. Il ne se développe d'ailleurs pas ici une classe de fermiers différents des landlords (propriétaires fonciers). Tant que dure cette situation, rien ne s'oppose à ce que le coût de production règle la valeur marchande.

(Théories sur la plus-value tome.2 p.348)

Cette production coloniale est l'occasion d'un commerce très fructueux : le trafic d'esclaves. Par l'intermédiaire du commerce des métaux précieux, des produits coloniaux, des esclaves, du surtravail extorqué à ceux-ci dans les plantations et les mines, ainsi qu'aux formes de production précapitalistes, une masse de plus-value reflue dans la mère patrie pour y fonctionner comme capital. De plus les occasions d'un investissement rapportant un taux de profit élevé ne manquent pas dans la nation, celle-ci recourt également à l'emprunt de capitaux pour accroître l'accumulation du capital.

D'autre part le colonialisme, nous l'avons vu, permet d'accroître l'exploitation de la classe ouvrière de la nation coloniale. Enfin il procure des débouchés pour les manufactures. Mais dans la phase de soumission formelle, la puissance de la nation repose, non pas sur le capital industriel, mais sur le capital commercial. "A l'époque manufacturière proprement dite, c'est la suprématie commerciale qui donne la suprématie industrielle"³⁶. C'est le capital marchand qui domine le capital industriel et il incombe aux commerçants de comparer les coûts de production nationaux à ceux régnant sur le marché mondial. Ainsi "le régime colonial donne un grand essor à la navigation et au commerce". Le but poursuivi par les puissances coloniales comme l'Angleterre n'était pas tellement d'accaparer de nouveaux territoires, mais de s'assurer un immense réseau de comptoirs commerciaux et de bases maritimes, et les implantations se font plutôt (sauf en Amérique du Nord) sur les côtes ou les îles qu'à l'intérieur des terres.

8.3. Phase de soumission réelle du travail au capital : l'impérialisme

8.3.1. Bien qu'avec la phase de soumission formelle du travail au capital se mette en place un nouveau marché mondial, celui-ci a encore une ampleur limitée, et, tout en formant la base du marché mondial spécifiquement capitaliste³⁷ caractéristique de la phase de soumission réelle du travail au capital, il n'a pas encore l'universalité qu'il aura dans cette nouvelle phase.

"Le mouvement du capital, bien que notablement accéléré, n'en restait pas moins encore d'une lenteur relative. L'émiettement du marché mondial en fractions isolées, dont chacune était exploitée par une nation particulière, l'élimination de la concurrence entre nations, la maladie de la production elle-même et le système financier qui avait à peine dépassé le premier stade de son développement, entravaient beaucoup la circulation. Il s'ensuivit un esprit boutiquier d'une sordide mesquinerie

³⁶ "Dans la mesure où elle parvient à exporter (la manufacture NDR) , elle dépend donc entièrement de l'extension ou de la limitation du commerce et elle exerce sur lui une action en retour relativement faible, de là son importance secondaire (...) et l'influence des commerçants au XVIII^e siècle." (Idéologie Allemande p.88)

³⁷ "La concentration du commerce et de la manufacture dans un seul pays, l'Angleterre, telle qu'elle se développa sans interruption au XVII^e siècle, créa progressivement pour ce pays un marché mondial relatif et suscita de ce fait une demande des produits anglais manufacturés que les forces productives industrielles antérieures ne pouvaient plus satisfaire. Cette demande qui débordait les forces productives fut la force motrice qui suscita la troisième période de la propriété privée depuis le Moyen-Âge en créant la grande industrie." (Idéologie Allemande p.89)

dont tous les commerçants et tout le mode d'exploitation du commerce restaient encore entachés. En comparaison des manufacturiers et encore plus des artisans, ils étaient, à vrai dire, des grands bourgeois, en comparaison des commerçants et des industriels de la période suivante, ils restent des petits bourgeois." (Marx-Engles, l'Idéologie allemande, Editions sociales. p.88)

Grâce à la phase de soumission réelle, le capital va pouvoir réaliser sa nature, devenir adéquat à son être, conforme à son concept. Ce n'est en effet que sur le marché mondial (qui recouvre la totalité des marchés nationaux) que le capital parvient à développer toutes les tendances qu'il contient. D'où l'importance du commerce extérieur.

"Si le surtravail ou la plus-value ne se présentait que dans le surproduit national, l'accroissement de la valeur par amour de la valeur, et ainsi l'extension du surtravail se heurterait aux bornes imposées par l'éventail étroit des valeurs d'usage qui représenteraient la valeur du travail (national). C'est le commerce extérieur qui développe la vraie nature de ce surproduit en tant que valeur à partir du moment où il fait du travail que le surproduit contient du travail social se présentant sous la forme d'une série illimitée de valeurs d'usage différentes, et donne en fait un sens à la richesse abstraite.... C'est seulement le commerce extérieur, la transformation du marché en marché mondial qui mue l'argent en argent mondial, et le travail abstrait en travail social. La richesse abstraite, la valeur, l'argent, donc le travail abstrait se développent dans la mesure où le travail concret évolue dans le sens d'une totalité des différents modes de travail qu'engendre le marché mondial. La production capitaliste est basée sur la valeur c'est-à-dire sur le développement comme travail social du travail contenu dans le produit. Mais cela n'a lieu que sur la base du commerce extérieur et du marché mondial. C'est donc aussi bien la condition que le résultat de la production capitaliste." (Théories sur la plus-value p.297 t.3)³⁸

On peut mesurer ici toute la stupidité du ricardianisme d'un groupe comme la CWO qui néglige complètement le commerce extérieur et la fonction monnaie universelle de l'argent. Alors que ce n'est que sur le marché mondial que le capital peut parvenir à maturité.

8.3.2. Avec la phase de soumission réelle, la productivité du travail se développe, la masse des valeurs d'usage s'accroît plus que proportionnellement à leur valeur, tandis que la production de plus-value relative prend son essor. "La nécessité de produire sur une échelle constamment élargie incite à étendre le marché mondial, désormais ce n'est pas le commerce qui révolutionne l'industrie, mais l'industrie qui révolutionne constamment le commerce."

Du fait du développement de cette productivité, du moins dans la première partie de la phase de soumission réelle, caractérisée par une augmentation de la productivité et de la longueur de la journée de travail, les marchandises produites ont une valeur plus basse que celles des nations concurrentes qui n'ont pas encore mis en place une grande industrie. Le protectionnisme, qui était nécessaire sur la base de la manufacture devient, sous sa forme antérieure, superflu voire nuisible. La nation désormais impérialiste fonde sa puissance sur le capital industriel et sa capacité à produire de la plus-value relative. L'augmentation de la productivité du travail lui permet de concurrencer efficacement ses rivaux et elle se montre donc favorable au libre échange afin de s'ouvrir des débouchés toujours plus vastes. D'un autre côté les nations qui sont encore restées sur la base de la manufacture et de la phase de soumission formelle sont contraintes, si elles veulent conserver leur rang, d'introduire les mécanismes de la phase réelle, et de protéger cette industrie naissante au moyen d'un nouveau protectionnisme. Le marché mondial limité qui s'était formé avec la phase de soumission formelle est remis en question et remplacé par un véritable marché mondial,

³⁸ Cf. aussi Capital 1,1, tome I p.687 Ed. soc.

universel, au sein duquel l'être du capital se déploie et se réalise ; d'autre part la division internationale du travail caractéristique du colonialisme disparaît au profit d'une nouvelle.

8.3.3. Nous avons vu que lorsqu'un capitaliste introduit une nouvelle technique de production plus productive, il obtient pendant un certain laps de temps -jusqu'à ce que la productivité du travail obtenue soit égale à la productivité sociale moyenne du travail - un surprofit.

Cependant, de même que cette nouvelle force productive abaisse la valeur des marchandises, elle nécessite que le marché soit étendu. Plus le marché pour les entreprises produisant avec les conditions de production les meilleures est vaste, et plus la masse du surprofit qu'elles peuvent obtenir est grande, D'autre part la valeur sociale de la marchandise est également abaissée et si celle-ci a une influence sur la valeur de la force de travail, le taux général de la plus-value et la masse de celle-ci sont augmentés. Par conséquent la recherche de marchés extérieurs (et ce d'autant plus qu'ils sont le monopole des entreprises les plus performantes) ne peut que favoriser d'une part le capital en général en augmentant la plus-value relative, d'autre part, le capital particulier grâce à ces marchés supplémentaires peut empêcher un surprofit additionnel. Chaque nation impérialiste a donc tout intérêt à ce que les marchés potentiels pour le capital national soient les plus étendus possible afin de favoriser la production de la plus-value relative et le taux de profit dans chacune d'elles.

Le propre mouvement du capital national pousse ainsi irrésistiblement chaque nation à accroître le champ extérieur de la production, à augmenter son importance sur le marché mondial.

8.3.4. Avec le mode de production capitaliste, la loi de la valeur se réalise et prend toute sa signification. Dans le N°4 nous avons montré que la théorie des prix de production ne contredisait pas la loi de la valeur puisque celle-ci non seulement continue à agir dans toute sa force mais encore parvient également à sa forme de développement ultime avec la phase de soumission réelle du travail au capital. Avec le développement de la productivité du travail

" la masse et la valeur des machines employées augmentent"... "mais non dans la même proportion qu'elle, c'est-à-dire non pas en raison de la multiplication du produit fourni par ces machines. Par conséquent dans les branches d'industrie qui consomment des matières premières, c'est-à-dire où l'objet du travail est lui-même le produit d'un travail antérieur, la productivité du travail s'exprime précisément par le rapport selon lequel une plus grande quantité de la matière première absorbe une certaine quantité de travail, donc par la masse croissante de la matière première qui, en une heure, est transformée en produits façonnés ou marchandises. Dans la mesure où se développe la productivité du travail, la valeur de la matière première constitue un élément sans cesse croissant de la valeur du produit marchandise et cela non seulement parce qu'elle entre en totalité dans cette valeur, mais parce que dans chaque partie aliquote du produit total, la partie représentant l'usure des machines et celle qui est formée par le travail nouvellement ajouté sont toutes deux en diminution constante. Par suite de cette tendance à la baisse et à l'augmentation proportionnelle de l'autre partie de la valeur qui représente la matière première, à moins que cette augmentation ne soit annulée par une diminution proportionnelle de la valeur de la matière première, diminution due à la productivité croissante du travail employé pour produire cette matière première." (Capital III, I Pléiade 2 p.922)

Dans notre étude sur la "Question agraire (cf, CouC N°s 2,4,6 et 8) nous avons commencé à montrer que le prix des matières premières agricoles ou industrielles est relativement plus élevé que celui des produits manufacturés ; il s'ensuit, étant donné l'importance que la valeur des matières premières tend à acquérir dans le produit, que les puissances impérialistes ont tout intérêt à obtenir des matières premières à bas prix. La forme de domination du marché mondial correspondant à la phase de soumission formelle du travail au capital, c'est-à-dire la

domination coloniale devient une entrave pour un mode de production qui doit faire face à un besoin croissant de matières premières bon marché.

Aussi dès la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e assiste-t-on à la mise en place de la nouvelle forme de domination du marché mondial : l'impérialisme. Abolition de l'esclavage, libre échangeisme (abolition des lois sur le blé), abrogation des actes de navigation. Si au cours du XIX^e siècle l'expansion coloniale se poursuit (en 1800 l'Europe et ses possessions représentent 55% des terres du globe, en 1878 avant que ne débute une nouvelle phase d'acquisitions, cette surface occupe 67% de la surface des terres), elle ne constitue plus une caractéristique décisive de la domination impérialiste. En effet l'Angleterre alors seule puissance impérialiste se montre favorable à la décolonisation de l'Amérique du Sud. Elle arrache ainsi ce continent aux nations colonialistes, l'Espagne et le Portugal. L'Angleterre acquiert la suprématie dans ce continent sans pour autant que celui-ci devienne une de ses colonies³⁹. Par conséquent l'impérialisme peut très bien s'accommoder d'une décolonisation, toutefois celle-ci - pas plus que la réduction de la journée de travail - n'est en soi le fruit d'une politique délibérée de l'impérialisme. De même que la lutte du prolétariat est à l'origine de la réduction de la journée de travail et de la nécessité pour le capital de se lancer à corps perdu dans la recherche d'un maximum de plus-value relative, la lutte des peuples soumis au colonialisme et à l'impérialisme favorise la mise en place des mécanismes spécifiques de la domination impérialiste.

8.3.5. Avec la phase de soumission réelle et la domination impérialiste l'action des pays impérialistes change d'orientation, leur intérêt se portant désormais prioritairement vers la recherche et l'exploitation des matières premières. Ainsi la hiérarchie des colonies se trouve modifiée, les pays riches en matières premières venant au premier plan de celle-ci. Indépendamment de l'extension des possessions coloniales, l'impérialisme étend sa domination sur le marché mondial. Par exemple l'Angleterre accroît ses zones d'influences commerciale et industrielle. D'autre part, dans les pays dominés par l'impérialisme, la production est désormais bouleversée ; la nécessité d'accroître la production des matières premières implique dans ces secteurs le développement d'une production capitaliste fondée sur le salariat. Aussi l'esclavage tend à disparaître dans ces régions au cours du XIX^e siècle, et l'impérialisme moderne se montre anti-esclavagiste.

"Une nouvelle division internationale du travail, imposée par les sièges principaux de la grande industrie, convertit de cette façon une partie du globe en champ de production agricole pour l'autre partie, qui devient par excellence le champ de production industriel." (Capital I, 4 Pléiade t.1 p. 1298)

³⁹ Que ce soit dans la phase colonialiste (soutien de la France et de l'Espagne à l'indépendance américaine) ou dans la phase impérialiste (soutien britannique à l'indépendance des colonies espagnoles et portugaises en Amérique Latine) l'intervention des puissances colonialistes et capitalistes dans les luttes d'indépendance n'a jamais constitué pour le programme communiste un fait en soi suffisant pour rejeter le caractère révolutionnaire, même s'il demeure bourgeois, de ces mouvements. L'impérialisme "soutient" d'ailleurs ces luttes tout comme le réformisme "soutient" les luttes du prolétariat, c'est-à-dire pour mieux les entraver et limiter leur caractère révolutionnaire.

L'impérialisme qui a besoin de matières premières à bas prix fait tout et fera tout pour empêcher le développement capitaliste, c'est-à-dire le développement de la phase réelle, des pays producteurs de matières premières qu'il domine. D'autre part les nations impérialistes se livrent entre elles à une concurrence effrénée pour conserver ou accroître leur position dans la division internationale du travail et sur le marché monétaire. Il est alors particulièrement stupide de ne voir dans ces luttes contre l'impérialisme qu'un "moment de la lutte à mort entre les puissances impérialistes grandes ou petites pour acquérir un contrôle sur le marché mondial", comme l'écrit le CCI dans la plate-forme de son journal. Notons que la "théorie" du CCI admet dans la Chine une "exception qui confirme la règle". Outre le racisme et le laisser-aller théorique inhérent à de telles affirmations, on peut se demander quelle portée aurait le programme communiste, programme censé systématiser l'arc historique de l'espèce humaine, et qui en reléguerait le quart dans la marge des "exceptions historiques". La CWO, dont nous avons pu voir à quelle hauteur parvenait leur pensée en la matière d'impérialisme poursuit la même veine décadenciste que le CCI..

8.3.6. Si dans la phase de soumission formelle, le bas prix des produits coloniaux s'explique en partie par l'absence de rente foncière, cette explication ne peut plus s'appliquer dans la phase de soumission réelle du travail au capital. En effet les nations soumises à l'impérialisme sont jetées dans le mouvement historique, les anciennes formes de production s'y dissolvent; elles deviennent soumises aux lois générales de la production capitaliste. Dans la mesure où la propriété privée s'y installe et où les capitalistes sont séparés des propriétaires fonciers, la rente foncière absolue apparaît. Bien plus, usant de sa puissance l'impérialisme essaie de s'emparer des diverses rentes (différentielle, absolue, de monopole). Tout en favorisant un développement capitaliste dans les secteurs producteurs de matières premières et dans toutes les sphères qui n'engendrent pas une généralisation de la création de plus-value relative⁴⁰ (1) et donc de la phase de soumission réelle du travail au capital, l'impérialisme confine ces nations ou aires dans une "arriération" capitaliste relative ; c'est-à-dire qu'il pèse de toutes ses forces pour mettre obstacle au plein développement de la phase de soumission réelle du travail au capital. Dans le même temps il met en oeuvre tous les moyens pour exorquer le maximum de surtravail dans ces pays. L'exploitation de ces nations sera d'autant plus forte que l'écart relatif entre elles et les nations impérialistes sera grand.

8.3.7. Avec la pleine réalisation de la phase réelle (ce que nous avons caractérisé comme deuxième moment de cette phase) se développent la productivité et l'intensité du travail. Cela induit sur le plan international une modification importante dans l'application internationale de la loi de la valeur.

"En chaque pays, il y a une certaine intensité moyenne, ordinaire à défaut de laquelle le travail consomme dans la production d'une marchandise plus que le temps socialement nécessaire, et par conséquent, ne compte pas comme travail de qualité normale. Ce n'est qu'un degré d'intensité supérieur à la moyenne nationale qui, dans un pays donné, modifie la mesure de la valeur par la seule durée du travail. Mais il n'en est pas ainsi sur le marché universel dont chaque pays ne forme qu'une partie intégrante. L'intensité moyenne ou ordinaire du travail national n'est pas la même en différents pays. Là elle est plus grande, ici plus petite. Ces moyennes nationales forment donc une échelle dont l'intensité ordinaire du travail universel est l'unité de mesure. Comparé au travail national moins intense, le travail national plus intense produit donc dans le même temps plus de valeur qui s'exprime en plus d'argent.

Dans son application internationale la loi de la valeur est encore plus profondément modifiée, parce que sur le marché universel le travail national plus productif compte aussi comme travail plus intense, toutes les fois que la nation plus productive n'est pas forcée par la concurrence à rabaisser le prix de vente de ses marchandises au niveau de leur valeur." (Capital 1,6 Pléiade t.I pp.1059-60)

⁴⁰ Parmi les tendances les plus récentes du développement capitaliste on peut citer la mise en place sous l'égide de l'impérialisme d'industries de luxe dont la production n'a pas d'influence sur le développement de la plus-value relative. Bien entendu, tandis que dans ces pays les classes moyennes se gonflaient démesurément et que le prolétariat y subissait une exploitation effrénée, caractérisée par la baisse du salaire réel, l'augmentation de la journée de travail, et également de la productivité et de l'intensité du travail, les chantages du capital entonnaient un hymne à la capacité de ce dernier pour "industrialiser le tiers-monde". Et de citer à l'appui les "miracles" iranien, coréen et brésilien. Chants de sirènes auxquels répondirent bientôt la révolution iranienne, les émeutes de Corée et les grandes luttes des prolétaires brésiliens.

S'il est clair pour le programme communiste qu'en fait l'impérialisme n'a aucunement changé de nature et n'a pas renoncé à maintenir ces pays dans une étroite dépendance par rapport à lui en freinant leur développement c'est-à-dire en empêchant la généralisation de la phase de soumission réelle, cela n'est pas aussi clair pour les confusionnistes qui se prétendent héritiers du programme communiste tel le PCI qui décrétait subitement que l'impérialisme avait désormais d'autres intérêts que les matières premières - sous entendu, il avait maintenant intérêt à favoriser le développement de ces nations.

Ceci constitue la base d'une exploitation de la part des nations impérialistes sur les nations dominées par elle, et même entre les nations impérialistes. C'est là un des fondements majeurs de leur concurrence acharnée. En effet il résulte de ce procès que par exemple

"Trois journées de travail d'un pays s'échangent contre une seule d'un autre pays (...) ou encore, les journées de travail de pays différents peuvent être entre elles comme à l'intérieur d'un pays le travail qualifié ou complexe, travail non qualifié ou simple. Dans ce cas, le pays le plus riche exploite le pays le plus pauvre même si ce dernier gagne dans l'échange." (Marx., Théories sur la plus-value t. IIIp. 102). ⁴¹(1)

Par conséquent plus la différence dans le degré de développement capitaliste, dans le développement de la force productive du travail sera importante entre les nations et plus l'exploitation des nations pauvres par les nations riches sera importante.

8.3.8. C'est sur cette hiérarchie des forces productives que va s'instaurer une division internationale du travail. Si la thèse révisionniste selon laquelle l'égalisation des taux de profit ne jouerait pas dans la phase ultime du MPC (c'est-à-dire la phase où celui-ci se concentre et se centralise) est fautive, celle selon laquelle cette égalisation des taux de profit se réalise à l'échelle internationale est tout aussi fautive: Tout au contraire le marché mondial, en tant que totalité organique composée de moments divers prend appui sur la hiérarchie du développement des forces productives, et donc sur des taux de profit nationaux différents, et qui ne s'égalisent pas à l'échelle internationale.

"Cela prend toute son importance lorsqu'on compare entre eux des taux de profit dans différents pays. Supposons que, dans tel pays d'Europe, le taux de plus-value soit de 100%, si bien que l'ouvrier travaille une demi-journée pour lui et l'autre demi-journée pour son employeur. Supposons que, dans tel pays d'Asie, ce taux soit de 25%, si bien que l'ouvrier travaille pendant les 4/5 de sa journée pour lui et pendant 1/5 de journée pour son employeur. Dans le pays d'Europe, la composition supposée du capital national serait $84 c + 16 v$, et $16 c + 84 v$ dans le pays d'Asie, où l'on emploie peu de machines etc.. et où la consommation productive de matières premières est relativement faible pour un temps et une quantité de force de travail donnés. Voici notre calcul : Dans le pays européen, la valeur du produit = $84 c + 16 v + 16 pi = 116$; taux du profit $16/100 = 16\%$. Dans le pays asiatique, la valeur du produit = $16 c + 84 v + 21 pi = 121$; taux du profit = $21/100 = 21\%$. Dans le pays d'Asie, le taux du profit est donc supérieur de plus de 25% à celui du pays d'Europe, bien que le taux de plus-value dans le premier soit 4 fois plus petit que dans le second." (Capital 3, 2 Pléiade t. 2 p. 942)⁴²

⁴¹ Tandis que cette thèse essentielle du programme communiste a été honteusement détournée par le révisionnisme tiers-mondiste pour faire croire d'une part que le prolétariat des pays avancés "exploite" celui des nations opprimées, et d'autre part que ce dernier devait rallier sa bourgeoisie pour combattre l'impérialisme, la CWO de son côté stigmatise globalement la thèse de l'exploitation des nations par d'autres (et également Marx et Lénine qui la défendirent) comme contre-révolutionnaire. : "Une distinction entre nations "exploiteuses" et "exploitées" en tant qu'opposées aux classes, était un opportunisme complet, lequel était un produit de la contre-révolution, renforcé par les positions déjà erronées de Lénine." (RP 17 P.20). Comment la CWO pourrait expliquer (il est vrai qu'elle ne l'explique pas) l'impérialisme, si celui-ci n'exploite pas les nations dominées, en vue d'extorquer un maximum de surtravail ?

⁴² Pour la CWO, fidèle au stalinien Grossmann, il s'opère une péréquation des taux de profit à l'échelle internationale. Dans notre N°4 où nous avons déjà dénoncé cette thèse contre-révolutionnaire, nous avons ajouté que la CWO niait, à l'inverse, la péréquation des taux de profit à l'échelle nationale. Il s'agissait de notre part d'une mauvaise interprétation du texte de la CWO. Comme elle nous l'a écrit par la suite : "Nous avons été entièrement consistants dans notre point de vue selon lequel les taux de profit montrent une tendance à s'égaliser (cf. RP 2 p. 23-4), et ce point est même soulevé dans le propre texte critique par CouC . Ce que nous disons c'est qu'avec l'approfondissement de la crise

Alors que l'égalisation des taux de profit au niveau national suppose une identité de la force productive du travail entre les diverses branches, le marché mondial s'organise sur la base d'une différence de ces forces productives.

8.3.9. Contrairement aux thèses qui prétendent que l'expansion du MPC ira en atténuant l'exploitation du prolétariat, notre thèse communiste montre que, toutes choses égales par ailleurs, le prolétariat des pays avancés souffre d'une exploitation d'autant plus grande que les forces productives sont plus développées. Ainsi d'une part, le taux de plus-value est-il tendanciellement plus élevé (la masse de plus-value extorquée l'est de toutes façons), dans les pays avancés que dans les nations moins développées ; d'autre part tout en ayant un salaire réel plus élevé, l'ouvrier allemand est plus exploité que l'ouvrier français, et celui-ci que l'ouvrier brésilien (toutes choses égales par ailleurs).

D'autre part la composition organique est plus élevée dans les pays avancés que dans les autres⁴³, témoignant ainsi d'un plus grand développement des forces productives. Par contre, le taux de profit a tendance à être plus élevé au fur et à mesure que l'on redescend l'échelle du développement capitaliste. D'où la tendance pour les nations plus développées à étendre leur champ de production de la plus-value en recherchant des taux de profit plus élevés dans ces pays moins développés.

Bien entendu, si cette différence de composition organique témoigne des écarts dans le développement des forces productives, elle reflète également une différence dans les productions (sous l'angle de la valeur d'usage). Ici la différence de composition-valeur traduit une différence de composition technique entre les capitaux et donc reflète à la fois des procès de production dissemblables, qui emploient un capital fixe plus ou moins grand, et des technologies plus ou moins avancées. Il en va de même en ce qui concerne la sphère des biens de consommation, qu'ils soient destinés au prolétariat ou par exemple aux classes moyennes dont l'importance varie selon le développement de la plus-value relative. (Les besoins sociaux varient en fonction du développement de la production capitaliste et également de la distribution des classes au sein de la nation).

8.3.10. Sur cette base il s'opère une spécialisation, une division internationale du travail dont nous avons déjà vu quelques aspects. Par exemple les pays dominés par l'impérialisme vont être transformés en pays producteurs de matières premières. Puis, entre les puissances impérialistes, il va s'opérer une distribution dans la fabrication des produits, en fonction de leurs potentiels technologiques spécifiques. Si le libre-échange tend à pousser au maximum cette spécialisation, bien évidemment un protectionnisme va ressurgir pour favoriser la position de l'industrie nationale sur le marché mondial, et ceci donne lieu à une féroce concurrence entre les puissances impérialistes.

8.3.11. D'autre part, au sein de la production matérielle il sera important pour les pays impérialistes de produire des biens de luxe, formant ainsi de nouvelles branches dans lesquelles la part de travail vivant sera plus importante que la moyenne (ce processus favorise le taux de profit sous trois aspects différents : d'une part parce que la masse de la plus-value produite est plus importante ; d'autre part grâce aux gains qui pourraient résulter d'un échange de ces marchandises avec les nations moins développées ; enfin, si cet

aujourd'hui, l'égalisation n'est pas laissée à "l'invisible main" du marché, mais est une fonction assurée grâce à l'intervention de l'Etat pour protéger le capital national." (Lettre du 4/10/78). Nous prenons donc acte de cette rectification. Mais si la CWO se lave ainsi de notre accusation portée à tort, ce n'est que pour retomber dans des errements tout aussi catastrophique, puisqu'elle prétend que c'est seulement grâce à l'intervention de l'Etat que la péréquation des taux de profit peut s'opérer.

⁴³ Accumulant décidément tous les préjugés colportés par les défenseurs du capital impérialiste, la CWO, brillant héraut de la théorie communiste au sein de l'ex-empire Britannique proclame que "contrairement à ce que beaucoup pensent... la composition organique du capitalest aussi élevée en Afrique que partout ailleurs. (RP N°6 p.37)

échange se fait par exemple contre des produits agricoles, il sera possible d'influencer le taux de la plus-value relative.)

Outre la production matérielle, il est bien évident que les nations impérialistes auront tout intérêt à exporter des services et autres activités improductives contre des produits matériels, ce qui leur permet d'augmenter relativement la part des classes moyennes et donc corrélativement de diminuer la part relative du prolétariat. Ce faisant, l'impérialisme cherche à conjurer le spectre du communisme.

8.3.12. Tous ces facteurs contribuent à déterminer aussi la physionomie spécifique de l'implantation du capital dans les différentes aires, ainsi que celle du commerce entre les différentes nations impérialistes. Il est bien évident que la sphère des débouchés pour les puissances impérialistes sera plus vaste dans les pays dont les conditions de la production et l'organisation sociale sont plus proches. Ainsi les produits d'un pays de haut développement capitaliste comme les Etats-Unis trouveraient plus facilement des débouchés en Europe que dans d'autres aires moins avancées. Cela explique pour une bonne part que la plus grande partie du commerce mondial s'effectue entre les métropoles capitalistes. De même l'exportation de capitaux, lorsqu'elle se fait sous forme d'investissements directs, est déterminée en partie par la composition organique existante ; étant donné le niveau relativement bas des salaires dans les nations moins développées, l'accumulation d'un fort capital constant dans ces pays sera entravée. (Ce que confirment diverses études montrant que les multinationales mettent en place dans les nations moins développées, des procès de travail qui, souvent ont été abandonnés dans les pays d'origine.)

"Mais c'est la première différence seule qui détermine le prix de revient pour le capitaliste, et dont la concurrence le force à tenir compte, Aussi voit-on aujourd'hui des machines inventées en Angleterre qui ne trouvent leur emploi que dans l'Amérique du Nord. Pour la même raison, l'Allemagne aux XVI^e et XVII^e siècles inventait les machines dont la Hollande seule se servait et maintes inventions françaises du XVIII^e siècle n'étaient exploitées que par l'Angleterre. (Capital I, 4, XV Pléiade t.I p.938.)

8.3.13. Avec la phase de soumission réelle du travail au capital, le crédit se développe et donc le capital financier (celui considéré par Marx, bien évidemment, ce qui n'a rien à voir avec la définition d'Hilferding) voit son importance s'accroître. Le capital se déploie en marché monétaire et la valeur des monnaies perd de plus en plus sa référence vis-à-vis de l'or, sans toutefois pouvoir s'affranchir complètement. Elle incarne le degré de développement de l'intensité et de productivité du travail de chaque nation.

Il se développe à l'échelle internationale tout un marché monétaire et financier au sein duquel les taux d'intérêt - à la différence des taux de profit - ont tendance à s'égaliser.

Par ailleurs, il convient ici de souligner, même si nous ne le développons pas, un aspect extrêmement important de la domination impérialiste : le monopole exclusif du dollar comme monnaie internationale, monopole qui permet aux Etats-Unis d'Amérique d'exploiter la planète entière.

8.4. Conclusion.

Comme nous avons pu le voir, au cours de ce bref exposé, les principaux traits de ce qu'on a appelé "l'impérialisme" sont en fait les caractéristiques du MPC parvenu à la phase de soumission réelle. Même si la théorie du commerce extérieur et du marché mondial, moment organique du programme communiste n'a pas été développée exhaustivement, nous avons pu voir, à travers les quelques éléments qui ont été abordés ici, que le programme en tant que totalité fournit le cadre à travers lequel elle peut être menée à bien. C'est donc en poursuivant le travail théorique sur la périodisation du capital en deux phases, que l'on

pourra caractériser pleinement l'avènement du capital mondial.
Ainsi le parti communiste ne pourra se dispenser d'accomplir le travail prévu sur le marché mondial et le commerce extérieur, c'est-à-dire poursuivre "l'Economie" en 6 livres prévue par Marx.

9. Les crises dans les deux phases

9.1. Introduction.

Dans notre numéro 8, nous avons entamé la publication d'une étude sur la théorie des crises, moment crucial pour la compréhension et la défense de notre programme communiste. Comme le montre le plan paru à la fin du texte, nous entendons traiter largement cette question, au cours des prochaines années. Les thèses que nous publions ci-après n'ont donc pas pour but de résumer ni même de présenter la théorie communiste des crises, mais, dans le cadre précis de notre travail sur les deux phases de la production capitaliste, de montrer rapidement les différences principales concernant les crises au cours de ces deux phases.

9.2. La crise du mode de production capitaliste dans la phase de soumission formelle du travail au capital.

Comme nous l'avons maintes fois rappelé, dans la phase de soumission formelle du travail au capital, la valeur d'échange des marchandises demeure relativement constante. Dans notre n°5 (cf. ici, introduction) nous avons montré que la propre instauration du MPC provoque un accroissement de la productivité sociale du travail par rapport aux époques antérieures. Une fois ce bond effectué, durant toute la période historique qui se caractérise par la soumission formelle du travail au capital, le niveau de la productivité du travail tend à demeurer sensiblement constant. Ceci dans la mesure où le procès de travail reste tel qu'il a été développé dans les formes de production antérieures, le capital réalisant un gain de productivité initial surtout grâce à la concentration et à la centralisation des moyens de production et des travailleurs. Aussi, durant toute cette phase l'augmentation de la valeur d'échange est-elle proportionnelle à celle des valeurs d'usage. La possibilité de produire un plus grand nombre de marchandises implique un accroissement proportionnel de la valeur d'échange incorporée dans ces marchandises.

Pendant cette période, la productivité et l'intensité du travail restent données, ce n'est qu'en allongeant la durée du travail -nonobstant l'abaissement du salaire - que le capital parvient à accroître le taux et la masse de la plus-value extorquée au prolétariat.

D'autre part, dans la phase de soumission formelle, le capital constant - et tout particulièrement le capital fixe - est peu important par rapport à la partie variable du capital. Nous avons vu qu'on pouvait considérer - d'un point de vue théorique - que le taux de profit coïncidait dans cette phase, avec le taux de plus-value. De la même manière, au passage théorique et dans une certaine mesure pratique du taux de plus-value au taux de profit correspond le passage historique de la phase formelle à la phase réelle. Etant donné que le travail vivant prédomine sur le travail mort, le taux de plus-value prime par rapport au taux de profit. Comme le capital constant est peu important on peut assimiler, d'un point de vue théorique, le taux de profit au taux de plus-value.

Par conséquent, pour un taux de plus-value donné, le taux de profit est d'autant plus élevé que l'importance du capital constant est faible. Nous savons que le taux de profit est égal à

$$p/c + v$$

c'est-à-dire au rapport entre la plus-value (p) et le capital total (constant (c) + variable (v)), avancé. En posant $C = 0$, nous obtenons un taux de profit maximum égal à p/v ; et donc égal au taux de plus-value.

Le taux de profit atteint donc sa limite maximum, soit le taux de plus-value.

Dans cette première phase de la vie du MPC, l'accumulation du capital s'accomplit donc

essentiellement sous la forme de capital variable, le travail vivant constituant la part la plus importante de la plus-value capitalisée. Etant donné qu'il n'intervient pas de grand bouleversement dans le procès de travail ni de grande révolution dans la valeur des marchandises, l'accroissement du capital variable et du prolétariat est proportionnel au taux de croissance de la production capitaliste. Parmi les caractéristiques de la phase de soumission formelle du travail au capital, nous avons donc un taux de profit d'un niveau élevé, un élargissement de la sphère des besoins en rapport direct avec l'accumulation du capital (l'augmentation des valeurs d'usage est proportionnelle à celle des valeurs d'échange). Le taux d'accumulation, c'est-à-dire la part de plus-value accumulée est élevé, le taux de croissance est élevé en proportion. (Le taux de croissance est égal à pl/k , où « k » représente le taux d'accumulation. Une partie de la plus-value est accumulée c'est-à-dire transformée en capital additionnel, l'autre partie étant consommée par la classe capitaliste et Cie. Le taux d'accumulation définit donc le rapport de la plus-value accumulée à la plus-value totale. Par exemple si l'on accumule la moitié de la plus-value, le taux d'accumulation 'k1 est égal à 0,5.

Nous retrouvons ici la thèse établie par notre école historique, selon laquelle plus un capitalisme est jeune, plus le taux de croissance est élevé :

"Le capitalisme accumule à un rythme rapide à ses débuts, à un rythme lent dans sa maturité. Historiquement, le rythme d'accumulation décroît (de même que le taux moyen de profit) tandis que la masse du produit du capital, du revenu, du profit, de la puissance mondiale du capital augmentent. Avec le socialisme, le rythme tombe au minimum et en théorie, sinon à zéro, du moins au rythme de l'augmentation annuelle de la population, c'est-à-dire, pour les pays les plus prolifiques, à 1% : telles sont les conclusions marxistes en la matière (...)

La règle est donc qu'un pays à peine sorti du féodalisme a un rythme d'industrialisation plus élevé qu'un pays de capitalisme déjà ancien. Si ce rythme était proportionnel au bien-être (au lieu de l'être, comme c'est en réalité le cas, à l'exploitation et au tourment du travail salarié), c'est non seulement le système capitaliste, mais féodal - et non le socialisme - qui gagnerait la compétition ; et pour quiconque est indépendant de nos illettrés nationaux en fait de marxisme, cela n'est un paradoxe ni économique, ni historique."

(Bordiga. Dialogue avec les morts, p.53)

Par conséquent, l'accumulation du capital dans la phase formelle se caractérise par un niveau élevé du taux de profit étant donné la faible importance du capital constant et particulièrement du capital fixe. De plus, ce niveau élevé du taux de profit, ainsi qu'une sphère des besoins dont la satisfaction implique une croissance de la valeur d'échange proportionnelle à celle de la valeur d'usage, favorisent un taux d'accumulation important. On peut constater aussi que dans cette phase, la forte accumulation est favorisée par le penchant absolu que la bourgeoisie possède pour l'accumulation. Plus tard, sans renoncer à ce moment fondamental de la reproduction du capital, la bourgeoisie sera plus à même de se laisser aller aux délices de la consommation.

Durant la phase de soumission formelle du travail au capital, le MPC ne connaît pas encore ses contradictions spécifiques, tout particulièrement la contradiction valorisation/dévalorisation, caractéristique de la phase de soumission réelle. La valorisation du capital n'engendre pas ici sa dévalorisation, puisque la valeur d'usage augmente en relation immédiate à la valeur d'échange. La composition organique avons-nous dit, est faible et la composition technique tend à demeurer identique, le procès de travail n'étant pas bouleversé.

Dans ces conditions, comment se manifestent les crises dans la phase de soumission formelle ?

Quelles formes prennent-elles ? Quelles en sont les causes ?

Les réponses à toutes ces questions, nous les trouvons dans l'oeuvre communiste. Marx y a

par avance répondu. Dans la phase de soumission formelle du travail au capital, la crise engendrée par la baisse du taux de profit entraîne une suraccumulation absolue (surproduction absolue) de capital.

Nous venons de mentionner la baisse du taux de profit, comme cause de la crise ; or, comment se manifeste la baisse du taux de profit dans cette phase étant donné que la force productive du travail ne connaît qu'un progrès très faible et que le mouvement de la composition organique du capital n'est pas lié à un tel progrès ?

Nous avons vu que dans la phase de soumission formelle plus le niveau relatif du taux de profit est élevé, plus le taux d'accumulation est important et que la fraction de la plus-value accumulée sous la forme de capital variable est prépondérante. Le procès de travail ne connaissant que peu de changements, le progrès de la population ouvrière est proportionnel au taux de croissance de la production capitaliste. Étant donné que celui-ci se situe à un haut niveau, l'augmentation du nombre des ouvriers est très rapide.

L'accumulation accélérée du capital entraîne une résorption de la surpopulation absolue (c'est-à-dire de la surpopulation spécifique à la phase de soumission formelle, cf. ci-dessus chap. 2.3). Cette diminution tend à faire augmenter le salaire, ce qui implique une baisse du taux de profit étant donné que la partie variable du capital s'élève, et que la plus-value diminue. Dans la formule donnée ci-dessus :

$PI/c+v$ (qui dans la phase formelle peut être réduite d'un point de vue théorique à 0), l'augmentation de v liée à une réduction de même grandeur de pl engendre - toutes choses égales par ailleurs - une baisse du taux de profit. Le taux et la masse de la plus-value diminuent, et la composition organique du capital également étant donnée l'augmentation des salaires. Mais cette baisse de la composition organique ne compense pas celle du taux de la plus-value et par conséquent le taux de profit chute.

Dans la phase de soumission formelle, la crise éclate lorsque se présente la suraccumulation absolue, la surproduction absolue de capital.

"Dès que, par rapport à la population ouvrière, le capital se serait donc accru dans une proportion telle que ni le temps de travail absolu fourni par cette population ni le temps de surtravail relatif ne pourraient être étendus (ce qui d'ailleurs, serait irréalisable dans le cas où la demande de travail serait assez forte pour déterminer une tendance des salaires à la hausse) dès que le capital accru ne produirait donc qu'autant voire moins de plus-value qu'avant son accroissement, il y aurait surproduction absolue de capital ; autrement dit, le capital accru $C + AC$ ne produirait pas plus de profit, peut-être moins, que le capital C avant son accroissement par AC . Dans les deux cas il y aurait aussi une baisse sensible et subite du taux général de profit, mais la cause en serait cette fois un changement dans la composition du capital, dû non pas au développement des forces productives, mais à une hausse dans la valeur monétaire du capital variable (en raison des salaires accrus) et à la diminution correspondante dans le rapport du surtravail au travail nécessaire."

(Marx. Capital III, 3 chap.10 Pléiade t.2 pp.1033-34)

Lorsque les salaires augmentent, le taux et la masse de la plus-value produite par ouvrier diminuent, mais cette diminution est compensée jusqu'à un certain point par l'augmentation du nombre des ouvriers, entraînée par l'accumulation. Cependant, pour un taux d'accumulation donné, le nombre d'ouvriers tendra désormais à augmenter moins vite étant donné que pour une même masse de capital variable on emploiera un nombre moindre d'ouvriers, les salaires de ces derniers ayant augmenté. D'autre part le moindre rendement, la baisse du taux de profit a tendance à peser sur le taux d'accumulation.

Si nous voulons résumer l'ensemble du mouvement, nous dirons que tant que la diminution de la masse de plus-value produite par ouvrier est compensée par l'augmentation globale de la masse de plus-value due à l'embauche d'ouvriers supplémentaires, le taux de profit baisse sans pour autant engendrer de crise ; cette baisse témoigne des difficultés croissantes rencontrées par la bourgeoisie et de la nécessité pour elle de faire face à une situation qui se dégrade.

La crise éclate lorsque le phénomène de compensation que nous venons de décrire ne joue plus. C'est-à-dire lorsque, pour une augmentation donnée du capital la masse de plus-value nouvellement produite par le capital augmenté demeure identique, voire diminue, par rapport à la masse de plus-value antérieurement produite par le capital avant son augmentation. En d'autres termes, si nous avons un capital avancé C (bien entendu ce capital avancé C se décompose en capital constant et variable, et dans la phase formelle la partie variable en est la plus importante), et que ce capital avancé rapporte une masse de plus-value pl ; si après augmentation du capital avancé $C+\Delta C$ rapporte toujours une plus-value égale voire inférieure à pl , alors nous avons une baisse du taux de profit qui passe de pl/C à $pl/\Delta C$. Cette baisse se traduit par une suraccumulation absolue de capital, une partie de celui-ci devant être mise en jachère, dévalorisée, de manière à rétablir le taux de profit et à relancer l'accumulation. Par conséquent la crise éclate lorsque la hausse des salaires et donc la baisse de la plus-value qui s'ensuit ne sont plus compensées par l'augmentation de la plus-value due à l'accroissement de la population ouvrière.

Pour l'économie politique, qu'il s'agisse de sa tendance Ricardienne (à laquelle se rattache l'économie politique Léniniste, ainsi que Grossmann et Cie), ou de sa tendance Sismondienne (dans la lignée de laquelle se situe le luxembourgeoisisme), la crise du MPC n'affecte qu'une partie du produit social (ce que l'on explique par des disproportions entre les diverses branches chez Ricardo et le Léninisme, par une insuffisance de la masse de la plus-value pour financer l'accumulation chez Grossmann, par une impossibilité de réaliser la plus-value destinée à l'accumulation chez Rosa Luxemburg). Contrairement à cette conception bourgeoise qui tend à nier que la crise du MPC soit une crise catastrophique, et qui par conséquent conduit à mettre le prolétariat sous la coupe du réformisme contre-révolutionnaire, le communisme théorique a toujours défendu la thèse selon laquelle c'est la totalité du produit social qui ne peut être réalisé étant donné la baisse brutale du taux de profit (ceci dans la mesure où le niveau du taux de profit devient tel qu'il décourage toute tentative de valorisation du capital). Par conséquent ce n'est pas seulement une partie de la plus-value pl , c'est-à-dire une partie du capital total, qui va souffrir de surproduction, mais la totalité de celui-ci, c'est-à-dire $c + v + pl$ (ce qui dans la phase formelle peut être ramené à $v + pl$). Si nous voulons résumer tout l'antagonisme de classe qui sépare l'économie politique, de quelque bord qu'elle soit, d'avec la théorie communiste qui ne cherche pas à comprendre abstraitement les mécanismes du MPC, mais à anticiper théoriquement sa destruction, nous dirions qu'alors que pour la première la crise est partielle et de faible ampleur, pour la seconde la crise est générale et catastrophique.

Dans la phase de soumission formelle du travail au capital, étant donné que le capital ne domine encore que formellement l'ensemble de la société et qu'en outre le capital constant et tout particulièrement sa partie fixe sont relativement faibles, les crises, tout en ayant d'emblée un caractère catastrophique et tout en étant génératrices de crises sociales et politiques, n'ont pas un caractère aussi profond et aussi dévastateur que celui qu'elles vont prendre dans la phase de soumission réelle, lorsque le capital s'est assujéti toute la société.

Nous avons vu comment éclate la crise dans la phase de soumission formelle du travail au capital, il nous faut désormais voir comment, dans cette même phase se rétablissent les conditions d'un mouvement "sain" de la production capitaliste. Pour que le procès de valorisation reprenne, il faut comme nous l'avons déjà dit, qu'une partie du capital subisse une dévalorisation. Etant donné que la plus grande partie du capital consiste en capital variable, le moyen le plus adéquat pour le dévaloriser consiste à faire baisser les salaires. Comme l'arrêt de l'accumulation se traduit par un gonflement rapide de la surpopulation, il s'exerce une pression sur les salaires tendant à les faire baisser. Dans le même temps le capital s'efforce d'allonger la journée de travail pour la partie de la classe ouvrière restant en activité. Aussi, l'action conjuguée d'une baisse des salaires (ce qui se traduit dans notre équation du taux de profit, par une diminution – dévalorisation - du capital avancé au dénominateur, et par une augmentation de la plus-value au numérateur), et d'un relèvement du taux d'exploitation, le taux de profit est restauré, la crise enrayée, et l'accumulation du capital peut reprendre pour un nouveau cycle.

Avec l'élévation du taux de profit consécutive à la nouvelle phase d'expansion, le taux

d'accumulation qui avait chuté et était devenu trop bas pour résorber la surpopulation absolue, va se relever progressivement. Sous l'action conjuguée de ces deux facteurs : élévation du taux de profit et élévation du taux d'accumulation, le taux de croissance augmente et à un moment donné va dépasser le taux de croissance de la population ouvrière, contribuant ainsi à résorber la surpopulation absolue. Dès lors, selon un mouvement cyclique, les prémisses d'une nouvelle crise sont ainsi posées.

Bien entendu, dans la phase formelle également il existe des causes qui tendent à contrecarrer la baisse du taux de profit. Mais dans la phase de soumission formelle, ces contre-tendances ne jouent pas "naturellement", la bourgeoisie ne peut se passer de l'aide de l'Etat. Grâce à ce dernier, elle fixe un maximum de salaire et empêche que celui-ci ne s'élève. Elle cherche également à entretenir une surpopulation absolue qui fasse pression sur les salaires. La bourgeoisie peut aussi compenser la baisse du taux de profit en augmentant la longueur de la journée de travail, en abaissant le salaire au-dessous de la valeur de la force de travail, en modifiant les conditions de la reproduction de la force de travail (par exemple introduction de la pomme de terre dans l'alimentation), ainsi que par le biais de la domination coloniale qui lui fournit du surtravail et des matières premières à bas prix.

Les crises qui affectent le MPC dans la phase de soumission formelle et les luttes de classes qu'elles ne manquent pas d'engendrer poussent alors la bourgeoisie à mettre en place les mécanismes propres à la phase de soumission réelle du travail au capital. Pour empêcher les salaires d'augmenter, pour trouver une réponse à ce problème bourgeois, quoi de mieux que l'introduction des machines ? Une hausse des salaires tend à favoriser l'introduction des machines et donc à modifier le procès de travail (ainsi que le procès de valorisation dans la mesure où l'on développe ainsi le procès de production de plus-value relative), ce faisant une partie de la classe ouvrière va grossir les rangs de la surpopulation - relative celle-là - et vient exercer une pression à la baisse sur les salaires. De même les luttes prolétariennes qui prenaient appui sur le métier, la qualification de l'ouvrier, peuvent être rapidement brisées avec la mise en place de machines qui déqualifient la force de travail. Un autre effet fondamental consiste dans le développement de la productivité et de l'intensité du travail, du moins lorsque la phase de soumission réelle a pris une certaine ampleur (nous avons vu qu'au début l'introduction de machines a pour effet de permettre, en brisant la classe ouvrière, un allongement démesuré de la longueur de la journée de travail). De ce fait, l'expansion du MPC peut très bien s'accommoder de l'augmentation du salaire nominal et réel dans la mesure où la productivité du travail croît plus rapidement. Le salaire réel peut s'élever tandis que le taux et la masse de la plus-value augmentent. Le capital englobe alors les contradictions liées à la phase de soumission formelle ; la nécessité qu'éprouve le capital de surmonter ses crises de jeunesse le pousse à mettre en place un procès de travail spécifiquement capitaliste et à se jeter frénétiquement dans la production de plus-value relative. Ce faisant, le capital constant et tout particulièrement le capital fixe se développe, et le temps de rotation de celui-ci vient fonder un nouveau cycle de la production capitaliste, alors qu'auparavant le cycle était lié au mouvement du salaire. Une contradiction spécifique caractéristique de la phase réelle se met en place, la contradiction valorisation/dévalorisation. Désormais le capital va connaître une nouvelle forme de suraccumulation. La suraccumulation, surproduction relative de capital.

9.2. Les crises du mode de production capitaliste dans la phase de soumission réelle du travail au capital.

Le développement de la plus-value relative, caractéristique de la phase réelle repose sur la dévalorisation de la valeur de la force de travail et sur l'intensification du travail de celle-ci. Dans le premier cas cela signifie que pour un temps de travail donné il est produit plus de valeurs d'usage, par conséquent la masse des marchandises se gonfle alors que la valeur qu'elles contiennent demeure la même. La valeur individuelle des marchandises diminue

donc. Pour reproduire la force de travail, il suffit alors d'un temps de travail moindre, par conséquent le temps de travail nécessaire pour l'entretien de la classe ouvrière est abaissé, et le surtravail, la plus-value, augmenté d'autant. Dans le deuxième cas (l'augmentation de l'intensité) la masse des marchandises augmente mais la valeur qu'elles contiennent augmente également si bien que la valeur individuelle de la marchandise demeure constante. La plus-value augmente parce que dans le même temps la force de travail crée plus de valeur et donc plus de surtravail.

Avec la phase de soumission réelle, en forgeant un procès de travail spécifiquement capitaliste, le capital dépasse les limitations qu'il rencontrait dans la phase formelle pour la réalisation de son être, le procès de production est désormais adéquat à celui-ci ; le capital peut poursuivre son but (la production du maximum de plus-value) avec toute l'efficacité voulue. Mais le capital pose en même temps de nouvelles limites à la production capitaliste et déploie au maximum ses contradictions qui se résolvent périodiquement dans des crises catastrophiques, véritables cataclysmes sociaux qui remettent en cause les fondements même de la société bourgeoise.

Dans la phase de soumission réelle, l'augmentation des valeurs d'usage est plus que proportionnelle à celle de la valeur d'échange, la masse des marchandises se gonfle tandis que la valeur qu'elles contiennent augmente moins rapidement. Pour se valoriser au maximum le capital se dévalorise c'est-à-dire qu'il diminue le temps de travail nécessaire à sa reproduction. Fondé sur la loi de la valeur et du temps de travail nécessaire, basé sur la recherche du maximum de surtravail qu'il extorque au prolétariat, le capital amenuise ainsi la base même sur laquelle il est édifié, en dévalorisant les marchandises. Cette contradiction valorisation/dévalorisation se présente sous l'aspect de la baisse tendancielle du taux de profit.

" Le vol du temps de travail d'autrui, base actuelle de la richesse paraît une assise misérable comparée à ce que crée et développe la grande industrie elle-même (...)

Le capital est contradiction en acte : il tend à réduire au minimum le temps de travail, tout en en faisant l'unique source et la mesure de la richesse. Aussi le diminue-t-il dans sa forme nécessaire pour l'augmenter dans sa forme inutile, faisant du temps de travail superflu - question de vie ou de mort - du temps de travail nécessaire. D'un côté, le capital met en branle toutes les forces de la science et de la nature, il stimule la coopération et le commerce sociaux pour libérer (relativement) la création de la richesse du temps de travail ; d'un autre côté, il entend mesurer en temps de travail les immenses forces ainsi créées, de sorte qu'il en contient, immobilise et limite les acquis. Forces productives et relations sociales - double principe du développement de l'individu - ne sont et ne signifient pour le capital que de simples moyens pour se maintenir sur sa propre base étroite. En réalité, ce sont là des conditions matérielles qui feront éclater les fondements du capital."

(Marx. Grundrisse Pléiade t.2 p.306)

Afin d'obtenir le maximum de surtravail, il est nécessaire d'accroître au maximum la productivité et l'intensité du travail et pour cela le capital doit bouleverser constamment les rapports de production. Cela se traduit par une révolution permanente dans le procès de travail qui devient conforme au mode de production qui l'engendre, permettant au capital de se valoriser au maximum en produisant de la plus-value relative. Ce faisant le capital fixe se développe et la composition technique et valeur du capital c'est-à-dire la composition organique du capital augmente. Cela signifie que la part du travail mort, le capital constant, augmente par rapport au travail vivant. Comme la plus-value ne provient que de l'exploitation de la force de travail, la plus-value créée n'est pas proportionnelle au capital avancé c'est-à-dire au capital constant + capital variable, mais seulement au capital variable. Cela est différent de la phase formelle où l'on pouvait admettre que le capital avancé consistait essentiellement en capital variable. La contradiction réside donc dans le fait que, pour pouvoir extorquer le maximum de plus-value, le capital se trouve contraint de réduire la part relative du capital variable, alors que seule cette partie du capital engendre de la plus-value.

Lorsqu'un capital avancé $C + \Delta C$ rapporte une masse de plus-value pl_2 telle que $pl_2 / C + \Delta C < pl_1 / C$

c'est-à-dire lorsque le nouveau taux de profit, (soit la masse de plus-value créée rapportée à un capital avancé $C + \Delta C$ supérieur à C), est inférieur au taux de profit qui existait auparavant (pl_1 / C), cette chute traduisant une baisse dans le progrès de la productivité du travail, entraîne une suraccumulation relative de capital.

Pour se développer, pour se valoriser, le capital doit sans cesse dévaloriser les produits existants. Le progrès de l'accumulation tend à amenuiser la part de capital variable, seul créateur de plus-value par rapport au capital constant. Lorsque l'augmentation de la productivité du travail se révèle insuffisante pour compenser la diminution relative de la masse de plus-value qu'engendre la hausse de la composition organique, alors la crise éclate. Le capital est incapable de se réaliser c'est-à-dire de passer de la forme marchandise à la forme argent parce que le degré de valorisation du capital, dont le taux de profit est la mesure, baisse brutalement. La crise est ici également une crise catastrophique ; elle affecte la totalité du produit social $c + v + pl$ et pas seulement pl ou toute autre partie limitée du capital. Avec la phase de soumission réelle, les crises atteignent leur maximum d'étendue et d'intensité. Alors que dans la phase formelle la part revenant au capital constant dans le produit social était extrêmement faible, elle s'est particulièrement développée dans la phase de soumission réelle. Au point que c'est désormais le temps de rotation du capital fixe qui détermine le cycle de la production capitaliste. Si dans la phase formelle il repose sur le mouvement cyclique du capital variable, lorsque la grande industrie dicte sa loi à la production capitaliste, le cycle est désormais déterminé par le capital fixe.

Historiquement, lorsque s'instaure la phase de soumission réelle du travail au capital, le cycle de la production capitaliste s'allonge passant de 5 années durant la phase de soumission formelle, à environ 10 années avec l'avènement de la phase de soumission réelle. Puis ce cycle a tendance à se raccourcir, pour atteindre une durée d'environ 6 ans depuis 1945. Les crises deviennent d'autant plus violentes que la production capitaliste est plus développée. Plus celle-ci est avancée, plus la masse de marchandises est importante, plus leur valeur d'échange est faible : et plus le progrès de la productivité doit être important pour les dévaloriser davantage et pour que le capital puisse obtenir un surcroît de plus-value ; ce faisant la masse des marchandises s'enfle toujours plus. Marx a démontré que toutes choses égales par ailleurs, plus le taux d'exploitation est élevé, plus la force productive du travail doit augmenter pour arracher une masse de surtravail dont la croissance est loin d'être proportionnelle à celle de la productivité. C'est, nous l'avons dit, l'une des raisons du totalitarisme croissant de La société bourgeoise. Si dans la phase de soumission formelle le capital pouvait englober les crises qu'il connaissait en hâtant la mise en place des formes de sa domination spécifique, lorsque la phase de soumission réelle est effective, les crises atteignent une dimension sans commune mesure avec celle qu'elles connaissent dans la phase de jeunesse du MPC.

Pour résorber la surproduction, il est nécessaire de dévaloriser le capital de manière à restaurer les conditions qui prévalaient auparavant et qui assuraient un taux de profit suffisant au capital. Pour rétablir le niveau de productivité antérieure, il faut mettre en jachère une partie du capital, le dévaloriser. Par conséquent le mouvement des prix de gros va dans le sens inverse de celui de la valeur. Le niveau des prix baisse jusqu'à ce que le capital soit suffisamment dévalorisé pour que la chasse au maximum de plus-value puisse reprendre. Par ailleurs le mouvement de dévalorisation est hâté par le fait que l'arrêt du cycle capitaliste entraîne la destruction des valeurs d'usage (marchandises invendues qui se détériorent etc.) et en conséquence de la valeur d'échange qu'elles contiennent.

Au fur et à mesure que les crises gagnent en intensité, que le degré de productivité sur la base duquel elles éclatent est plus élevé, que la masse des marchandises produite est pléthorique, il devient de plus en plus nécessaire pour la bourgeoisie d'organiser systématiquement la crise, si elle ne veut pas voir les forces productives en révolte emporter les rapports de production surannés dans lesquels elles se sont développées. La guerre devient alors l'ultime recours pour favoriser une dévalorisation qui, laissée aux seules forces du marché se révélerait trop dangereuse. Il n'est pas possible de laisser se développer la

catastrophe économique, de laisser s'accumuler les faillites, se gonfler l'armée de réserve, sans à la longue affronter une guerre civile dont la violence risque d'être proportionnelle au degré de développement de la société. La guerre permet alors d'accélérer la dévalorisation du capital, et aussi de réduire fortement la masse des produits existants ; c'est-à-dire que l'on détruit le capital. Enfin, *last but not least*, la guerre embrigade le prolétariat, contre lequel elle est dirigée, tentant d'entraver le développement de son instinct, sa volonté et sa conscience révolutionnaires. Elle vise à briser son organicité en parti politique distinct opposé au capital et aux forces qui le défendent.

Il va de soi que toute élévation de la composition organique du capital ne se traduit pas nécessairement par une crise. En effet, les mêmes causes qui engendrent la baisse du taux de profit engendrent également des contre tendances à celle-ci si bien qu'elle peut s'en trouver contrecarrée en tout ou en partie. Le capital, dans sa recherche du maximum de plus-value tend à élever la composition organique afin d'accroître la productivité sociale du travail. Ce faisant, il tend à faire baisser le taux de profit, mais il produit aussi des contre tendances à cette baisse. Par exemple si l'accumulation du capital entraîne l'augmentation de valeur de celui-ci, et que la partie constante s'élève par rapport à la partie variable, l'augmentation de la productivité, en diminuant la valeur du capital avancé joue à l'encontre de la tendance précédente. De plus, dans la mesure où l'on a dévalorisé la force de travail, on augmente, toutes choses égales par ailleurs, d'autant la plus-value. Par conséquent le taux de profit s'élève sous l'influence de ce facteur.

De même si on augmente l'intensité du travail, la masse de plus-value créée par ouvrier s'accroît, même si le taux de plus-value demeure constant. Dans la mesure où la surpopulation relative a tendance à s'accroître, la pression sur les salaires se fait plus forte et le prix de la force de travail tend à tomber au-dessous de la valeur de celle-ci.

D'autres facteurs permettent de relever le taux de profit général⁴⁴. Une rotation plus rapide du capital, l'aggravation de la domination impérialiste et donc la possibilité d'abaisser le prix des marchandises importées tandis que des capitaux sont placés dans des nations où ils rapportent des taux de profit plus élevés que dans la nation mère. Un autre point important (en ce qui concerne le travail productif), est la création de nouvelles branches. Avec le développement de la phase de soumission réelle, nous l'avons vu, le gonflement de la masse des marchandises est plus que proportionnel à l'augmentation de la valeur d'échange. Le capital doit donc sans cesse chercher de nouveaux débouchés, que ce soit par l'accroissement de la consommation existante, l'extension de cette consommation à des sphères qui jusque là ne la connaissaient pas, la création de nouveaux besoins. C'est, nous allons le voir, la nécessité de trouver un débouché à cette masse croissante de marchandises tout en limitant l'accumulation et donc l'amplification de ce processus, qui implique pour le capital le recours à une classe de consommateurs dont la passion pour la dépense permet de réaliser une partie de la plus-value, de limiter l'accumulation de la plus-value et de tenter par là de "stabiliser" la production capitaliste. Cependant la création de nouvelles branches, et ce d'autant plus qu'elles sont tournées vers la production d'articles de luxe qui vont être consommées par les classes moyennes, peut abaisser le niveau moyen de la composition organique du capital dans la mesure où ces branches exploitent plus de travail vivant.

Tous ces facteurs contribuent donc à contrecarrer la baisse du taux de profit qui n'est donc qu'une tendance ; ce qui signifie qu'invariablement les nécessités de la production capitaliste poussent le taux de profit à la baisse mais que cette même production capitaliste engendre des antidotes à cette baisse, si bien que selon l'importance de ces contre tendances le taux de profit peut demeurer stationnaire, augmenter ou baisser. Lorsque les causes

⁴⁴ Nous ne considérons ici que le taux de profit général, et les branches du capital productif. Par conséquent nous ne tenons pas compte de l'influence que peuvent avoir sur le taux général de profit des facteurs aussi divers que le développement du capital par actions, la baisse de la rente, l'intervention de l'Etat, des impôts, etc. ni des effets du capital engagé dans les sphères improductives, commerce etc.

contrecarrant cette baisse n'agissent pas ou pas suffisamment pour prévenir une brusque modification dans les conditions de la production de la plus-value, la crise éclate, la surproduction se généralise, les moyens de production et de consommation ne trouvent plus en face d'eux une demande solvable pour réaliser la valeur et la plus-value qu'ils contiennent, tandis que d'un autre côté augmente la force de travail inemployée. Il faut restaurer les anciennes conditions de production et ce au prix d'une dévalorisation du capital brutale, dont nous avons déjà décrit les éléments essentiels.

Il est cependant bon de noter que même lorsque les facteurs contrecarrant la baisse du taux de profit jouent à plein, le capital, bien qu'il n'entre pas en crise, pose ses contradictions à un niveau supérieur, car la masse des marchandises se gonfle encore plus, la dévalorisation est plus avancée, le niveau de la productivité sociale du travail est plus grand et donc les forces productives étouffent d'autant plus dans le cadre trop étroit des rapports de production capitalistes. La crise n'a été différée que pour préparer une crise d'autant plus violente.

On comprend ici la nécessité pour le capital de trouver une classe de purs consommateurs qui ne peut être la classe capitaliste, dont la passion pour l'accumulation reste le mobile fondamental, même si dans la phase de soumission réelle, son ascétisme disparaît. Dans la mesure où pour extorquer le maximum de surtravail au prolétariat la masse des marchandises se gonfle toujours plus démesurément, l'instabilité de la production capitaliste s'accroît et cette tendance serait rapidement insoutenable si l'accumulation se poursuivait au rythme qu'elle a pu connaître dans la phase de soumission formelle. Pour le capital, il est donc nécessaire que se développe une classe qui puisse limiter l'accumulation et en même temps tenter de stabiliser la production capitaliste. Cette classe, qui représente la passion de la dépense, la passion de la consommation c'est la classe moyenne. En consommant une partie de la plus-value, elle permet au capital de maintenir le taux d'accumulation à un niveau qui n'est pas trop élevé afin que la reproduction élargie et accélérée du capital ne devienne pas rapidement explosive.

D'autre part, le salaire de ces classes n'étant pas un revenu dérivé des autres classes de la société, mais faisant partie du "capital variable"⁴⁵ des capitalistes, il permet la réalisation d'une partie du produit social et plus particulièrement de la plus-value, ceci indépendamment du niveau du taux de profit. Par conséquent sous cet angle également les classes moyennes contribuent à la solidité de l'édifice social capitaliste. Contrairement aux théories ricardiennes de Grossmann, Mattick, CWO et Cie, la part de la plus-value consommée à des fins individuelles ne diminue pas sous l'effet de l'élévation de la composition organique et de la tendance à la baisse du taux de profit, bien au contraire, le développement de la contradiction valorisation/dévalorisation impose la nécessité d'une classe de consommateurs capables de réaliser la plus-value.

Lorsque les premiers signes de crise apparaissent, le capital attaque d'abord les classes improductives, les classes qui consomment la plus-value sans en produire, tandis que cette dernière tend justement à lui faire défaut. Ce faisant, l'un des garde-fous de la production capitaliste disparaît ; en laminant les classes moyennes, le capital réduit à néant leur rôle "stabilisateur" en même temps qu'il les pousse à entrer en lutte contre lui.

La production capitaliste est donc alors comme un équilibriste qui aurait lui-même précipité son balancier dans le vide. Pris de vertige, luttant désespérément pour conserver son équilibre sur son fil dont il essaye d'enrayer les oscillations de plus en plus fortes, il ne peut guère retarder le moment où il ira se perdre lui-même au fond de l'abîme.

⁴⁵ Nous employons ici le concept de "capital variable" par commodité, le travail des classes moyennes n'étant pas productif il ne crée ni valeur ni plus-value, il ne reproduit pas "son propre équivalent et de plus un excédent" (Marx. Livre 1). En conséquence il est évident que les concepts caractérisant le travail productif (capital variable, composition organique etc...) ne peuvent être *stricto sensu* étendus aux classes moyennes.

10. Conclusion : les deux phases du communisme

10.1. Introduction.

10.1.1. Au terme de notre étude sur les deux phases historiques de la production capitaliste où nous avons montré quel était le devenir du MPC, et le nécessaire passage à une forme de production supérieure : le communisme, il nous reste à montrer quels sont les moments historiques de ce passage. Par analogie, nous parlerons d'une "phase de domination formelle" - où la société nouvelle porte encore les stigmates de la société ancienne - qui inclut la phase de transition politique (dictature du prolétariat) et la phase inférieure du communisme, et d'une "phase de domination réelle" où la forme sociale déploie son propre contenu en le réalisant sans qu'il ne s'y oppose plus aucun obstacle hérité des formes sociales antérieures.

Nous avons donc la succession suivante :

- Phase de domination formelle du communisme.
 - Dictature du prolétariat.
 - Phase inférieure du communisme.
- Phase de domination réelle du communisme.

10.1.2. La révolution communiste est le nécessaire renversement de tout le cours de l'histoire humaine, moment où le prolétariat, organisé en parti politique, de classe soumise au despotisme capitaliste, s'érige avec la dictature du prolétariat, en classe dominante, avant de se nier lui-même et par là même toutes les autres classes, dans la société communiste.

10.1.3. En employant ici le terme "domination" formelle ou réelle du communisme, nous ne voulons pas dire que celui-ci serait un "mode de production" reposant sur la domination d'une fraction de l'humanité par l'autre. Le communisme est la réalisation de la communauté (Gemeinwesen) humaine, communauté de l'espèce qui domine et maîtrise ses conditions de vie.

10.1.4. Le parti communiste a toujours affirmé que la description des caractères de la société communiste était au premier plan de sa théorie. Nous exposerons donc ici les divers moments de la société vers laquelle tend nécessairement l'espèce humaine, séparée en classes antagoniques depuis la dissolution des communautés primitives. Il nous faut tout d'abord insister sur le premier moment de ce procès : la dictature du prolétariat.

9.2. La phase de domination réelle du communisme.

9.2.1. La dictature du prolétariat.

9.2.1.1. Nous avons toujours combattu la thèse stalinienne (acceptée également par le gauchisme dans toutes ses variantes), selon laquelle le communisme se construit, alors que les bases de celui-ci sont déjà contenues et développées dans les entrailles de la société bourgeoise, et que ce n'est qu'en détruisant cette dernière que l'on permettra l'émergence de la société future.

9.2.1.2. Pour libérer le communisme des flancs de la vieille société le prolétariat doit s'emparer du pouvoir politique. La phase au cours de laquelle le prolétariat détruit l'Etat capitaliste, et, s'érigeant en classe dominante, utilise le pouvoir politique (Etat prolétarien)

afin de réorganiser les forces productives dans une perspective communiste, c'est la dictature du prolétariat.

"Entre la société capitaliste et la société communiste, se place la période de transformation révolutionnaire de celle-là en celle-ci. A quoi correspond une période de transition politique où l'Etat ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat."

(Marx. *Critique du programme de Gotha*, Editions sociales, p.44)

9.2.1.3. Tant que la dictature du prolétariat ne s'est pas étendue aux principales métropoles capitalistes et n'a pas encore maté les velléités de résistance de la classe capitaliste et des forces sociales s'opposant à la révolution prolétarienne, le communisme ne peut pas librement se développer. Le prolétariat doit donc lutter contre la réaction capitaliste, et pour cela il doit mener résolument des guerres civiles et des guerres révolutionnaires à l'échelle internationale.

Mais, dès que le prolétariat, organisé en parti communiste, a pris le pouvoir dans un pays ou dans une zone du globe, tout en continuant à combattre militairement la contre-révolution mondiale, il peut et il doit prendre les mesures nécessaires pour briser l'influence politique, sociale et économique du MPC. Si la révolution communiste ne parvenait pas d'emblée à améliorer globalement les conditions de vie des masses ouvrières, elle serait incapable d'assurer ses propres fondements.

9.2.1.4. Dès ce moment de la lutte, le communisme peut se manifester d'autant plus que l'on agit dans une aire où le MPC est plus fortement développé. Il est évident qu'aux USA et dans l'aire Euro-Nord-Américaine en général, les conditions matérielles sont depuis longtemps plus que mûres pour la révolution communiste, et les mesures de la dictature du prolétariat pourront y être d'autant plus radicales que le MPC lui-même y a développé plus avant la socialisation des forces productives qui constitue la base de son dépassement. Mais toute conception qui, dès aujourd'hui n'englobe pas dans une totalité mondiale les divers moments de la dictature du prolétariat ne fait que démontrer son incapacité à affronter demain les problèmes de la jonction des phénomènes révolutionnaires qui apparaîtront dans les différentes aires, celles de vieux capitalisme développé, comme celles où le MPC ne s'est implanté que récemment et de manière non accomplie.

9.2.1.5. D'autre part, et ceci dans n'importe quelle zone, il pourra se produire une plus ou moins grande accélération des processus en fonction de la situation internationale. Une victoire rapide sur la réaction capitaliste permettra d'abrégier la phase transitoire par apport massif d'éléments venant des pays avancés. Le communisme est un phénomène mondial et non national.

9.2.1.6. Il faut considérer la dictature du prolétariat et les mesures qu'elle prendra dans une dynamique mondiale et non d'un point de vue statique et géographiquement limité. Ainsi, selon le degré de développement capitaliste, les mesures de la dictature, quoique dirigées vers le même but : l'instauration du communisme, seront différentes. Par exemple suivant le poids des masses paysannes et l'étendue de la pénétration du salariat à la campagne, les mesures à prendre vis-à-vis de la paysannerie n'auront pas le même caractère. Il en va de même en général de la politique à suivre vis-à-vis des classes paysannes aussi bien anciennes que modernes. De même, le degré de productivité différent entre les diverses aires implique que l'on ne puisse pas se baser par exemple pour la réduction du temps de travail sur les seules zones développées. Si, en considérant les seuls Etats-Unis on pouvait diviser d'emblée le temps de travail par, mettons 4, sur l'ensemble de la planète, on ne pourrait en fait le diviser que, par exemple, par 2.

9.2.1.7. Autant est fausse et infantile la vision selon laquelle le phénomène révolutionnaire se manifestera partout et au même moment selon le même degré de pureté, autant il est faux de présenter mécaniquement l'unité de la révolution mondiale comme l'addition de diffé-

rentes situations révolutionnaires, représentant différents degrés de maturation étalés dans le temps et dans l'espace.

9.2.1.8. Le pouvoir prolétarien qui s'établit dans une zone donnée prend immédiatement, outre des mesures visant à étendre et renforcer le phénomène révolutionnaire, des mesures tendant à faciliter l'instauration du communisme. Plus la zone est développée, plus celles-ci tendent rapidement vers le communisme, l'extension du phénomène révolutionnaire permettant de les généraliser et de les parachever.

9.2.1.9. Le communisme est non seulement la négation du MPC, mais aussi celle de toutes les sociétés de classe qui l'ont précédé. De ce fait, le mouvement libéré des entraves de la société actuelle, mouvement impulsé par le prolétariat constitué en parti, se présente comme l'inversion de celui qu'a connu l'espèce humaine depuis la dissolution des communautés communistes primitives. L'expropriation des hommes et leur atomisation (phénomène contradictoires sous lequel s'exprimait la socialisation effectuée par le capital) est remplacée par l'unification de ceux-ci. Désormais, l'espèce humaine unifiée, réconciliée avec la nature s'approprie en tant qu'espèce les produits de son activité sociale. Avec la fin de la préhistoire humaine, c'est la plus grande force productive qui est libérée : l'espèce humaine qui est actuellement en jachère, gaspillée ou détruite.

9.2.1.10 Comme nous l'avons déjà dit, on ne "construit" pas le communisme, mais on le libère des flancs de la société, au moyen d'un acte politique : la révolution. La violence est l'accoucheuse de toute vieille société en travail. Développement du communisme et destruction des entraves à l'émergence de celui-ci sont liées. C'est ce qui explique qu'au cours de la phase de dictature du prolétariat et la phase inférieure du communisme (l'ensemble = domination formelle du communisme), c'est surtout l'aspect destructif, d'érosion de la forme ancienne qui apparaît. Dans la dictature du prolétariat, l'action politico-militaire, c'est-à-dire la libération du communisme sera prédominante.

9.2.2. L'Etat prolétarien.

9.2.2.1 Au cours de la révolution communiste et de la dictature du prolétariat, celui-ci prend le pouvoir politique et détruit l'Etat capitaliste. Mais ce dernier, comme nous l'avons vu est une superstructure de force de la communauté du capital. Or pour détruire cette dernière, il faut l'attaquer à son fondement, ce par quoi elle se reproduit : en d'autres termes, il faut détruire le procès de valorisation. En effet, la destruction de l'Etat serait insuffisante si on laissait en place le procès de production capitaliste. Dans ce cas, il arriverait un moment où le procès de mise en valeur du capital exercerait une pression qui favoriserait la résurgence de forces antiprolétariennes minant et menaçant de balayer le pouvoir d'Etat prolétarien.

9.2.2.2. La prise du pouvoir par le prolétariat permet d'enrayer la régénération de la communauté du capital et facilite le développement du communisme. Mais il n'est pas possible immédiatement de la remplacer par une communauté humaine. D'où la nécessité d'un organe transitoire, l'Etat prolétarien exerçant la dictature. Cet Etat est dirigé par le parti communiste, détenteur de la solution historique : l'unification de l'espèce humaine.

9.2.2.3. Pour la première fois dans l'histoire, on a une révolution faite par une classe dont le but historique est de nier toutes les classes et de se nier elle-même. Par conséquent l'Etat également est voué à dépérir, à s'éteindre. Si la révolution communiste doit ériger un nouveau pouvoir d'Etat pour faciliter l'émergence de la société nouvelle des entrailles de l'ancienne, cette révolution est en même temps dirigée contre l'Etat, (cf. Lénine. "L'Etat et la révolution").

Par conséquent l'Etat prolétarien ne saurait être un Etat au sens traditionnel du terme. Il n'est, dès son apparition, déjà plus qu'un demi-Etat. D'une part son administration, son organisation est confiée aux grandes masses de la population laborieuse ; ses mécanismes,

son fonctionnement sont simplifiés à l'extrême, au point que, même sur la base de l'instruction étriquée fournie à la classe ouvrière et à ses fils par ses maîtres capitalistes, chaque prolétaire peut prendre part à la direction de l'Etat. Pour cela, des mesures essentielles doivent être prises immédiatement :

- suppression de la bureaucratie, du fonctionnariat permanent, "placé au-dessus de la société" (Engels).

D'où entre autres :

- Rotation des tâches, élection des "fonctionnaires" par les organes du pouvoir prolétarien, pas de distinction dans le niveau de vie entre "fonctionnaires" et ouvriers, suppression des titres, charges, carrières etc.
- abrogation des principales lois de l'Etat bourgeois.

Tout cela implique que les prolétaires consacrent une partie de leur temps de travail à l'apprentissage de l'Etat et de ses fonctions.

D'autre part, d'autres mesures visant au démantèlement de l'Etat bourgeois et à l'érection de l'Etat prolétarien doivent être prises, telles que :

- Suppression de l'armée permanente, de la police, des tribunaux. Désarmement de la bourgeoisie. Constitution d'une armée rouge, armement et entraînement du prolétariat, création de milices prolétariennes. Développement de la production de guerre. Erection de tribunaux révolutionnaires.
- Interdiction de tous les partis politiques, syndicats, ligues privées, associations etc.
- Fusion des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire au sein de l'Etat prolétarien.
- Mesures tendant à favoriser le développement de la créativité et de l'expression du prolétariat.
- Destruction des principaux édifices et symboles politiques et idéologiques de la classe capitaliste.

9.2.2.4. La dictature du prolétariat c'est la prise du pouvoir politique par le prolétariat, et ce pouvoir repose sur la violence exercée par les masses prolétariennes contre les forces hostiles au communisme. L'Etat prolétarien, comme tout Etat, est un "pouvoir spécial de répression" (Lénine) entre les mains de la classe dominante. Il a pour tâche de mater les anciennes classes dominantes et les forces opposées à la révolution.

Le prolétariat doit également se servir de son Etat pour exercer sa dictature sur les forces productives et les réorienter de manière à assurer l'émergence du communisme.

- Expropriation de la bourgeoisie et de la grande propriété foncière.
 - Socialisation des moyens de production et d'échange.
 - Mesures tendant à l'abolition du salariat et à l'instauration du bon de travail. Pour cela le prolétariat utilise tous les éléments fournis par la société bourgeoise elle-même, par exemple le développement des banques etc.
 - Mesures visant à l'élimination de tout caractère mercantile à la production.
 - Réorganisation de la production. Recensement et répartition de toutes les activités productives.
 - Mise en place d'un plan de consommation humaine, reconvertissant et répartissant les forces productives universelles.
- Rupture des limites nationales et d'entreprise. Destruction de l'entreprise, cellule de base du MPC.
- Développement et mécanisation de l'agriculture. Augmentation de la force de travail affectée à cette sphère. Planification démographique et mesures visant à la réconciliation de la ville et de la campagne.

- D'autre part, afin de ne pas tomber dans la logique capitaliste du minimum d'efforts pour le maximum de résultats, le prolétariat n'hésitera pas, sur la base héritée de la production capitaliste à augmenter les coûts de production. Rupture avec les anciennes cadences de la production et la productivité inhumaine du MPC, tant que la transformation complète de la technique et de la technologie spécifiquement capitaliste ne permettra pas de libérer totalement les forces productives. Cela n'empêche pas la réduction du temps de travail. Suppression des activités anti-sociales. Obligation du travail à tous les membres de la société. Généralisation du travail manuel. Développement de l'automatisme, tout particulièrement pour les tâches pénibles et dangereuses.
- Interdiction du travail de nuit.
- Socialisation des tâches domestiques : travaux ménagers, éducation des enfants, afin de supprimer l'esclavage des femmes, dont l'émancipation complète est impossible sans la disparition de la famille.
- Généralisation maximale de la gratuité : repas, services collectifs, santé, transports, loyers.
- Réquisition et expropriation des logements de la bourgeoisie. Redistribution des logements.
- Arrêt de la construction dans les grandes villes.
- Création des infrastructures collectives propres à l'instauration des formes de vie communautaires.
- Interdiction de la circulation automobile dans les grandes villes.
- Mesures visant à la réconciliation du travail manuel et intellectuel, et à supprimer la division sociale du travail. Rotation des tâches.
- Mesures tendant à une éducation combinant les activités intellectuelles, manuelles et physiques.

9.2.2.5. La dictature du prolétariat voit la généralisation de la condition de prolétaire à l'ensemble de la société. C'est là la forme initiale fondamentale que prend la négation des classes, objectif final de la révolution communiste. Toutefois, en tant que mesure transitoire, il s'agit là d'une négation encore négative de la société de classes. La négation sera véritablement accomplie lorsque la communauté humaine sera achevée. Mais d'ores et déjà, avec l'obligation du travail productif à tous les membres de la société, la nature générique de l'espèce humaine se réaffirme ; elle n'est désormais plus masquée par la mystification salariale. On a donc réalisé ici un premier pas pour que l'espèce s'affirme directement dans son activité productive, activité vivifiante et non aliénante de l'homme. Mais pour réaliser vraiment cela, il faut détruire radicalement la valeur, extirper les racines du MPC, procès qui s'achève avec l'instauration de la phase inférieure du communisme.

9.2.3. La phase inférieure du communisme.

9.2.3.1. La dictature du prolétariat a pour rôle de favoriser l'émergence du communisme, son accouchement des entrailles de la vieille société. Elle est donc transitoire. Au fur et à mesure que son objet est atteint, se réalise, sa raison d'être s'évanouit. Ainsi, les indispensables mesures de coercition que prend l'Etat prolétarien deviennent progressivement sans objet, tout comme l'Etat lui-même, laissant ainsi les processus impulsés au départ s'épanouir par eux-mêmes, se développer au sein de la société, jusqu'au point où plus aucune "mesure" coercitive transitoire n'est nécessaire pour aider le communisme à se réaliser. De même que le tuteur oblige la jeune plante encore fragile à se redresser dans la direction voulue et devient superflu lorsque la plante a gagné en force et en puissance, de même la dictature du prolétariat a pour tâche de favoriser l'instauration de la phase inférieure du communisme. C'est pour cela que nous désignons, par comparaison la phase qui englobe la dictature du

prolétariat et la phase inférieure du communisme, comme une phase de domination formelle du communisme. Là, comme lors de l'instauration du MPC, le communisme doit s'établir CONTRE une ancienne société, des anciens rapports de production, des anciennes classes sociales, un ancien mode de vie. Pour accomplir sa mission historique, le prolétariat ne peut se passer de la force organisée, de l'Etat.

9.2.3.2. Avec le dépérissement de la dictature du prolétariat, on pénètre de plain-pied dans le communisme, mais celui-ci reste encore marqué des stigmates de la société ancienne : nous ne sommes encore que dans la phase inférieure du communisme.

Par exemple la société ne dépasse pas encore le droit bourgeois dans la sphère de la répartition individuelle des produits. Aussi utilise-t-elle le bon de travail.

Avec la généralisation du travail productif (travail manuel) à tous les membres de la société, on a un premier pas vers l'abolition du salariat. Chaque individu participe au procès productif social. Il y a une prévision des besoins de la société, et chacun accomplit sa part du travail productif, aussi le caractère social du travail de l'individu est-il posé avant la production, alors que dans le MPC, c'est la valeur qui vient sanctionner après coup le caractère social du travail effectué. Ici, la valeur a disparu. La société maîtrise ses conditions de vie et de production. L'anarchie propre au MPC a disparu. Pour arriver à cette maîtrise et à répartir le temps de travail entre les individus, la société établit un plan de consommation et recense les besoins nécessaires à la satisfaire. A ce niveau, le temps de travail joue doublement. D'une part il permet de régler "le rapport exact des diverses fonctions aux divers besoins" (Marx) ; ainsi la société sait qu'elle devra consacrer tant de temps à la production de tel bien etc. Le communisme, dès sa phase inférieure suppose un système mondial ; une telle maîtrise des conditions de la production ne peut être établie qu'à l'échelle de la planète. D'autre part, le temps de travail sert à mesurer la participation individuelle de chacun à l'activité collective.

Dans la phase inférieure du communisme, la consommation individuelle est encore contingentée et la répartition des produits se fait selon le temps de travail de chacun. C'est là que se met en place le bon de travail, sanctionnant la participation de l'individu au travail de la société et lui permettant de retirer des biens de consommation individuels. Il va de soi qu'ici on considère seulement le temps de travail concret, car le travail abstrait a disparu. Autrement dit on ne considère que le "temps d'horloge" : un individu qui accomplit une heure de travail recevant la même qualité de biens de consommation individuels qu'un autre qui a également travaillé une heure. On ne tient pas compte des différences, telles qu'elles se créent sur la base de la production capitaliste. Lorsque l'on raisonne en fonction de la valeur, c'est-à-dire dans le MPC, une heure "d'horloge" du travail d'un individu peut valoir plus ou moins une heure d'horloge du travail d'un autre individu, selon que le travail de l'un est par exemple plus ou moins intensif, ou complexe, que le travail de l'autre.

Sur le temps de travail global fourni par les individus associés, la société défalque le temps nécessaire au remplacement des moyens de production usagés, une fraction supplémentaire pour accroître la production, un fonds de réserve ou d'assurance contre les accidents, les perturbations dues à des phénomènes naturels etc. La société prend également ainsi en charge l'entretien de ses membres qui ne peuvent pas travailler : enfants, vieillards, malades. Mais cette défalcation opérée par la société est effectuée sur le fonds global de travail fourni au sein de cette dernière. Tout antagonisme entre travail nécessaire et surtravail a disparu.

9.2.3.3. Le bon de travail n'est pas de l'argent. Il ne circule pas. Avec lui on ne peut effectuer qu'une seule "transaction" : contre une quantité de travail donnée, on obtient une quantité de produits donnée. Le bon de travail est donc par nature limité ; il ne peut devenir équivalent général. On enrayer ainsi définitivement toute résurgence du mode d'autonomisation de la valeur.

9.2.3.4. La masse des produits à distribuer étant encore limitée, le bon de travail assure le contingentement de cette répartition. Celle-ci se faisant au prorata du temps de travail

effectué. Mais bien que les besoins de chaque individu soient fondamentalement différents, on a encore une répartition égalitaire, "démocratique" entre les individus, d'où subsistance du "droit bourgeois".

9.2.3.5. Dans la phase inférieure du communisme, on a encore dans une certaine mesure un antagonisme entre temps de travail et temps disponible, puisque le temps de travail joue encore un rôle de mesure. Pour abolir la contradiction, la société communiste réduit la journée de travail, poursuit le développement rationnel de l'automation, libère au maximum l'espèce des tâches nécessaires à son maintien. Nous disons au maximum car l'espèce humaine ne peut se passer de produire et reproduire quotidiennement ses moyens d'existence. Ainsi le temps de travail ne peut être réduit à zéro.

« A la vérité, le règne de la liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures ; il se situe donc, par sa nature même, au-delà de la sphère de la production matérielle proprement dite. Tout comme l'homme primitif, l'homme civilisé est forcé de se mesurer avec la nature pour satisfaire ses besoins, conserver et reproduire sa vie ; cette contrainte existe pour l'homme dans toutes les formes de la société et sous tous les types de production. Avec son développement, cet empire de la nécessité naturelle s'élargit parce que les besoins se multiplient ; mais en même temps se développe le processus productif pour les satisfaire. Dans ce domaine la liberté ne peut consister qu'en ceci : les producteurs associés – l'homme socialisé – règlent de manière rationnelle leurs échanges organiques avec la nature et les soumettent à leur contrôle commun au lieu d'être dominés par la puissance aveugle de ces échanges ; et ils les accomplissent en dépensant le moins d'énergie possible, dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine. Mais l'empire de la nécessité n'en subsiste pas moins. C'est au-delà que commence l'épanouissement de la puissance humaine qui est sa propre fin, le véritable règne de la liberté qui, cependant, ne peut fleurir qu'en se fondant sur le règne de la nécessité. La réduction de la journée de travail est la condition fondamentale de cette libération. »

(Marx. Capital Livre III, Conclusion, Pléiade t.2. p.1487-88)

9.2.4. Phase de domination réelle du communisme la phase supérieure du communisme.

9.2.4.1. Avec le passage à la phase supérieure du communisme, nous entrons dans une nouvelle ère : la domination réelle du communisme. Dans la phase qualifiée de domination formelle du communisme, nous avons inclus deux moments : la dictature du prolétariat et la phase inférieure du communisme, afin de bien montrer la dynamique du passage de la dictature du prolétariat au communisme dans sa phase inférieure. Les éléments mis en place au cours de la dictature du prolétariat favorisent le développement de la phase inférieure du communisme. Dans cette phase certains traits de la vieille société subsistent. Des moyens sont nécessaires pour extirper définitivement les racines de la valeur de la société, comme par exemple le bon de travail. Avec la phase de domination réelle du communisme nous avons un nouveau bouleversement qui s'opère. La révolution (au sens large, au sens du bouleversement total des conditions de vie existantes) s'achève. Les dernières formes et éléments transitoires ont disparu. Le communisme s'est créé une base propre sur laquelle la communauté humaine va pouvoir enfin se développer et s'épanouir pleinement.

9.2.4.2. Durant la dictature du prolétariat, le parti communiste exerce un rôle dirigeant. C'est lui qui dirige l'Etat. Avec le communisme pleinement développé, l'espèce humaine n'a plus besoin de cette médiation. Tout comme l'Etat, le parti dans son acceptation formelle dépérit et disparaît. Mais ce qui, dans le parti historique, était préfiguration de la communauté

humaine prend corps, s'épanouit et se généralise à l'ensemble de la société. Désormais, l'espèce humaine n'a plus besoin d'aucune médiation autre que la communauté humaine elle-même.

9.2.4.3. Dans le communisme, les classes, l'Etat et la division du travail ont disparu. Il n'y a plus d'opposition entre la ville et la campagne, mais l'humanité est répartie harmonieusement à la surface du globe. La division du travail, la séparation entre travail manuel et travail intellectuel ont disparu. Les hommes se livrent librement à l'activité générique de reproduction de l'espèce humaine.

« Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel ; quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais deviendra lui-même le premier besoin vital ; quand, avec le développement multiple des individus, les forces productives se seront accrues elles aussi et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance, alors seulement l'horizon borné du droit bourgeois pourra être définitivement dépassé et le société pourra écrire sur ses drapeaux : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ! »

(Marx, *Critique du programme de Gotha*, Editions sociales, p.32)

9.2.4.4. Avec le communisme enfin développé se clôt le premier chapitre de l'aventure de l'humanité : sa préhistoire. Désormais son histoire commence. Le communisme n'est donc pas la fin de quelque chose, mais le début. Avec lui l'espèce entame une nouvelle étape de son odyssée, mais désormais son développement ne se poursuit plus sous une forme antagonique, contradictoire, au milieu du fracas de l'affrontement des classes en lutte, mais il s'effectue comme développement de l'espèce, maîtresse d'elle-même et pleinement consciente de sa vie et de son destin.

« Le communisme, en tant que dépassement positif de la propriété privée, donc de l'auto-aliénation humaine et par conséquent en tant qu'appropriation réelle de l'essence humaine par l'homme et pour l'homme ; c'est le retour total de l'homme à soi en tant qu'homme social, c'est-à-dire humain, retour conscient, accompli dans toute la richesse du développement antérieur. Ce communisme est un naturalisme achevé, et comme tel un humanisme ; en tant qu'humanisme achevé il est un naturalisme ; il est la vraie solution du conflit de l'homme avec la nature, de l'homme avec l'homme, la vraie solution de la lutte entre l'existence et l'essence, l'objectification et l'affirmation de soi, entre la liberté et la nécessité, entre l'individu et l'espèce. Il est l'énigme de l'histoire résolue et il sait qu'il est cette solution. »

(Marx, *Manuscrits de 1844*, Pléiade t.2, p.79)

SOMMAIRE DES TRAVAUX DE COMMUNISME OU CIVILISATION

A- Textes parus dans la revue "Communisme ou Civilisation" (1976-1998)

N°1. Octobre 1976

"Communisme ou Civilisation"

Thèses complémentaires au N°6 d'Invariance.

N°2 Mai 1977

La Gauche Communiste d'Italie (Thèses)

La question agraire (I)

- Les trois classes du mode de production capitaliste.

N°3 Octobre 1977

Le communisme en tant que dépassement positif de la propriété privée...

N°4 Mai 1978

La question agraire (II)

- Communisme contre valeur

Le marxisme des bègues.

N°5 Octobre 1978

Les deux phases historiques de la production capitaliste (I)

N°6 Mai 1979

La question agraire (III)

- Nature, surprofit et aliment de base.

N°7 Octobre 1979

Les deux phases historiques de la production capitaliste (II)

N°8 Mai 1980

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (I)

La question agraire (IV) - Terre vierge, capital satyre, la rente différentielle I.

N°9 Octobre 1980

Les deux phases historiques de la production capitaliste (III)

N°10. Mai 1981

La question agraire (V) - Terre marâtre, capital souteneur : la rente différentielle II.

N°11 Octobre 1981

La révolution communiste, thèses de travail (I)

- Introduction : Programme, classe, parti.

N°12 Mai 1982

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (V)

- Théories de la reproduction du capital [Fichier PDF \(version 4\) 42 pages 1,5 Mo](#)

N°13 Octobre 1982

La question agraire (VI)

- La rente absolue

N°14 Mai 1983

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (III)

- La crise chez Rosa Luxembourg

N°15 Octobre 1983

La question agraire (VII) - La rente de monopole - La question du logement - Le prix de la terre

N°16 Mai 1984

La révolution communiste, thèses de travail (II)

- Bref historique du mouvement de la classe prolétarienne dans l'aire euro-nord américaine. (Des origines à 1848)

N°17 Octobre 1984

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (IV)

- Rosa Luxembourg et l'or dans les schémas de reproduction

N°18 Mai 1985

La révolution communiste, thèses de travail (III)

- Bref historique... (La révolution de 1848)

N°19 Octobre 1985

La question agraire (VIII) - Conclusion

N°20 Mai 1986

La révolution communiste, thèses de travail (IV)

- Bref historique... - La révolution de 1848 en Allemagne - L'échec du chartisme en Angleterre

N°21 Octobre 1986

Correspondance (1976-1986)

N°22 Mai 1987

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (V)

- Avant-propos - Accumulation du capital et militarisme.

- Annexe : où l'on retrouve une classe ouvrière que d'aucuns disaient disparue.

N°23 Octobre 1987

Appel au mouvement révolutionnaire

La révolution communiste, thèses de travail (V)

- Bref historique... (L'AIT ; La commune de Paris).

B- Travaux de Communisme ou Civilisation parus dans la Revue Internationale du Mouvement Communiste (RIMC), depuis 1988.

N°1 Octobre 1988

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (VI)

- Présentation
- Rosa Luxembourg et les théories de la disproportion dans les schémas de reproduction.
- Annexe. Le CCI et l'accumulation du capital

N°2 Février 1989

La révolution communiste, thèses de travail (VI)

- Bref historique... (De la Commune à la fondation de la Seconde Internationale).

N°3 Juin 1989

La révolution communiste, thèses de travail (VII)

N°4 Octobre 1989

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (VII) - Les théories des crises de Fritz Sternberg

La révolution communiste, thèses de travail (VIII)

- Bref historique.(Le mouvement ouvrier français après la Commune 1872-1889)(1)

Critique d'un sociologue dans le pétrin

N°5 Février 1990

Réflexions sur le cours du MPC à l'Est

La révolution communiste, thèses de travail (IX)

- Bref historique.(Le mouvement ouvrier français après la Commune 1872-1889)(2)

N°6 Juin 1990

La révolution communiste, thèses de travail (X)

- Bref historique.(Le mouvement ouvrier dans les autres pays européens des origines à 1889 (Italie, Autriche-Hongrie)

N°7 Octobre 1990

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (VIII)

- Les théories de crises de Grossmann-Mattick et le programme communiste

N°8 Février 1991

Le mouvement communiste et la guerre.

La révolution communiste, thèses de travail (XI)

- Bref historique.(Le mouvement ouvrier américain des origines à 1889)(1)

N°9 Juin 1991

La révolution communiste, thèses de travail (XII)

- Bref historique.(Le mouvement ouvrier américain des origines à 1889)(2)

N°10 Octobre 1991

Editorial

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (IX) - La théorie des crises de Grossmann (suite)

A propos de la publication d'un texte de Bilan. Crises et cycles dans l'économie du capitalisme agonisant (Bilan N° 10 - 1934)

N°11 Février 1992

Editorial

- Bref historique.(La Seconde Internationale (1))
- Dialectique des forces productives et des rapports de production dans la théorie communiste

N° 12-13 1993/1994

- Bref historique.(La Seconde Internationale (2))

- Marx-Engels et la guerre

N°14 Avril 1998

- La fin d'un cycle
- Nos divergences

La théorie de la crise catastrophique du MPC, base vitale de la prévision révolutionnaire du communisme (X)

- La théorie des crises de Grossmann-Mattick : Grossmann et le commerce international

Robin Goodfellow
BP 48
92160 ANTONY

www.robingoodfellow.info

robin.goodfellow@robingoodfellow.info